

COLLECTION AZUR

HARLEQUIN

ANGELA DEVINE
LE TRIOMPHE DU BONHEUR



Résumé

Depuis la mort de son mari, Alison vit seule avec sa fille Cathy, et s'en porte fort bien. Sa douloureuse expérience avec son époux — un homme fort séduisant mais qui s'est empressé de la trahir — l'a en effet vacciné à jamais contre le charme masculin... Et ce n'est pas le beau Rod Swift qui la fera changer d'avis ! Certes, l'irruption inopinée de l'homme d'affaires dans la vie bien rangée d'Alison l'a agréablement distraite, mais elle n'a aucune envie que les choses aillent plus loin entre eux. N'en déplaît à Cathy, qui semble trouver que Rod ferait un très bon papa...

N°1732 Juin 1997

Chère Lectrice,

Juin est le mois de la fête de la Musique ; il était donc tout naturel que votre collection se mette au diapason et vous concocte à cette occasion une véritable symphonie de titres plus enchanteurs les uns que les autres !

Slow timide des premières amours (*Un moment d'éternité*, d'Elizabeth Oldfield, n° 1727), samba endiablée à l'île Maurice (*Un mariage sous les Tropiques*, de Kristy McCallum, n° 1728) ou tango sensuel dans les bras d'un héros irrésistible (*Séduction mode d'emploi*, d'Amanda Browning, n° 1729) : grâce à Azur, vous pourrez choisir votre danse au gré de vos humeurs et de vos envies...

Après quoi, nous vous proposons de vous reposer un peu en vous plongeant dans les cinq autres titres passionnants de votre collection. Avant de remonter sur la piste...

Bonne lecture !

La Responsable de collection

ANGELA DEVINE

Le triomphe du bonheur



COLLECTION AZUR

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise

sous le titre :

THE PERFECT MAN

<H> et HARLEQUIN sont les marques déposées de
Harlequin Enterprises Limited au Canada
Collection Rouge Passion est la marque de commerce de
Harlequin Enterprises Limited.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1996. Angela Devine. © 1997. Traduction française : Harlequin S.A.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 Paris — Tél. : 01 42 16 63 63

ISBN 2-280-04431-5 — ISSN 0993-4448

1.

Depuis le matin, Alison était la proie d'une inexplicable nervosité. En l'absence de sa fille, à mesure que les heures passaient, son petit bungalow, par son exigüité même, la rendait claustrophobe, et elle finit par décider d'aller se promener avec le minibus. L'air de la mer réussirait peut-être à calmer cette impatience mystérieuse et presque pénible dont elle ne parvenait pas à définir la cause...

Elle conduisit sans ralentir pendant près de vingt minutes, jusqu'à être étourdie par le mugissement du ressac et le bruit du moteur. Alors seulement elle s'arrêta, coupa le contact et sauta sur le sable pour aller marcher dans l'eau.

Elle se trouvait sur une immense plage déserte de près de deux cents mètres de large. Les vagues couleur de jade venaient s'y briser en de longs rubans d'écume dentelés, et la marée montante commençait à grignoter la vaste étendue de sable mouillé, lisse comme un miroir.

Le sable, d'abord très doux, plus fin que de la poudre d'amande, prit une consistance plus épaisse, à mesure qu'Alison avançait, et quand elle eut de l'eau jusqu'aux mollets, elle le sentit se dérober sous ses pieds, aspiré par la force irrésistible du courant. Les longs cheveux roux de la jeune femme volaient dans le vent salé qui

soufflait en rafales, et dont le bruit assourdissant résonnait comme en contrepoint au fracas régulier du ressac. Alison prit une profonde inspiration, en même temps que le vent plaquait contre sa fine silhouette son T-shirt et son pantalon de plage. Cela faisait cinq ans qu'elle vivait ici, et la splendeur de la côte du Queensland l'éblouissait toujours. Une côte déserte sur plus de soixante kilomètres, sans trace ou presque de vie humaine, et seulement peuplée d'oiseaux et de merveilleux coquillages...

Alison avait été déçue, ce matin-là, lorsque Cathy avait refusé de l'accompagner observer les oiseaux marins. D'habitude, la petite fille adorait partir avec sa mère chercher des coquillages dans le sable et guetter les oiseaux, mais cette fois, elle avait plissé son petit nez moucheté de taches de rousseur et sa voix retentissait encore dans la tête d'Alison.

— On est trop seul, sur la plage, je m'ennuie. Tante Lyn veut bien m'emmener à Noosa, et elle a dit qu'elle m'achèterait des jolies chaussures avec des boucles dorées.

Alison sourit. Cathy avait six ans. Comment lui reprocher de préférer des souliers à boucles dorées à ces mangeuses d'huîtres que sont les bécasses de mer ? Mais Alison, elle, ne se priverait pas pour autant du spectacle des volatiles. Sinon, à quoi serviraient ces quatre jours de vacances ?

La jeune femme travaillait pour son frère Jerry, qui avait monté un service d'excursions sur ces plages désertes. C'était elle qui conduisait les touristes, au volant

d'un minibus 4x4. Or, depuis quelque temps, les affaires marchaient si bien que Jerry venait d'embaucher un chauffeur supplémentaire, afin de donner un peu plus de liberté à sa sœur. C'était parfait pour Jerry et sa femme Lyn ; mais Alison, elle, trouvait tous ces loisirs plus pesants qu'agréables.

Elle porta à ses yeux les jumelles qu'elle avait emportées et entreprit de scruter la côte. Les hautes falaises de sable ocre lui apparurent aussitôt. Alison abaissa les jumelles et balaya la plage. Elle immobilisa un instant son regard sur un morceau de bois, puis sur un serpent de mer jaune et noir que les vagues avaient jeté sur le sable.

Soudain, un vol d'hirondelles de mer s'éleva dans le ciel, gracieux, coordonné comme un corps de ballet. C'était donc qu'un autre véhicule arrivait. Peu après, d'ailleurs, Alison distingua sa forme floue dans le nuage de sable qu'il soulevait sur son passage. Il roulait beaucoup trop vite ! Ces grandes étendues de sable étaient dangereusement trompeuses : on les croyait plates, mais il s'y trouvait de terribles dépressions que l'on ne découvrait qu'au dernier moment, généralement quand il était trop tard. Ah, si seulement Alison pouvait prévenir le chauffeur...

— Oh, non ! s'exclama-t-elle, horrifiée.

Le véhicule venait de s'élever sur une petite montée de sable avant de retomber avec une violence inouïe. Il rebondit, s'éleva au-dessus du sol, virevolta sur le côté et se déporta avant de s'écraser dans l'eau, soulevant un sinistre nuage d'écume.

Affolée, Alison laissa tomber ses jumelles avant de regagner le sable sec à toutes jambes pour rejoindre son véhicule. Qu'allait-elle trouver dans le véhicule accidenté ? Des passagers noyés ? Gravement blessés ? Réussirait-elle à les sauver ? Pourvu qu'elle arrive à temps !

D'une main qui tremblait, elle tourna la clé de contact et démarra. Le minibus bondit sur le sable, mais Alison réfréna vite son envie de rouler à toute allure. Elle n'allait pas risquer un accident à son tour, tout de même ! Sans quitter des yeux le véhicule accidenté, elle s'empara du téléphone-radio. Mieux valait prévenir Jerry. Lui saurait quoi faire.

A son grand soulagement, le crépitement de l'appareil radio ne tarda pas à se faire entendre par-dessus le vrombissement du moteur.

— Jerry ? Jerry ? Ici Alison. A toi.

— Alison ? Jerry. Sommes à Noosa. Que se passe-t-il ? A toi.

— Un 4x4 vient d'avoir un accident sur la plage de Teewah. Il se peut que l'on ait besoin d'un hélicoptère-ambulance. Je te rappelle dès que j'en sais davantage.

Elle raccrocha. Devant elle, le véhicule accidenté grossissait à vue d'œil. Quand elle fut à sa hauteur, elle approcha son minibus aussi près que possible de l'eau, puis coupa le moteur et sauta à terre.

Le 4x4 gisait sur le flanc, à demi enfoncé dans la mer, et les vagues de la marée montante s'écrasaient tout autour avec un bruit assourdissant. Alison sentit son estomac se contracter. Tout le côté du chauffeur se trouvait submergé. Si l'homme avait perdu connais-

sance dans le choc de l'accident, il était certainement noyé... Mais peut-être avait-il réussi à décrocher sa ceinture de sécurité, de manière à maintenir sa tête hors de l'eau ? Dans ce cas, il fallait le sortir du véhicule au plus vite.

Une vague plus violente que les autres déséquilibra la jeune femme, qui dut se raccrocher au capot du 4x4. Elle voulut regarder à l'intérieur de ce dernier à travers le pare-brise, mais ne put y parvenir en raison des nuages d'écume que le vent arrachait aux vagues. Si seulement elle arrivait à grimper sur le capot...

Elle allait s'y essayer lorsqu'elle retint un cri de stupeur. La portière du passager venait de se soulever comme une trappe, et un individu musclé, très brun, se hissait par l'ouverture. Il était trempé, et son short et sa chemise lui collaient au corps. Pour un miracle, c'en était un !

— Le ciel soit loué, vous êtes vivant, cria Alison pour couvrir le fracas du vent et des vagues. Y a-t-il quelqu'un d'autre dans la voiture ?

— Oui, le conducteur, répondit l'homme. Il a perdu connaissance, et souffre peut-être d'une fracture de la cheville. Il faut le sortir rapidement. Si vous pouvez grimper sur le capot et me tenir cette portière ouverte, je devrais pouvoir le tirer de là.

Ce fut une manœuvre difficile : agrippée de guingois sur le capot, Alison gardait la portière soulevée pendant que l'inconnu manipulait son compagnon pour l'extraire du véhicule.

Cela fait, l'homme étendit son précieux fardeau avec d'infinies précautions sur la partie arrière du 4x4, qui émergeait encore de l'eau. Après quoi, il s'adressa à Alison.

— C'est bon, vous pouvez lâcher la portière. Tenez, glissez-vous jusqu'ici pour maintenir Quentin, le temps que je saute dans l'eau. Après, je le reprendrai sur mes épaules.

De nouveau, la manœuvre ne fut pas aisée, mais ils réussirent, et dès qu'ils furent sur le sable sec, l'inconnu reprit la parole.

— Allons jusqu'à votre minibus afin que j'examine les blessures de Quentin, si vous le voulez bien. Avez-vous un téléphone-radio ?

— Oui, et j'ai déjà appelé mon frère pour l'avertir de l'accident. Il attend que je le tienne au courant.

L'homme hocha la tête.

— Parfait.

Dieu merci, quand on le hissa dans la partie du minibus réservée aux passagers, le blessé gémit et remua : il n'était donc pas trop mal en point. Cependant, il présentait une grosse plaie à la tête, qui saignait abondamment.

— N'ayez crainte, c'est une blessure superficielle, assura l'inconnu à Alison, voyant qu'elle était effrayée par cette hémorragie. Quelques points de suture régleront l'affaire : je ne pense pas qu'il ait subi de traumatisme crânien. Tu nous entends, Quentin ?

Les paupières de l'interpellé palpitérent, puis se soulevèrent sur deux yeux d'un bleu intense. L'homme gémit encore avant d'articuler.

— Toi et tes maudits films, Rod ! On m'en reparlera ! J'aurais dû demander une prime de risque. Ma cheville... aïe... elle me fait un mal horrible. Tu ne peux rien pour me soulager ?

— Je vais l'examiner, promit son ami.

Quelle chance que ce dernier prît ainsi les choses en mains ! Alison, le cœur presque léger, le laissa avec la trousse de secours pour passer à l'avant du véhicule afin d'appeler son frère et de demander l'hélicoptère-ambulance. Elle revint ensuite auprès du blessé ; son compagnon avait pansé sa blessure à la tête, et bandait maintenant la cheville enflée.

— Heureusement que vous savez vous y prendre, fit-elle observer. Moi, j'ai suivi un cours de secourisme, mais grâce au ciel, je n'ai encore eu à soigner que des coups de soleil ou des piqûres d'insectes. Seule, je ne vous aurais été d'aucun secours à tous les deux.

— Vous nous avez pourtant sans doute sauvé la vie en arrivant à point nommé, affirma le dénommé Rod. Et vous avez montré beaucoup de sang-froid. Je trouve qu'à tous les deux, nous avons fait du bon travail !

Sur ces mots, il gratifia Alison d'un sourire avant de reporter son attention sur le blessé. Ce bref sourire, pour une obscure raison, troubla infiniment Alison, qui sentit son visage s'empourprer. Furieuse contre elle-même, elle sauta en bas du véhicule.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-elle, nerveuse. J'ai des boissons fraîches dans la petite glacière, si vous voulez.

L'homme tourna la tête dans sa direction.

— Quentin ne doit boire que de l'eau, au cas où il faudrait l'opérer. Quant à moi, je prendrai quelque chose quand j'en aurai terminé avec lui. A mon avis, il n'a qu'une bonne entorse, mais peut-être s'est-il cassé le péroné. La radio le dira.

— Vous êtes médecin ? ne put s'empêcher de demander Alison.

Il parut trouver la question amusante.

— Non, pas du tout, je suis homme d'affaires.

— Dans ce cas, où avez-vous appris à confectionner de si beaux bandages ?

— La première fois que j'ai été confronté à une fracture de la cheville, c'était dans les Alpes suisses, où je faisais de l'escalade. Depuis, cela m'est arrivé souvent : une fois dans les îles Fidji, une autre fois dans les Andes, et une fois encore au Tibet.

Alison écarquilla les yeux.

Dans quel genre d'« affaires » travaillait donc cet homme pour pouvoir voyager dans des endroits pareils ? Des endroits où l'on ne faisait généralement pas des affaires... Peut-être voyageait-il pour son plaisir ? La jeune femme sentit se réveiller en elle d'anciens désirs depuis longtemps enfouis. Elle aussi avait voulu voyager dans des pays exotiques, autrefois ; mais elle s'était mariée à dix-neuf ans. Que de gâchis ! Elle pinça

les lèvres comme pour mieux réprimer l'amertume qui montait en elle et déclara :

— Je vais vous chercher de l'eau.

Peu après, elle reparaisait avec des gobelets en plastique et une Thermos d'eau fraîche. Elle servit les deux hommes tout en les observant à la dérobée.

Quentin, le blessé, était de loin le plus beau des deux, avec ses cheveux blond doré, ses yeux très bleus et ses traits parfaitement dessinés. Mais il y avait en lui quelque chose de mou et d'affecté qui déplaisait à Alison.

Ayant jadis épousé un acteur, la jeune femme avait appris à déceler chez certains hommes ce besoin quasi maladif de séduire qui caractérise les comédiens. Et Quentin, en dépit de sa souffrance, faisait des efforts pitoyables pour lui faire la cour. Lorsqu'elle lui tendit le gobelet d'eau fraîche, il lui effleura la main une fraction de seconde de plus que nécessaire, réussit à lui décocher un sourire charmeur, et murmura :

— Merci, mon cœur.

L'autre inconnu avait heureusement plus de retenue. Pourtant, si Alison n'avait pas décidé de ne plus s'intéresser aux hommes, et ce, de façon définitive, elle l'aurait trouvé franchement séduisant. Il était grand — plus d'un mètre quatre-vingts, certainement —, avec des muscles puissants et tout en longueur, et surtout une présence intense, presque primitive ; de celles qui rendent les femmes violemment conscientes de leur féminité. Bref, c'était un personnage troublant, bien qu'il ne fût pas beau à proprement parler. Il avait des traits ac-

cusés avec de très hautes pommettes, une bouche volontaire et des yeux d'un gris étrange, énigmatiques, cernés de fines ridules. Oui, c'était un homme dérangeant, quelqu'un dont on n'oubliait pas la présence, et Alison, d'ailleurs, rien qu'en le regardant à la dérobée, sentait les battements de son cœur s'accélérer.

Il posa sur la jeune femme un regard vaguement amusé.

— Excusez-moi, dit-il, les circonstances m'ont fait oublier la plus élémentaire des courtoisies. Je ne nous ai pas présentés. Je suis Rod Swift, et mon compagnon est Quentin Gellibrand.

Swift ? Le nom ne disait rien à Alison. Il était vrai cependant qu'elle menait ici une vie tellement isolée que, quand bien même il eût été célèbre, elle n'aurait sans doute jamais entendu parler de Rod Swift. Pas plus que de Quentin Gellibrand, d'ailleurs.

— Moi, je suis Alison Brent, déclara-t-elle.

Elle réprima un sourire d'autodérision. Si elle avait donné le nom sous lequel elle avait été célèbre, autrefois, les deux hommes l'auraient tout de suite reconnue... A moins qu'on ne l'eût maintenant complètement oubliée ? C'était il y a si longtemps...

La poignée de main de Quentin était molle et un peu trop prolongée. Alison en fut presque écoeurée. Celle de Rod, en revanche, se révéla énergique, brève et sans ambiguïté ; et malgré cela, elle troubla la jeune femme, qui se prit à souhaiter l'arrivée de l'hélicoptère-ambulance. Alors enfin, elle pourrait regagner la tranquillité de son bungalow derrière les dunes de Teewah,

et recouvrer sa sérénité, bien à l'abri des hommes dérangeants comme Rod Swift !

Hélas, il fallut plus d'une heure avant que ne retentît le vrombissement des rotors. Puis le sable vola en tourbillons tandis que l'appareil se posait non loin du minibus.

Très vite, les ambulanciers confirmèrent que la blessure de Quentin à la tête ne présentait aucune gravité. Seule la cheville risquait de poser problème. Alison en fut très soulagée — pour le blessé, bien sûr, mais aussi pour elle-même. Elle avait hâte en effet que Rod Swift disparût avec son compagnon.

Cependant, au pilote qui lui demandait s'il voulait embarquer à bord de l'hélicoptère pour un examen de contrôle à l'hôpital, Rod répondit :

— Inutile, non, je n'ai rien. Je rentrerai par mes propres moyens.

— Tant mieux, répondit le pilote, nous irons plus vite si nous sommes moins chargés.

— Ecoutez, là où j'habite, il n'y a pas de route, s'écria Alison, et avec la marée haute, nous ne pourrions pas rejoindre Noosa par la plage avant demain...

— Ce n'est pas grave, rétorqua Rod sans se troubler. Si cela vous dérange de m'héberger pour la nuit, je dormirai à la belle étoile.

Une demi-heure plus tard, en regagnant son bungalow, Alison n'avait toujours pas décoléré. Sa bonne éducation et un sens inné de l'hospitalité l'avaient empê-

chée de discuter davantage, tout à l'heure ; mais la façon dont Rod lui avait imposé sa présence l'indignait.

La situation aurait été plus facile si Jerry et Lyn avaient été chez eux. Leur bungalow se trouvait à moins de cinquante mètres du sien, et Alison savait qu'ils auraient accueilli Rod à bras ouverts pour la nuit. Mais Jerry et Lyn avaient emmené Cathy à Noosa pour le week-end, et Alison allait se trouver seule avec ce maudit individu, quand son voisin le plus proche se trouvait à près de vingt-cinq kilomètres de là !

— Quelque chose vous contrarie ? lui demanda doucement Rod.

— Non, tout va bien, répliqua-t-elle d'un ton mauvais.

— Je puis dormir dehors, savez-vous ?

— Oh, ne soyez pas stupide ! Je me sentirais ridicule de vous obliger à le faire. Vous n'aurez qu'à occuper le bungalow de mon frère. Sa femme et lui sont absents pour le week-end.

— Cela ne les ennuiera pas ?

— Certainement pas, non.

La fin du trajet se déroula en silence. Quand enfin Alison bifurqua dans le petit sentier entre les dunes, elle eut honte de son attitude hostile. Se pouvait-il qu'elle fût devenue sauvage au point de refuser l'hospitalité à un étranger, victime d'un accident de surcroît ?

— Ecoutez, marmonna-t-elle à l'adresse de son compagnon, excusez ma mauvaise humeur. Nous n'avons pas beaucoup de visiteurs, par ici, et je me suis habituée à vivre seule. Soyez pourtant le bienvenu.

Rod posa sur elle un regard pénétrant.

— Merci, et surtout n'ayez pas peur de moi —je n'ai pas l'intention de vous faire du mal.

— Je ne l'ai pas imaginé un seul instant, affirma-t-elle, lui lançant un rapide regard à la dérobée.

Sa voix, hélas, n'était pas naturelle, et elle sentit aussi qu'elle rougissait. Oh, la barbe ! Que lui arrivait-il ? Elle avait pourtant conduit des douzaines d'hommes en excursion à Fraser Island, et ne s'était jamais comportée ainsi ! Il était temps qu'elle se reprît.

Elle rangea le minibus sous l'abri, près de son bungalow, et sauta sur le sol. Rod l'imita, regardant autour de lui avec intérêt. Cinquante mètres à peine séparaient les deux petites constructions, qui disposaient l'une et l'autre d'une large véranda donnant sur l'immensité de l'océan. L'endroit était d'une sublime et sauvage beauté.

— Vous vivez seule ici avec votre frère et votre belle-sœur ? voulut savoir Rod.

— Non, il y a ma fille aussi, mais elle est absente.

Rod parut surpris.

— Et votre mari ?

— Il est mort, répliqua Alison.

Elle se reprocha aussitôt de l'avoir dit.

Pourquoi n'avoir pas laissé croire qu'Harley vivait encore et qu'il habitait là ? Ainsi, la jeune femme se serait moins sentie à la merci de cet homme qui la troublait inexplicablement...

— Je suis désolé, murmura-t-il.

— Ne le soyez pas. Cela s'est passé il y a longtemps.

Craignant encore d'en avoir trop dit, Alison se détourna brusquement.

— Il faut que je prépare le dîner, lança-t-elle pardessus son épaule. Ce bungalow est le mien, l'autre appartient à Lyn et à Jerry. Allez vous reposer sous leur véranda, et je vous rejoindrai avec le repas dès qu'il sera prêt. Je n'en aurai pas pour longtemps.

D'un geste nonchalant, Rod lui prit le bras pour la retenir.

— Laissez-moi faire la cuisine. C'est la moindre des choses, après tout le tracas que je vous ai causé.

Alison se retourna pour lui faire face, proche de la panique. Sa main sur son bras, et surtout une sorte d'électricité qui émanait de sa personne tendaient à l'extrême toutes les fibres de son être, et il lui semblait qu'elle frémissait.

— Non, dit-elle d'une voix mal assurée, ne vous donnez pas cette peine. D'ailleurs, tout est en désordre, chez moi : Cathy n'a pas rangé ses jouets, et je crois que je n'ai que des conserves. D'habitude, je ne cuisine pas quand la petite n'est pas là. Mais nous trouverons bien quelque chose chez Lyn et Jerry.

Alison avait parlé vite, trop vite : l'idée de voir Rod Swift chez elle l'alarmait. Son bungalow était son refuge, son sanctuaire. Cela faisait si longtemps qu'elle s'était juré de se tenir à l'abri des hommes ! Elle ne se laisserait plus abuser, blesser, meurtrir de nouveau.

Rod avait-il compris sa panique ? En tout cas, il n'en montra rien. Avec un sourire insouciant, il se contenta

d'indiquer l'autre bungalow d'un mouvement du menton.

— Moi, ça me va, déclara-t-il avec bonne humeur. Puisque nous chipons de quoi manger chez Lyn et Jerry, pensez-vous que je puisse emprunter des vêtements secs à votre frère ? Je suis encore trempé.

— Bien sûr ! J'aurais dû vous le proposer. Jerry est à peu près de votre taille. Choisissez ce que vous voulez.

Rod sourit encore.

— Parfait. Vous aussi êtes mouillée, d'ailleurs. Je vous propose la chose suivante : allez vous changer et retrouvons-nous sous la véranda de votre frère dans une heure pour dîner. Vous venez chez moi, c'est moi qui m'occupe de tout !

Alison sentit son cœur tressaillir comme celui d'une gamine de quinze ans à son premier rendez-vous. Autrefois, avant sa rencontre avec Harley, elle aurait plaisanté, aurait flirté du regard avec Rod, et pourquoi pas, lui aurait laissé tenter sa chance... Au lieu de quoi, aujourd'hui, parce qu'il lui plaisait, elle était affolée et n'avait qu'une idée en tête : s'enfuir. Elle fit cependant un effort pour contrôler sa voix.

— Entendu, dit-elle, on se retrouve dans une heure.

Puis, sans demander son reste, elle se précipita dans son bungalow, dont elle ferma vivement la porte derrière elle. Seigneur ! Était-elle donc devenue incapable de naturel avec un homme ? La virilité de Rod la mettait tellement mal à l'aise...

— Alison ?

Au seul son de sa voix, elle sentit son cœur s'accélérer.

— Oui ? Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle sans ouvrir la porte.

— Faites-vous élégante, n'est-ce pas !

Un quart d'heure plus tard, la jeune femme s'était douchée, avait lavé ses cheveux et se tenait indécise devant son placard de vêtements. Oh, elle ne possédait pas une garde-robe bien riche ! Pour promener les touristes, elle portait généralement des T-shirts et d'amples pantalons de plage en fin coton, mais ce soir, aucun ne lui faisait envie. D'un geste absent, elle se prit à caresser sa seule tenue à peu près élégante, une robe légère en mousseline imprimée de grosses fleurs bleues, qu'elle portait quand elle allait voir son banquier à Noosa. Elle hésita un instant. Qu'allait penser Rod si elle apparaissait dans cette tenue ? Qu'elle lui obéissait au doigt et à l'œil parce qu'il lui avait demandé d'être élégante ?

— Oh, et puis quelle importance, s'exclama-t-elle à haute voix.

Pour ce soir, elle avait envie d'être une femme normale invitée à dîner par un homme séduisant, auquel elle voulait plaire ! D'un geste décidé, elle sortit la robe du placard.

Une demi-heure plus tard, elle s'immobilisait, ahurie, devant le bungalow voisin. Par-dessus le bruit distant de l'océan s'élevaient les notes harmonieuses d'un quatuor à corde. Vivaldi peut-être ? Rod avait sans doute sorti le lecteur de compacts portable de Jerry. Quelle

idée romantique d'avoir choisi une musique aussi joyeuse et pure ! Avec un sourire incrédule, Alison continua à avancer.

Elle découvrit alors avec surprise la table de jardin drapée d'une jolie nappe orange et bleu, et sur laquelle était dressé un couvert d'apparat. Rod avait su trouver la plus belle vaisselle de Lyn, ainsi que des flûtes à Champagne. Dans ce paysage sublime, avec l'océan pour toile de fond, l'effet était saisissant.

Rod apparut alors, vêtu d'un bermuda en toile beige et d'une chemise à carreaux marrons et blancs. Précisément celle qu'Alison avait offerte à Jerry pour son anniversaire.

La jeune femme en ressentit une brusque indignation. Rod ne manquait pas d'audace en choisissant les meilleurs vêtements de Jerry ! Il aurait pu se contenter d'une chemise plus ordinaire !

Son agacement s'accrut encore quand elle vit que son compagnon apportait une bouteille de Champagne dans un seau à glace. Il ne se gênait pas, franchement ! Alison dut se trahir par l'expression de son visage, car Rod eut un bref sourire amusé en posant le seau sur la table.

— Si vous redoutez que votre frère m'en veuille d'avoir pris cette bouteille de Champagne, soyez rassurée. J'ai une excellente cave, et je lui ferai parvenir une caisse de Champagne français pour me faire pardonner. J'ajouterai quelques chemises aussi, si vous voulez.

Alison piqua du nez, et accepta la chaise qu'il lui offrait avec courtoisie.

— Vous prendrez du Champagne ? proposa-t-il ensuite.

— Pourquoi pas ? rétorqua-t-elle de mauvaise grâce.

Avec des gestes dénotant une longue expérience, il fit sauter le bouchon. Il y eut un "pop" à peine audible, un peu de vapeur grisée s'échappa du goulot de la bouteille, puis le breuvage doré pétilla dans la flûte.

En dépit de son hostilité, Alison ressentait maintenant une étrange excitation. En d'autres circonstances, ou plus précisément dans une autre vie, il aurait été agréable de boire du Champagne, par un beau soir d'été, sous le ciel qui virait au mauve, en compagnie de ce troublant inconnu qui la regardait de ses yeux gris énigmatiques...

— A vous, dit-il, levant son verre. A l'accomplissement de vos rêves.

— Je n'ai pas de rêves, répondit Alison d'une voix morne, avant de porter sa flûte à ses lèvres.

Rod leva un sourcil surpris.

— Vraiment ? Que leur est-il arrivé ? Se sont-ils tous réalisés, ou y avez-vous renoncé ?

Alison but une gorgée de Champagne.

— Disons que j'ai appris à accepter la réalité.

— Accepter, dites-vous ? Voilà qui n'a pas dû être bien difficile. Vous vivez dans un endroit magnifique.

— C'est vrai, admit-elle sans enthousiasme.

— Alors, pourquoi ce ton résigné ? L'homme que vous aimez vous a abandonnée ?

Cette fois, c'en était trop ! Alison s'emporta.

— Pour qui vous prenez-vous ? demanda-t-elle d'un ton furieux. Ce n'est pas parce que je vous ai aidé à sortir de l'eau que je vais vous raconter ma vie, tout de même !

— Pourquoi pas ? répliqua son compagnon sans se démonter. Vous et moi avons vécu ensemble une expérience importante, aujourd'hui. J'ai failli mourir, et vous m'avez sauvé. Des moments pareils créent des liens entre les gens. Si vous devez la vie à quelqu'un, vous avez envie de le connaître et d'aller droit à l'essentiel sans vous embarrasser du superflu et des politesses d'usage. Moi, en tout cas, c'est ce que je veux. J'ai envie de savoir qui vous êtes.

Alison avait franchement peur, maintenant. Il voulait la connaître, disait-il ! L'espace d'un instant, elle imagina ce que cela impliquerait pour elle : elle lui parlerait, aurait confiance en lui, ferait resurgir pour lui un passé qui la meurtrissait encore... Non, non ! Elle ne prendrait jamais ce risque.

Et pourtant, comme elle en avait envie, soudain ! Comme elle aurait voulu se laisser aller avec ce troublant inconnu ! Elle prit une longue inspiration.

— Vous ne me devez rien, dit-elle avec sincérité, je n'ai fait que ce que n'importe qui aurait fait à ma place.

Rêvait-elle ou semblait-il déçu, soudain ?

— Peut-être, dit-il avec un haussement d'épaules, mais je ne comprends pas pourquoi vous êtes si fermée. Auriez-vous peur de moi ?

— Pas le moins du monde.

— Vous ne vous sentez pas trop seule, à vivre ici ?

— Non, répliqua Alison après un instant d'hésitation.

L'Alison d'autrefois aurait en effet souffert de sa solitude. Mais quand elle s'était réfugiée ici, l'isolement au contraire l'avait rassurée, et elle s'était sentie bien, coupée du reste du monde. A l'époque, sur cette presqu'île, hormis Jerry et sa femme, seuls vivaient les Campbell — un couple qui connaissait sa véritable identité. A présent, les Campbell étaient partis, et la vie avait un peu changé. Ou peut-être était-ce le regard qu'elle portait sur la vie qui avait évolué ? Comment savoir ?

— Non, reprit-elle, je ne me sens pas seule. D'abord, je vois beaucoup de touristes.

De toute évidence, l'argument n'impressionna pas Rod.

— Les touristes vont et viennent. Il est difficile d'établir avec eux des relations solides.

— Et alors ?

C'était la peur qui avait poussé Alison à répondre ainsi, presque grossièrement. Cette façon qu'avait Rod de chercher à la sonder la terrifiait et il fallait qu'elle trouve une échappatoire.

— Si je vous aidais à finir de préparer le repas ? proposait-elle brusquement.

Déjà, son compagnon s'était levé.

— Inutile, tout est prêt.

Il disparut dans le bungalow pour réparaître peu après avec un plateau chargé de hors-d'œuvre : minibus tout chauds, mayonnaise, avocats aux crevettes,

huîtres fumées et tarama. Désarmée malgré elle devant le mal qu'il s'était donné, Alison lui sourit et entreprit de manger. Lui, avec beaucoup de naturel, reprit la conversation.

— Parlez-moi de votre fille.

— Que voulez-vous savoir ?

— Son nom, son âge, ce qu'elle fait...

L'image de sa turbulente fillette, si pleine de vie et d'enthousiasme, arracha un sourire à Alison, et spontanément, elle prit une voix attendrie.

— Elle s'appelle Cathy et vient d'avoir six ans. Elle a des cheveux roux comme les miens, des yeux bleus, un nez tacheté de rousseur, et en ce moment, il lui manque trois dents de devant. Elle est vive et astucieuse, mais c'est un petit démon qui sait ce qu'il veut.

Rod se mit à rire.

— Tant mieux pour elle. Elle se débrouillera dans la vie.

— Je suppose, oui, admit Alison avec un petit soupir.

En ce moment, Cathy n'avait qu'une idée en tête : aller à l'école à Tewantin, mais Alison se refusait à la laisser partir, et il se jouait entre la mère et la fille une épreuve de force dont l'issue n'était pas évidente.

— Où va-t-elle en classe ? demanda justement Rod.

— Elle n'y va pas encore. Je veux l'inscrire à des cours par correspondance prévus pour les enfants qui, comme elle, vivent dans des endroits isolés. Elle sait déjà lire et écrire, et suivra très bien, j'en suis sûre.

— Pourquoi ne pas la scolariser à Noosa ou Tewantin ? s'étonna Rod. Vous pourriez vous y installer tout en continuant votre travail ici, il me semble.

— C'est vrai, oui, mais je n'ai pas envie de vivre dans une ville. Je suis heureuse ici, et Cathy aussi.

— A-t-elle des petits camarades pour s'amuser avec elle ? Des cousins, des amis ? insista Rod.

— Non. Jerry et Lyn n'ont pas pu avoir d'enfant, mais Lyn adore Cathy et l'emmène souvent en week-end à Noosa, si bien qu'elle ne manque pas de contacts. Non, franchement, elle est bien ici, et moi aussi.

Rod leva un sourcil, visiblement étonné par le ton agacé d'Alison.

— Ne prenez pas mes questions pour de l'inquisition, se défendit-il avant d'ajouter : si vous avez fini avec les hors-d'œuvre, je vais chercher la suite.

L'instant d'après, il avait disparu dans la maison, laissant une Alison trop désemparée pour offrir de l'aider. Ah, si seulement il n'était jamais venu ici ! Il avait l'étrange faculté de réveiller les angoisses les plus profondes de la jeune femme, et celle-ci se sentait d'autant plus vulnérable qu'elle avait une conscience aiguë de sa virilité et de la puissance qu'il dégageait.

Soudain, elle comprit que s'il voulait vraiment tout savoir d'elle, il y parviendrait. Elle sentit alors une étrange chaleur l'envahir tout entière. Après tout, l'intérêt qu'il lui manifestait était plutôt flatteur. Elle n'avait peut-être pas complètement cessé de plaire...

Elle se reprit vite. Autrefois, beaucoup d'hommes s'étaient intéressés à elle, mais tous cherchaient la même chose : soit à passer une nuit avec elle, soit à entendre de sa bouche le récit de la mort d'Harley Winchester ! A cette pensée, Alison sentit un goût de fiel dans sa bouche. Si Rod Swift recherchait l'un ou l'autre, il s'en mordrait les doigts.

Cependant, cela paraissait peu probable. Il sifflotait quand il reparut avec deux assiettes plates contenant chacune une jolie papillote en papier d'aluminium. Il les posa sur la table, s'éclipsa de nouveau pour revenir avec des bols de riz et une salade. Puis il remplit les flûtes de Champagne.

— Bon appétit, dit-il en reprenant sa place.

— Bon appétit, répéta Alison comme un écho assourdi.

Une fois les papillotes ouvertes, un délicieux fumet de noix de coco et d'épices diverses monta dans l'air. Mal à l'aise, Alison fit glisser le contenu du papier d'aluminium sur son assiette et commença à manger. La sauce était exquise, bien liée, bien dosée, et s'accordait parfaitement avec le filet de poisson qu'elle nappait.

— C'est délicieux, dut admettre la jeune femme. Où avez-vous appris à cuisiner ainsi ?

Rod esquissa un sourire espiègle qui le fit soudain paraître beaucoup plus jeune.

— Quand j'avais dix-sept ans, et que je menais une vie de chenapan, rétorqua-t-il. Une nuit, ne sachant où aller, j'ai dormi dans l'arrière-cour d'un restaurant chinois de Sydney ; j'avais tellement faim que j'ai volé des

fruits dans une caisse qui se trouvait là. Le propriétaire m'a pris sur le fait, et pour me punir, m'a obligé à faire la vaisselle. Plus tard, il m'a nourri, et plus tard encore, il m'a appris à faire la cuisine.

— Que faisiez-vous en pleine nuit dans cette arrière-cour ? voulut savoir Alison. Votre famille était-elle très pauvre ?

Le sourire malicieux reparut sur le visage de Rod.

— Pas du tout, non. Je suis issu, au contraire, d'une famille assez aisée, mais je venais d'être renvoyé pour la troisième fois du collège où j'étais pensionnaire, et mon père m'avait averti que si cela m'arrivait, il ne voudrait plus me voir à la maison. Je n'y suis donc pas allé.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama Alison, atterrée.

Quoi que pût faire Cathy, elle n'imaginait pas de lui fermer un jour sa porte.

— Pourquoi vous avait-on renvoyé ? s'enquit-elle. Rod haussa les épaules.

— Indiscipline, je suppose. D'après le directeur du collège, je ne respectais ni les valeurs de l'établissement ni son personnel, et je crois qu'il avait raison.

— Qu'a pensé votre mère quand votre père n'a plus voulu vous voir ?

— Ma mère était décédée, et je suis enfant unique.

— Alors, qu'avez-vous fait ? demanda encore Alison. Vous vous êtes réconcilié avec votre père ?

— Non. Mon père revenait rarement sur ses décisions. En vérité, je me suis associé avec mon restaurateur chinois, qui s'appelait Tan, et j'ai fini par lui rache-

ter son restaurant. Plus tard, j'ai monté une chaîne de fast-foods chinois, que j'ai franchisés sous le nom de « Palanquin de Tan ». L'affaire marche bien.

— Je n'en doute pas ! s'exclama Alison, écarquillant des yeux incrédules.

A l'époque où elle habitait aux Etats-Unis, elle avait vu des « Palanquin de Tan » partout, d'un bout à l'autre de l'immense continent.

— Tous ces établissements vous appartiennent ?

— Plus maintenant, non. J'ai vendu l'affaire quand il a fallu créer des restaurants à l'étranger. J'avais alors vingt-sept ans, et les moyens de ne plus travailler ; j'ai donc décidé de prendre quelques années pour profiter de la vie.

— Et c'est ainsi que vous avez pu voyager aux îles Fidji, dans les Andes et au Tibet ?

Rod lança à Alison un regard appuyé.

— Vous vous en souvenez donc ?

— Bien sûr, répliqua la jeune femme, soutenant son regard. Que faisiez-vous là-bas ?

— Pas mal de choses, mais surtout de l'escalade et de la plongée.

— Des passe-temps bien dangereux.

— C'est vrai, oui. Je devais être fasciné par la mort.

— Vous ne l'êtes plus ?

— Non.

Alison sentit son cœur s'accélérer, en même temps qu'elle prenait conscience de l'intérêt extrême qu'elle

portait à cet homme. Elle aurait voulu tout savoir de lui, découvrir qui il était réellement sous ses dehors d'homme du monde. Car elle sentait une certaine sauvagerie en lui, comme une résurgence de cette force indomptée qui l'avait poussé à prendre des risques, à jouer avec la vie et à braver la mort... D'ailleurs, pourquoi avait-il changé ?

Alison se garda bien de poser la question, et pour se ressaisir, elle se leva brusquement.

— Si je mettais un peu de musique ? proposait-elle. Le compact est fini depuis un moment. En aimeriez-vous un autre en particulier ?

— Et vous ? la contra aussitôt son compagnon. Dites-moi d'abord quel genre de musique vous aimez.

— Moi ? Le jazz. J'adore le jazz !

— Moi aussi. Voilà qui tombe bien : James Morrison se produit samedi prochain au Sheraton de Noosa. Allons l'écouter ensemble !

2.

Alison le regarda, plus horrifiée que s'il lui avait demandé de danser pour lui la danse du ventre.

— C'est impossible, voyons !

— Pourquoi ? Votre mari est mort depuis longtemps. Je ne vois pas quel mal il y aurait à ce que vous m'accompagniez au concert — à moins, bien sûr, qu'il y ait dans votre vie quelqu'un qui pourrait en prendre ombrage.

— Il n'y a personne dans ma vie.

Rod eut un fugitif sourire moqueur.

— Dans ce cas, rien ne vous empêche d'accepter.

— Je n'ai pas envie d'aller à ce concert.

Alison mentait ! Elle en prit conscience en même temps qu'elle prononçait sa phrase et qu'une image s'imposait devant ses yeux : elle, dansant avec Rod dans le salon du Sheraton, au son d'une musique douce, voluptueuse...

— Vraiment ? insista Rod.

Il la regardait avec insistance, et Alison sentit ses joues s'embraser. Avait-il deviné combien il l'attirait ?

— Vraiment, oui. C'est très gentil à vous, poursuivit-elle d'un ton froid, mais je suis très occupée avec les

touristes. Nous partons tôt, rentrons tard, et ce rythme s'accommode mal d'une vie mondaine.

Rod haussa les épaules.

— Probablement, oui, admit-il. Tant pis.

Avec quelle facilité il acceptait son refus ! Alison en fut presque déçue. En tout cas, heureusement qu'elle n'avait pas eu la bêtise d'accepter !

Son compagnon se leva et empila assiettes et bols de riz avant d'annoncer :

— Je vais chercher le dessert. Surtout, ne vous dérangez pas, tout est prêt.

Alison demeura seule. La nuit était tombée — une nuit très belle, comme souvent sur cette côte, et sous le ciel clouté d'étoiles, les palmiers bruissaient doucement au gré de la brise tiède, chargée de la senteur sucrée des frangipaniers. Le bruit du ressac, assourdi par la distance, s'entendait, monotone et régulier, tandis que tout près coassaient des grenouilles.

La jeune femme laissa échapper un long soupir. Quelle était donc cette langueur, nostalgique et presque douloureuse, qui l'avait envahie ? Nul doute que Rod Swift en était la cause. Pourquoi diable avait-il surgi ici, alors même qu'elle avait enfin trouvé une sorte de sérénité ? Ah, si seulement il pouvait s'en aller, disparaître aussi subitement qu'il était apparu !

— Et voilà, dit-il en posant devant elle une coupe en cristal. Glace au chocolat arrosée de curaçao.

C'était une simple glace achetée par Lyn au supermarché, mais la coupe en cristal et la liqueur lui don-

naient un air de fête. Alison regarda son compagnon avec un mélange d'admiration et de ressentiment. Quelle vitalité il possédait ! Quelques heures plus tôt, il avait frôlé la mort, et au lieu d'en être traumatisé, comme l'eussent été beaucoup de gens, il semblait n'en apprécier la vie que davantage.

Comment aurait-il réagi s'il avait connu une tragédie semblable à celle qui s'était abattue sur Alison ? Se serait-il effondré comme la jeune femme ? Non, certainement pas. Il se serait ressaisi, et la vie, pour lui, aurait continué.

Il reprit la parole.

— Parlez-moi de votre travail. Comment avez-vous commencé ?

Tirée de ses pensées, Alison sursauta légèrement.

— Il n'y a pas grand-chose à en dire. Je suis devenue veuve brutalement, et mon mari ne m'a pas laissé d'argent. Mon frère Jerry avait déjà monté son centre touristique, et il cherchait un chauffeur ; moi, j'avais besoin de gagner ma vie et d'un endroit où vivre.

— Et où soigner vos blessures, j'imagine, murmura Rod, pensif.

— Si on veut, oui.

— Où emmenez-vous vos touristes, le plus souvent ?
A Fraser Island ?

— Oui.

— Vous organisez des excursions d'une journée ?

— En général, oui, mais lorsqu'un groupe me le demande, nous passons une nuit là-bas, parfois plus, ex-

pliqua Alison, heureuse que la conversation roule sur un sujet neutre.

— Vous avez un programme chargé, en ce moment ?

— Oh, non ! Je suis en vacances pour quatre jours.

— Accepteriez-vous de me conduire là-bas ? J'ai l'intention de tourner un film sur l'île, et il faudrait que j'aie y faire des repérages.

— Un film, dites-vous ?

Malgré elle, Alison n'avait pu dissimuler son excitation. Elle s'était coupée du monde du cinéma depuis bien longtemps, mais la magie qu'il avait exercée sur elle agissait toujours.

Tout à coup, cependant, une pensée troublante la traversa. Si Rod travaillait dans ce milieu, il risquait de la reconnaître ! Elle s'efforça de respirer lentement pour se détendre. Après tout, elle n'avait jamais joué que dans un film, et c'était il y a des années...

— Cela vous étonne ? demanda Rod.

— Vous m'aviez dit que vous étiez homme d'affaires.

— Je le suis. J'ai des intérêts dans plusieurs secteurs d'activité. L'un, et sans doute mon préféré, est le cinéma. J'adore les films, j'en ai visionné des centaines, et je me rends au festival de Cannes tous les ans.

— Vraiment ? Je...

Alison se tut précipitamment. Elle avait failli dire : « J'y étais, il y a sept ans, peut-être nous y sommes-nous rencontrés ? » Quelle idiote ! Elle reprit vivement, pour dissimuler son malaise :

— Qu'allez-vous tourner sur Fraser Island ?

— L'histoire d'Eliza Fraser. Ce n'est pas à vous que j'apprendrai qu'elle s'est trouvée échouée sur l'île en 1836 à la suite d'un naufrage, et qu'elle a vécu avec les aborigènes.

Le regard d'Alison s'éclaira.

— Oh, je connais bien l'histoire, en effet, s'exclama-t-elle avec enthousiasme. Je la raconte aux touristes lorsque je les conduis sur les sites où elle a vécu. Quelle bonne idée de faire un film sur sa vie ! Qui jouera le rôle d'Eliza ?

— Marielle Mercer.

Rod avait prononcé le nom avec une ombre d'hésitation. Alison lui lança un regard rapide.

— Elle a beaucoup de talent, acquiesça-t-elle. Je l'ai vue il y a deux ans dans la version filmée de *Mère Courage*, la pièce de Brecht, et je lui ai trouvé une présence étonnante.

Son compagnon la dévisagea avec surprise.

— Vous avez vu ce film ? Vous êtes une vraie cinéphile, alors ! Il n'a été exploité que très peu de temps, et uniquement dans les salles d'art et d'essai.

— Je sais, je suis allée à Brisbane spécialement pour le voir.

— Ainsi, vous consentez à sortir de votre cachette, de temps en temps ?

— De temps en temps, oui, admit-elle, baissant obstinément les yeux afin de ne pas croiser ceux de son compagnon.

— Quoi qu'il en soit, reprit ce dernier, je produis ce film et Quentin en est le metteur en scène. Il a du talent, et commence à être connu, mais il n'est pas toujours facile de travailler avec lui. Nous allions faire les repérages sur l'île lorsque nous avons eu cet accident.

— Vous vous en êtes tirés tous les deux à bon compte, observa Alison. Il conduisait trop vite ; ces étendues de sable sont trompeuses. Ici, il faut se méfier, et bien connaître le terrain.

— J'en conviens. C'est d'ailleurs précisément là que vous intervenez.

— Moi ? souffla Alison, dont le cœur, soudain, s'était emballé.

— Oui. Me voilà bloqué ici sans voiture, et vous êtes libre. Acceptez de m'accompagner sur l'île demain, je vous en prie...

En s'habillant, le lendemain matin, Alison se reprochait encore amèrement d'avoir accepté la demande de Rod. Elle n'en avait quasiment pas dormi de la nuit !

Quelle idiote elle faisait ! se répéta-t-elle pour la énième fois en boutonnant son chemisier de lin vert pâle, assorti à son pantalon de plage. Pourquoi ne parvenait-elle pas à se dire qu'elle allait faire un circuit touristique avec un client quelconque, comme d'habitude ?

Hélas, Rod n'était pas un client quelconque, loin de là. Il était tellement troublant, tellement dérangeant ! Et Alison allait passer deux jours complets avec lui...

Oui, elle avait été folle d'accepter. Pourtant, quand elle avait appelé Jerry à Noosa pour lui demander son avis, il lui avait dit qu'au contraire, elle serait folle de refuser.

Rod n'avait pas cillé quand elle lui avait annoncé le prix de la location du minibus pour deux jours, et maintenant, elle était prise au piège. De quoi parleraient-ils, tous les deux, durant la journée ? Pire encore, le soir, au campement ? L'idée de l'intimité qu'ils partageraient alors emplissait Alison d'une agitation proche de l'affolement.

Quand, un moment plus tard, habillée et coiffée d'un chapeau de paille à larges bords, elle gagna le bungalow voisin, elle n'avait pas recouvré son calme. Rod, en revanche, installé sous la véranda, téléphonait, fort absorbé dans sa conversation. Il portait un nouveau short de Jerry, rouge foncé, celui-là, et un polo coordonné rayé rouge et blanc. Sur la table devant lui, il avait disposé du jus d'orange et des céréales. Décidément, il se sentait chez lui !

Voyant Alison, il abrégéa sa conversation et raccrocha.

— C'était la compagnie d'assurance, annonça-t-il. J'ai également appelé l'hôpital de Nambour pour prendre des nouvelles de Quentin.

Quentin ! Alison l'avait presque oublié !

— Comment va-t-il ? demanda-t-elle précipitamment.

— Plutôt bien. Comme je le pensais, il n'a rien de cassé, mais une mauvaise entorse avec déchirure des ligaments, si bien qu'il devra porter un plâtre de marche pendant six semaines. Cela dit, il pourra se déplacer

avec des béquilles, ce qui veut dire que normalement, nous ne prendrons pas de retard dans le tournage. Heureusement ! Le contraire eût été désastreux.

Alison fronça les sourcils tandis que Rod disparaissait pour aller chercher le café. Elle savait, bien sûr, combien tourner un film coûtait cher, et que le moindre jour de retard se chiffrait vite en milliers de dollars, mais tout de même ! Rod semblait plus préoccupé par son film que par son ami !

— Vous n'aimez pas Quentin ? lui demanda-t-elle quand il reparut.

Rod répondit sans dissimuler son agacement :

— J'aime son travail. Quant à l'homme, il a bien failli nous tuer par imprudence, et je n'apprécie guère l'incompétence. Maintenant, si vous voulez bien, abandonnons cette conversation et déjeunons. J'aimerais que nous partions rapidement.

— Pardon de vous avoir contrarié, maugréa Alison, vexée.

Rod, comme s'il ne l'avait pas entendue, avait sorti une calculatrice de sa poche pour se livrer à de mystérieux calculs. Soudain, il soupira et leva les yeux vers sa compagne.

— C'est moi qui dois m'excuser de vous avoir ainsi rabrouée. Que Quentin soit immobilisé, même pour peu de temps, complique beaucoup mes affaires, mais vous n'y êtes pour rien.

Puis, distraitement, il lui tapota la main comme l'on fait avec un enfant. Alison se raidit tandis que son cœur

s'affolait. Pourtant, il n'y avait rien d'ambigu dans ce geste ; alors, pourquoi réagissait-elle avec autant de violence ?

— J'oubliais une chose, Alison, reprit Rod : j'ai appelé l'un des cameramen de l'équipe pour lui donner rendez-vous à l'embarcadère de Rainbow Beach avant que nous n'embarquions sur le ferry, afin qu'il me remette un Caméscope, un script et deux ou trois bricoles que nous avons perdues dans l'accident, hier. Je lui ai dit que nous serions là-bas vers 10 heures. Cela vous va ?

— Aucun problème, répondit la jeune femme, dépitée pourtant par sa façon de la considérer comme son chauffeur.

D'humeur maussade et sans chercher à le dissimuler, elle entreprit de manger des céréales. Finalement, Rod lui déplaisait. Elle le trouvait même assez odieux ! Et c'était tant mieux. Ces deux jours avec lui n'en passeraient que plus vite. Elle n'aurait qu'à le traiter avec la politesse distante dont elle usait avec tous ses clients.

Un quart d'heure après, tous deux embarquaient à bord du minibus et prenaient la direction du nord pour rejoindre le ferry. '

Très vite, le fracas du ressac et le bruit du moteur rassurèrent Alison. Il s'agissait d'une excursion comme une autre, rien de plus. Elle réussit même à raconter à son compagnon l'histoire de la région, comme elle le faisait pour ses autres clients, et quand, une heure plus tard, ils embarquèrent sur le ferry après que Rod eut retrouvé son cameraman, comme prévu, Alison lui prêta de bonne grâce ses jumelles afin qu'il pût repérer les

dauphins et les lamantins toujours nombreux dans ces eaux vertes.

Très vite, des bancs de sable apparurent à l'horizon, coiffés d'une végétation rabougrie, d'un vert tirant sur le gris. Ce fut alors qu'un sentiment proche de la panique s'empara d'Alison. Deux jours ! Elle allait passer deux jours seule sur cette île déserte avec l'homme dérangeant qu'était Rod ! Comment s'y prendrait-elle pour le tenir à distance ?

— Où voulez-vous aller ? lui demanda-t-elle un moment après, alors que le minibus débarquait du ferry. Vous ne m'avez pas expliqué ce que vous recherchez. Rod haussa les épaules.

— Suivez votre itinéraire habituel. Il faut simplement que nous arrivions au lac Boomanjin à un moment ou à un autre. C'est là que nous comptons reconstituer le village des aborigènes. Sinon, je veux seulement m'imprégner de l'atmosphère de l'île, afin de m'imaginer ce qu'a dû éprouver cette Anglaise échouée ici au XIX^e siècle.

— Oh, elle a certainement vécu des moments épouvantables ! s'exclama Alison. Rien ne l'avait préparée à une épreuve pareille, et tout ici était très différent de son Angleterre natale. Son mari et elle ont dû se sentir perdus, abandonnés de tous. Sans oublier les effroyables dangers naturels qu'ils ont eus à braver — les serpents venimeux, les hordes de dingos, les insectes meurtriers, la chaleur ! Pauvre femme, comme elle a dû avoir peur, quand elle s'est retrouvée aux mains des aborigènes ! Elle ignorait s'ils étaient amicaux ou hos-

tiles et ne comprenait pas leur langue. Il lui en a fallu, du courage, pour continuer à vivre !

Alison avait parlé avec chaleur. Rod la regarda d'un air énigmatique.

— On vous croirait dans la peau du personnage, murmura-t-il. On dirait que vous voyez par les yeux d'Eliza Fraser.

Alison eut un petit rire confus. Quand elle était actrice, c'était ce qu'elle avait toujours fait : entrer dans le personnage, s'efforcer de voir avec ses yeux, sentir avec sa sensibilité.

— J'ai souvent eu le loisir d'imaginer la vie de cette pauvre femme, expliqua-t-elle pour donner le change à son compagnon. Depuis cinq ans, je viens ici au moins deux ou trois fois par semaine, ne l'oubliez pas.

— Vous arrive-t-il parfois d'en avoir assez ? voulut savoir Rod.

Sans répondre, Alison engagea le minibus sur l'ancienne route de la mine. Des images de l'île surgissaient devant ses yeux comme une série de diapositives aux couleurs intenses : la forêt tropicale, dont les ravines profondes, mystérieuses, recelaient des plantes étranges et des ruisseaux d'eau vive ; les lacs, leurs roselières, et les gracieuses tortues d'eau qui y évoluaient ; les levers de soleil qui teintaient d'un rose violent l'immensité de l'océan ; la brousse, avec les goanans et les troupeaux de wallabys, les serpents, les grenouilles, les bruyantes cigales et les oiseaux bariolés...

Puis Alison songea au sentiment de désolation qui la submergeait parfois quand elle se demandait si rien ne

changerait pour elle jusqu'à la fin de sa vie ; et brusquement, dans un éclair de lucidité, elle comprit la vérité. Elle n'était pas lasse de Fraser Island, mais bien d'elle-même. Et il avait fallu l'arrivée de Rod pour qu'elle prît la juste mesure de son insatisfaction.

Oui, elle en avait assez, assez d'être enterrée au milieu de nulle part, et de vivre comme si sa vie était finie. Brusquement, elle avait envie de s'échapper, de faire des folies, de rire, de pleurer, d'éprouver des sentiments, des émois, des émotions... et de faire l'amour avec Rod !

La pensée lui avait échappé avant qu'elle ait pu la refouler. Alison en fut choquée, ébranlée au plus profond de son être, et elle rougit violemment.

Elle vit alors que son compagnon la regardait avec, dans les yeux, une étrange lueur, et l'espace d'un instant, elle se demanda s'il avait lu en elle. Mais non. Il attendait simplement une réponse à sa question.

— Non, murmura-t-elle, mal à l'aise, je ne me lasse pas de cette île ni de cette vie.

Rod demeura quelques instants silencieux avant de demander :

— Que comptez-vous me montrer ?

Elle dirigea le minibus vers la forêt tropicale, et ils marchèrent longuement sous les arbres immenses, qui ne laissaient filtrer qu'une lumière verte diaprée de reflets mouvants le sol couvert d'humus. Ils virent des cycas millénaires dont les frondaisons abritaient le lit sablonneux de ruisseaux cristallins, respirèrent l'air humide où montait une odeur fade de végétaux en dé-

composition, écoutèrent le cri des oiseaux tropicaux, goûtèrent à l'eau de torrents bondissants, avant de s'y baigner.

Rod ne disait pas un mot, complètement absorbé par l'étrange paysage qu'ils traversaient, et Alison fut surprise quand, au moment de franchir un tronc d'arbre moussu et glissant qui enjambait un ruisseau, il lui prit la main.

Elle fut plus surprise encore lorsque, revenus sur la piste, bien que le terrain ne présentât plus de difficulté, il garda sa main dans la sienne. La jeune femme ne chercha pas à se libérer, mais fut presque soulagée lorsqu'ils retrouvèrent la voiture et reprirent la route.

Dès qu'ils furent arrivés au lac Boomanjin, Dieu merci, Rod redevint pratique et efficace. Clairement, il ne pensait plus qu'à son travail.

Ils commencèrent par décharger le véhicule, puis montèrent leurs deux tentes. Rod semblait pressé, et consulta sa montre à plusieurs reprises. Une fois le campement installé, il ouvrit le sac que lui avait remis son cameraman à Rainbow Beach, et passa minutieusement en revue son contenu : caméra vidéo, scénario, mètre, marqueurs en plastique.

Il s'adressa alors à Alison.

— Vous allez peut-être pouvoir m'aider. La semaine prochaine, nous attendons des comédiens noirs qui joueront les aborigènes. Ils construiront des huttes en écorce juste avant que nous filmions les scènes où l'on doit voir leur campement. Aujourd'hui, j'aimerais déterminer exactement où devront être ces huttes, et le

trajet d'Eliza Fraser et de son mari entre leur capture et leur arrivée au campement. Si vous lisiez le rôle d'Elisa, cela m'aiderait à évaluer au moins grossièrement la distance et le temps.

Alison regarda son compagnon, effarée. L'idée de rejouer la comédie, fût-ce devant une seule personne, l'emplissait d'une sorte d'exaltation qu'elle avait crue à jamais morte ; cependant, une forme de panique s'était également emparée d'elle. Qu'arriverait-il si Rod la reconnaissait ?

— Je ne peux pas, non, laissa-t-elle échapper maladroitement.

Rod la regarda sans comprendre.

— Pourquoi donc ?

— Je... je ne sais pas jouer la comédie... j'aurais peur, je ne serais pas bonne et...

— Quelle importance ? la coupa son compagnon avec impatience. Je vous demande seulement de lire quelques phrases dans le scénario. Je ne vous regarderai même pas. Pourquoi diable faites-vous tant d'histoires ?

— C'est bon, je vais essayer, maugréa-t-elle.

Elle se disait en effet qu'à s'obstiner dans son refus, elle risquait de faire naître des soupçons chez Rod qui, dès lors, pourrait découvrir son secret.

Le soleil brûlant étincelait dans un ciel sans nuages lorsqu'ils partirent à pied pour gagner l'extrémité du lac. Quand ils y arrivèrent, leurs vêtements leur collaient à la peau, tant ils avaient chaud, et ils se trempè-

rent avec volupté dans l'eau transparente. Puis ils déjeunèrent rapidement de sandwiches au jambon et de fruits, et très vite ensuite, Rod déclara avec impatience, tendant un livret à Alison :

— Voilà le scénario. Je veux seulement savoir combien de temps prend la scène qui commence page douze, et la distance que vous couvrirez pendant qu'Eliza parle. Après quoi je repérerai avec des marqueurs en plastique l'emplacement des huttes. La scène se passe alors qu'Eliza et son mari ont été capturés par les aborigènes, qui les amènent à leur campement sous la menace de leurs lances. Lisez le rôle d'Eliza ; moi, je serai son mari. Si vous pouvez mettre le ton, tant mieux, nous comptabiliserons ainsi les pauses et les silences. Sinon, tant pis.

Son manque d'enthousiasme manifeste piqua Alison au vif, et elle eut soudain envie de lui montrer de quoi elle était capable. Elle prit quelques instants pour lire rapidement son rôle, avant de commencer à avancer au bord du lac en s'immergeant totalement dans le personnage d'Eliza.

Sur le sable vide, loin devant elle, elle parvenait à visualiser des huttes en écorce, ainsi que des silhouettes humaines complètement nues courant à sa rencontre, ahuries de la découvrir si blanche, si pâle. L'homme qui, à côté d'elle, lui donnait la réplique, n'était plus Rod Swift, mais son époux, pauvre homme considérablement vieilli et malade après de longues semaines passées à dériver en mer à bord d'une frêle embarcation de sauvetage.

Elle aussi était épuisée, trempée, et sa voix trahissait toute la fatigue du monde, mais un frêle espoir aussi, quand elle s'adressa à son époux.

— Ce n'est plus bien loin, à présent, James, et je suis sûre que ces sauvages épargneront nos vies. Sinon, ils nous auraient déjà tués. Regardez ces petits enfants, là-bas, comme ils sont beaux ! Allons, du courage, mon ami, vous verrez, ces hommes nous donneront à manger, et ils soigneront cette vilaine plaie que vous avez à la jambe.

Au fur et à mesure qu'Alison lisait, la scène prenait de la réalité, s'animait de mille et un détails, et ce n'est qu'en rejoignant les marqueurs en plastique rouge signalant l'emplacement futur des huttes que la jeune femme se laissa tomber sur le sable, épuisée autant qu'atterrée. Rod la dévisageait d'un air complètement ahuri.

— Vous possédez un talent extraordinaire, murmura-t-il, incrédule. Avez-vous déjà joué la comédie ?

Alison se figea, regrettant amèrement ce que son impulsion l'avait poussée à faire.

— Non, mentit-elle.

— Eh bien, vous devriez le faire ! Ecoutez-moi, il faut que vous passiez une audition pour le second rôle féminin du film, qui n'a pas encore été attribué. Si vous...

— Non ! s'écria Alison sans le laisser finir.

D'un bond, elle s'était remise debout, mais ses jambes tremblaient tant qu'elles la portaient à peine.

— Non, reprit-elle, ce n'est pas possible. Je... je ne... n'insistez pas, je vous en prie, je ne peux pas.

Sur ce, à peine consciente de ses gestes, elle reprit son sac et recula comme si Rod s'apprêtait à l'attaquer. Puis elle tourna les talons et s'enfuit en courant.

Elle courut sans s'arrêter jusqu'au campement, et seulement alors, s'immobilisa. Elle était à ce point bouleversée qu'elle faillit grimper dans le minibus et prendre la fuite.

Mais non. Elle ne pouvait pas abandonner Rod ainsi ; elle n'en avait pas le droit, et ce serait de surcroît une faute professionnelle. Elle n'avait donc d'autre choix que de tenter de se calmer, d'autant que Rod ne manquerait pas maintenant de l'interroger, et qu'il fallait à tout prix qu'elle réussisse à lui cacher son passé.

Cependant, étrangement, lorsque son compagnon rejoignit le campement, quelques minutes plus tard, il se contenta de déclarer avec le plus grand naturel :

— Navré de vous avoir contrariée.

— Ce n'est pas grave, répliqua Alison d'une voix encore mal assurée, je n'aurais pas dû réagir ainsi. Excusez-moi.

D'un geste qui se voulait rassurant, Rod effleura sa nuque, et Alison sentit tous ses nerfs se tendre, tant le désir qu'éveillait en elle ce simple contact l'électrisait.

— Je n'ai rien à vous expliquer, reprit-elle précipitamment, comme s'il lui avait demandé des comptes, aussi n'en parlons plus, voulez-vous ?

Il la regardait, impénétrable à présent.

— Bien sûr, acquiesça-t-il. D'ailleurs, il est l'heure de songer au dîner. Que diriez-vous de steaks au barbecue avec des épis de maïs ?

Alison esquissa un sourire las.

— Parfait.

— Dans ce cas, je vais allumer un feu de camp. Il ne fait pas froid, mais le soir, le feu tient compagnie, n'est-ce pas ?

Alison hocha la tête, soulagée de le voir revenir à des préoccupations terre à terre. Un feu serait très agréable, il avait raison, d'autant que les nuits étaient toujours fraîches, sur l'île.

Peu après, de jolies flammes orange crépitaient devant les deux tentes, et Rod installait la table pliante et deux chaises non loin.

— On commencera par faire griller le maïs, annonça-t-il, puis nous cuirons les steaks sur la braise. Vous voulez bien mettre le couvert pendant que je vais chercher de l'eau fraîche ?

Quand il se fut éloigné, Alison réussit à se détendre. Elle mit la table, coupa le pain, puis sortit la viande de la glacière. Elle disposa ensuite deux steaks sur une assiette, qu'elle recouvrit d'un couvercle de plastique pour les protéger des mouches. Quand viendrait le moment de la cuire, la viande serait ainsi juste à la bonne température.

Là-dessus, la jeune femme partit récupérer les serviettes et les maillots de bain, qu'elle avait mis à sécher un peu plus loin. Elle pliait le linge quand du mouve-

ment à l'extrémité de son champ de vision lui fit tourner la tête.

— Non ! hurla-t-elle.

Une forme brune disparut entre les arbres pour se fondre dans l'obscurité grandissante. Une autre suivit, puis une autre encore, tandis qu'Alison, partagée entre la peur et la fureur, se ruait vers la table : l'assiette des steaks gisait sur le sol, vide !

Elle se baissa pour la ramasser. Comme elle relevait la tête, une intense panique s'empara d'elle : une horde de dingos s'était immobilisée à l'orée du petit bois, et les animaux sauvages avançaient vers le campement, fixant Alison de leurs yeux étrangement dorés.

— Rod ! hurla-t-elle encore, terrifiée, cette fois.

— Alison ?

Il y eut des craquements de bois mort, puis un bruit de pas, et Rod apparut bientôt en haut du sentier descendant vers le petit campement. Il s'immobilisa pour évaluer la situation, puis courut jusqu'au feu et en arracha un morceau de bois enflammé avant de se ruer sur la meute de chiens sauvages en criant.

— Filez ! Disparaissez ! Hou ! Hou !

Les animaux s'égaillèrent dans le bois sans un son, et Alison se redressa, toute tremblante.

— Pardon de m'être affolée, s'excusa-t-elle, mais je ne supporte pas ces dingos. Ils sont tellement imprévisibles, malgré leur air inoffensif !

— C'est vrai, approuva Rod, jetant dans le feu le bout de bois qu'il y avait pris. On les dit capables de tuer un

bébé, et peut-être même un enfant sans défense. Ils ne vous ont pas fait de mal, au moins ?

En parlant, il avait attiré la jeune femme dans ses bras et la palpait de ses mains, comme pour s'assurer qu'elle n'était pas blessée. Alison sentit son cœur s'emballer, et murmura un « non » mal assuré. Puis elle commit l'erreur de lever les yeux vers son compagnon.

Dans la lueur orangée des flammes, qui rendait son regard flou, incertain, Rod était infiniment séduisant. Trop pour Alison, qui frémit, sentit sa gorge se nouer, en même temps qu'elle s'efforçait de détourner les yeux.

Rod avait eu le temps de voir l'attraction presque instinctive qu'avait subitement éprouvée la jeune femme, et son expression se métamorphosa aussitôt. Avant qu'Alison ait pu se ressaisir, il la serra étroitement contre lui, et prit ses lèvres.

Sa bouche était fraîche et chaude à la fois, et Alison ne put résister à la tentation. Une plainte comme étonnée lui échappa, et elle se livra tout entière au merveilleux émoi de ce baiser. Sa bouche s'ouvrit, consentante, pour accueillir le doux affolement de la langue de Rod, et d'un mouvement presque inconscient, Alison se pressa de tout son corps contre son compagnon, éprouvant avec une sorte d'ivresse la dure virilité qui s'éveillait à son contact. Frémissante, parcourue de mille décharges électriques, elle noua les bras autour du cou de Rod, et lui rendit son baiser avec toute la ferveur d'une nature passionnée trop longtemps endormie.

Jamais elle n'avait éprouvé pareil désir avec Harley. Jamais non plus il n'avait éveillé en elle pareil déchaînement de sensualité, même au début de leur passion.

Harley était égoïste en amour, toujours pressé, impatient de trouver son propre plaisir sans grand souci de celui de sa jeune épouse... Rod, au contraire, semblait puiser une ivresse renouvelée dans leurs baisers, leurs caresses, et Alison avait l'impression de mourir de plaisir.

Les lèvres de Rod couraient sur son cou, à présent, frôlaient la peau très douce de son épaule, et Alison, offerte, cambrée, n'entendait plus que les battements fous de son cœur auxquels répondait le sang qui cognait durement à ses tempes. Elle tremblait, palpait, renaisait à la vie après un si long hiver des sens...

Lentement, avec des gestes posés, Rod entreprit d'ouvrir son corsage. Seulement alors, Alison recouvra un semblant de raison.

— Non ! s'exclama-t-elle, saisissant la main qui mettait sa gorge en feu. Vous ne pouvez pas... je n'aurais pas dû... Oh, laissez-moi, je vous en prie. Je veux être seule. C'est pour cela que je suis venue ici, et que je veux y vivre toute ma vie !

Elle avait presque crié, et ne se reconnaissait pas dans cette crise d'hystérie, mais qu'y pouvait-elle ? Elle n'était plus elle-même.

Rod prit son visage entre ses mains pour plonger son regard dans le sien.

— Comme vous êtes étrange..., murmura-t-il. Mi-sauvage, mi-craintive, comme une créature de la forêt.

Et vous me rappelez quelqu'un... quelqu'un que j'ai vu il y a très, très longtemps. Qui êtes-vous, Alison ?

3.

Prise de panique, Alison sentit son cœur chavirer. Heureusement, elle conservait assez de présence d'esprit pour feindre la surprise.

— Quelle question ! Je suis Alison Brent, une femme ordinaire.

En parlant, elle avait reculé, consciente du danger que représentait son compagnon. Dire qu'elle avait tant lutté pour se construire une nouvelle vie, et qu'en un instant, son anonymat se trouvait menacé ! Ah, comme elle aurait voulu fuir, disparaître, se cacher quelque part, bien à l'abri !

Rod, lui, s'était approché à mesure qu'elle reculait. Il prit son visage entre ses mains pour plonger son regard dans le sien.

— Je suis sûr de vous avoir déjà vue, reprit-il, visiblement préoccupé. Quand je vous ai embrassée, cette expression dans vos yeux...

Selon toute probabilité, il l'avait vue embrasser un autre homme sur l'écran d'un cinéma, voilà bien des années, dans « l'un des films les plus beaux et les plus émouvants qu'ait jamais produits l'Australie », comme l'avait écrit la presse de l'époque. Alison passa la langue sur ses lèvres sèches, et détournant les yeux, réussit à prendre un ton badin.

— Il s'agit sûrement d'une de ces ressemblances fortuites... Il serait tellement improbable que nous nous soyons rencontrés ! Vous êtes un homme d'affaires connu, et moi, je suis quelqu'un de banal, sans rien de spécial.

— Justement pas, murmura-t-il, tenant toujours son visage. Avec un talent comme le vôtre, vous êtes au contraire une femme très particulière. Je vous en prie, Alison, laissez-moi vous aider. Je peux vous arranger des bouts d'essais, vous présenter à...

La jeune femme le coupa avec violence.

— Je ne veux rien de tout cela, Rod. Je ne veux plus des feux de la rampe... enfin, je n'en veux pas. Je suis bien ici, avec ma petite vie tranquille, et je n'en changerai pour rien au monde. A présent, parlons d'autre chose.

D'un mouvement brusque, elle avait libéré son visage. Rod la fixait intensément, mais il n'insista pas.

— Entendu, dit-il. Laissez-moi seulement vous dire que c'est bien dommage.

Sans répondre, Alison alla sortir de nouveaux steaks de la glacière. Peu après, une bonne odeur de viande grillée se mit à monter dans la nuit.

Durant le repas, Rod voulut entretenir la conversation, mais sa compagne répondait distraitement. Quand il essaya de la faire parler de sa vie avant son installation à Teewah, elle changea délibérément de sujet, et de guerre lasse, Rod finit par se taire, se contentant de siroter pensivement son verre de vin rouge.

A un moment, il se leva pour régler la flamme de la lampe tempête, et dans la lumière vacillante, son visage apparut à Alison tellement intense, tellement déterminé qu'elle prit peur. Cet homme, quand il voulait quelque chose, était certainement capable d'acharnement.

Comme s'il sentait son regard posé sur lui, Rod lui lança un coup d'œil incisif, et seulement alors il prononça les mots qu'Alison avait redoutés toute la soirée.

— Vous gâchez votre vie à vivre enterrée ici. Vous possédez tant de vitalité, de chaleur, de talent, sous votre apparence réservée ! Pourquoi ne pas revenir à une vie plus normale et faire un essai pour mon film ?

Un tourbillon d'émotions envahit Alison. Il s'y mêlait de l'appréhension et de la crainte, bien sûr, mais aussi cette incontrôlable excitation qui accompagne toujours un défi. Pourtant, elle répondit sans hésiter :

— Non.

Rod fronça les sourcils.

— D'accord, déclara-t-il, n'en parlons plus pour l'instant. Mais je vous préviens, je reviendrai à la charge...

Le lendemain, ils passèrent encore de longues heures à parcourir l'île, avant de prendre le dernier ferry, en fin d'après-midi. Lorsqu'ils quittèrent le bateau, Alison, à la demande de Rod, lui passa le volant.

Au début, elle n'était pas tranquille, connaissant bien les dangers imprévisibles de ces immenses étendues de sable. Heureusement, très vite, Rod se révéla un pilote expérimenté et prudent, et la jeune femme put se dé-

tendre et réfléchir aux événements de ces derniers jours.

Elle jeta un regard de biais à son compagnon. Il conduisait, concentré, attentif, et son visage était tendu comme si rien d'autre ne le préoccupait que la piste de sable, devant lui. Alison en conçut alors, inexplicablement, un trouble presque douloureux. Il lui semblait qu'elle était en train de perdre la maîtrise de sa vie, comme on perd pied dans des sables mouvants.

Comment savoir ce que le baiser qu'ils avaient échangé la veille au soir avait représenté pour Rod ? Alison, elle, en avait été bouleversée. Rod l'attirait violemment... Cependant, elle ne voulait pas d'une histoire sans lendemain avec lui.

Voulait-elle pour autant s'engager dans une éventuelle relation plus solide ? Elle perdrait alors sa tranquillité, et devrait sacrifier sa petite vie bien réglée... Sans parler de Cathy : comment réagirait l'enfant si sa mère sortait régulièrement avec un homme ?

Enfin, à supposer qu'Alison parvînt à contrôler tous ces facteurs à hauts risques, quel avenir pourrait-elle espérer ? Rien ne laissait penser que Rod resterait à Noosa plus longtemps que les six semaines prévues pour son film. Qu'advierait-il après ?

Une vague de désolation envahit Alison. Elle s'était toujours persuadée qu'elle aimait son existence de recluse, mais depuis que Rod Swift était apparu, elle savait bien qu'elle se leurrait.

L'espace de quelques instants de folie, elle se prit à imaginer comment serait sa vie, si Rod la partageait.

Ensemble, ils feraient de longues promenades sur la plage au clair de lune, et ne rentreraient que pour s'aimer passionnément dans le petit bungalow... Ils se réveilleraient le matin pour s'aimer encore et encore...

Mais non, bien sûr, si Rod partageait sa vie, ils partiraient d'ici ! Rod était un individu cosmopolite, qui aimait courir le monde, et il emmènerait Alison dans les Alpes suisses, à Lhassa, à Bornéo... à Cannes !

La jeune femme sentit son cœur s'accélérer en s'imaginant dans une longue robe du soir, montant les marches du palais du festival au bras de Rod, son mari, le soir de l'ouverture. Cependant, elle se reprit vite : tout cela n'était qu'un rêve de petite fille romantique et stupide. D'ailleurs, Rod était certainement de la race des célibataires endurcis...

Ce fut lui qui rompit le silence, tirant brutalement Alison de ses pensées.

— J'aimerais que vous changiez d'avis et que vous acceptiez de m'accompagner au concert de James Morrison, Alison.

— Non !

Elle avait répondu avec tant de violence que son compagnon s'exclama avec une exaspération non dissimulée :

— Vous êtes vraiment contrariante ! Mais je ne me tiens pas pour battu. Je réussirai bien à vous faire revenir sur votre refus.

Le soleil était très bas sur la ligne d'horizon lorsqu'ils arrivèrent enfin aux bungalows. Alison, qui redoutait de

se trouver seule avec Rod, éprouva un indicible soulagement en voyant la petite jeep de Jerry et de Lyn garée sous son auvent et les trois silhouettes installées sous la véranda de son frère.

Peu après, Rod immobilisait le minibus à sa place. Cathy bondit à leur rencontre.

— Maman ! Maman ! Tu en as mis du temps à rentrer ! Regarde mes jolies chaussures ! Elles te plaisent ? C'est tante Lyn qui me les a achetées. Et on a mangé une glace au chocolat pour le goûter ! Qui c'est, ce monsieur ?

Rod s'accroupit aussitôt pour tendre cérémonieusement la main à la petite fille.

— Je m'appelle Rod Swift, annonça-t-il avec autant de déférence que s'il se fût adressé à une duchesse. Et toi ?

L'enfant, avec une instinctive féminité, lissa ses jolis cheveux d'un bel or roux, écarquilla de grands yeux, et eut un petit sourire coquet qui découvrit sa bouche édentée.

— Je m'appelle Cathy, dit-elle. Cathy Brent.

— On dirait que la Petite Souris s'est beaucoup dérangée pour toi, ces temps-ci, Cathy. Je me trompe ?

— Non. Comment le sais-tu ?

— Mon petit doigt me l'a dit, et il ne me trompe jamais, répliqua Rod avec le plus grand sérieux. D'ailleurs, je connais bien la Petite Souris, et sachant que je viendrais ici, elle m'a chargé de te remettre ceci.

En parlant, Rod avait sorti de sa poche une coupure de cinq dollars qu'il tendit à l'enfant. Celle-ci s'en empara avec ravissement.

— Oh, merci, s'exclama-t-elle. Je vais écrire un mot à la Petite Souris, et tu le lui donneras quand tu la verras.

— Ça suffit, Cathy, intervint Alison avec un rien de brusquerie. Jerry et Lyn attendent de faire la connaissance de Rod.

« Et eux ne se laisseraient pas si facilement acheter », ajouta-t-elle *in petto* avec un élan de hargne, tandis que Rod se redressait.

L'instant d'après, sur la terrasse, Alison faisait les présentations.

— Lyn et Jerry, voici Rod Swift. Rod, je vous présente ma belle-sœur Lyn, et son mari Jerry, qui est mon frère.

On se serra la main, puis Jerry, un grand gaillard barbu et fort sympathique, s'adressa à Rod.

— Le sable, paraît-il, vous a joué des tours ?

Rod eut un sourire grinçant.

— En effet, oui, et sans votre sœur, l'incident aurait pu tourner au drame. Alison a fait preuve d'une présence d'esprit remarquable.

— C'est une fille pleine de ressources, convint Jerry en souriant. Elle fait un chauffeur très compétent, et surtout, elle connaît ce coin comme sa poche. Vous avez eu raison de lui demander de vous conduire à Fraser Island.

— Justement, reprit Rod, j'ai un problème, et je pense que vous pourriez m'aider à le résoudre avec Alison. Il

me faut en effet un véhicule supplémentaire avec chauffeur pour nos six semaines de tournage.

— Eh bien, nous en parlerons à table.

Pendant le repas, Lyn ne cessa d'interroger Rod sur sa vie et ses occupations, devant une Alison médusée. Jamais elle-même n'aurait osé en faire autant, et pourtant elle écoutait les réponses avec avidité. C'est ainsi qu'elle apprit que, Dieu merci, Rod n'était pas marié, qu'il était domicilié à Sydney, qu'il voyageait beaucoup et possédait à Noosa une villa qu'il occupait rarement.

— Et maintenant, en quoi pouvons-nous vous aider, Alison et moi ? demanda Jerry quand ils en furent au dessert.

— En vérité, je songeais surtout à Alison, admit Rod. J'aimerais louer le minibus avec elle comme chauffeur pour transporter l'équipe de tournage pendant la durée des prises de vue. J'ai prévu pour cela un budget de...

Il avança un chiffre mirobolant, et Jerry ne put réprimer un petit sifflement. Alison, au contraire, demeura de marbre, regardant Rod avec une appréhension grandissante.

— Pourquoi moi ? demanda-t-elle, agressive, lorsqu'il se fut tu. Jerry connaît la région aussi bien que moi.

— Peut-être, mais il ne possède pas vos talents de comédienne.

Lyn et Jerry échangèrent un regard étonné, et imperturbable, Rod poursuivit :

— Alison a lu une partie du scénario pour moi, sur l'île, et je l'ai trouvée éblouissante.

— Peut-être, mais elle n'aime pas les feux de la rampe, fit valoir Jerry, assez mal à l'aise.

— Quoi qu'il en soit, sa connaissance du pays m'a impressionné, et j'aimerais beaucoup qu'elle serve de chauffeur à mon équipe.

— Eh bien..., commença Jerry, mais Alison ne le laissa pas finir.

— Ma réponse est non !

— Allons, Alison, Rod propose beaucoup d'argent, tu ne devrais pas rejeter sa proposition sans avoir écouté ce qu'il veut exactement, fit valoir Jerry.

— Je n'ai pas envie d'écouter, s'obstina la jeune femme.

— Moi, quand je parle comme ça, tu me renvoies dans ma chambre, intervint la petite Cathy sur un ton accusateur.

Alison fusilla sa fille du regard, mais parut se reprendre.

— C'est bon, Rod, expliquez-nous ce que vous désirez.

— M'assurer vos services pendant les six semaines de tournage. Vous seriez bien sûr basée à Noosa.

— Il n'en est pas question. Je n'ai pas d'endroit où habiter, à Noosa.

— Tu peux t'installer dans notre studio, fit timidement valoir Lyn.

— Certainement pas ! Vous y venez tous les week-ends.

— Je possède une maison à Noosa, je vous la prêterai volontiers, intervint Rod avec le plus grand naturel.

— Pour la partager avec vous ? Pas question ! rétorqua brutalement Alison.

— Je n'y songeais même pas. Ma villa se trouve au bord du chenal de Noosa, mais j'ai aussi une maison dans un lotissement résidentiel, que je loue en saison comme résidence de vacances. Elle est vide, en ce moment, et vous y êtes la bienvenue, si vous le voulez.

Ne sachant que répondre, Alison changea de tactique.

— Que ferai s-je de Cathy ?

Rod haussa les épaules.

— Il faudra la prendre avec vous, évidemment. Ce lotissement est idéal pour les enfants. Il y a un grand parc avec une piscine, et un jardin aménagé pour les petits.

— Super ! s'exclama Cathy en sautant de son siège. Et si on habite Noosa, je pourrais aller à l'école. Oh, maman, dis oui, s'il te plaît, s'il te plaît !

Alison fusilla Rod du regard.

— Bien joué ! s'exclama-t-elle, furieuse. Vous voyez ce que vous avez fait ? Eh bien pourtant, ma réponse est non, m'entendez-vous ? Non, non, et non !

— Tu n'es pas gentille, maman, geignit Cathy, au bord des larmes. Moi, je veux aller habiter à Noosa.

Jerry et Lyn échangèrent un regard entendu, puis Jerry s'adressa à l'enfant.

— Cathy chérie, allons montrer ton nouveau vélo à Rod, veux-tu ? Pendant ce temps, tante Lyn pourra discuter avec ta maman.

Dix minutes plus tard, Lyn, installée dans un vieux fauteuil du salon de sa belle-sœur, déclarait :

— Ecoute, Alison, tu mènes une vie trop solitaire, ici. Je pense que ce serait bon pour toi d'accepter le job que Rod te propose et de t'installer à Noosa. En outre, Cathy serait folle de joie.

Alison, incapable de rester en place, déambulait dans la pièce.

— Je le sais bien, oui, mais... mais...

— Mais quoi ? insista sa belle-sœur. De toute évidence, c'est Rod Swift qui te fait peur. Tu ne l'aimes pas ?

— Tu veux savoir la vérité, Lyn ? Cet homme me trouble. Je le trouve... dérangement.

— Comment cela ? Physiquement, tu veux dire ? Sur ce point, je suis d'accord : il est si séduisant qu'il tournerait la tête à n'importe quelle femme normalement constituée. Cependant, il ne s'est pas mal comporté avec toi, j'imagine ?

— Pas vraiment non... mais... mais il m'a embrassée.

Lyn éclata de rire.

— Tu trouves cela drôle ? se rembrunit Alison.

— Non. Ce qui est drôle, c'est ton air offusqué. Je te rappelle que nous sommes au XX^e siècle ! Tu es une jeune femme séduisante, et Rod Swift a le sang chaud. Ce n'est pas un crime ! Et dis-moi, Alison, cela t'a plu ? ajouta doucement Lyn.

Alison se laissa tomber dans un fauteuil, laissant échapper un petit gémissement.

— Oui, admit-elle à voix très basse.

— Dans ce cas, où est le problème ?

— Là, justement ! Rod m'a embrassée, et j'en ai été très émue, trop même. Et il m'a aussi demandé de l'accompagner à un concert de jazz. J'ai du mal à le croire, mais on dirait qu'il s'intéresse à moi.

— En voilà, un drame ! s'exclama Lyn en riant.

— Tu ne comprends donc pas. ? Je n'ai pas envie que ma vie se trouve bouleversée à cause de lui ! J'étais si tranquille, avant...

Lyn haussa les épaules.

— Tu veux mon avis, Alison ? Accepte le travail qu'il te propose, et accompagne-le au concert. Après tout, que risques-tu ?

— De perdre ma tranquillité d'esprit ! Et Cathy ? Y as-tu songé ? Si nous nous installons à Noosa et qu'elle va à l'école pendant un mois et demi, elle s'en trouvera complètement déstabilisée quand il lui faudra revenir ici.

— Dans ce cas, reste à Noosa quand le travail avec Rod sera terminé, suggéra Lyn. C'est tout à fait possible, et tu le sais bien.

— Je n'en ai pas envie.

— Je ne te crois pas !

Alison poussa un soupir exaspéré.

— N'en parlons plus. D'ailleurs, le vrai problème n'est pas là. J'ai peur que Cathy ne soit très perturbée si elle voit sa mère sortir avec un homme.

— Oh, ne sois pas stupide ! protesta Lyn. Au contraire, Cathy ne s'en porterait que mieux. Si tu veux mon avis, tu es trop centrée sur elle, et elle est trop

seule avec toi. En outre, Rod semble savoir très bien prendre les enfants.

— Justement ! rétorqua Alison avec force. Si elle s'attache à lui, que se passera-t-il lorsqu'il repartira après les six semaines de tournage ?

— La meilleure façon de le savoir est d'accepter son offre et de voir ce qu'il advient. Après tout, où est le mal ?

« Où est le mal ? » Alison se posait encore la question le lendemain en se rendant avec Rod à Noosa après avoir visité une grande ferme, près d'Eumundi, qui servirait de base à l'équipe de tournage. Elle lança un regard de biais à son compagnon, et son cœur aussitôt s'emballa. Le mal était tout simplement qu'elle risquait de se brûler les ailes. Elle ne connaissait pas grand-chose de Rod, pas assez en tout cas pour lui faire confiance, mais il l'attirait comme jamais aucun homme auparavant. Cela avait de quoi l'effrayer, non ?

— Que pensez-vous de notre installation à la ferme ?

La voix de Rod la tira de ses pensées.

— Je suis très impressionnée, répliqua-t-elle. La salle de montage est superbe, celle de projection aussi — sans parler de toute la batterie d'ordinateurs, de fax et autres.

— C'est une expérience excitante et toute nouvelle pour vous, j'imagine ?

Alison ne put retenir un sourire. Nouvelle n'était pas le mot — excitante non plus, d'ailleurs. Mais il lui avait

été étonnamment facile de se retrouver plongée dans le monde des plateaux et des caméras. Tout de suite, elle y avait repéré ses marques.

— En effet, mentit-elle.

— Vous savez que vous pouvez encore faire un bout d'essai pour le second rôle féminin ?

— Non !

Alison avait presque crié.

— Vous m'avez promis de ne pas insister sur ce sujet, si j'acceptais de travailler avec vous. Je serai le chauffeur de l'équipe de tournage, rien de plus. Ne revenons pas là-dessus !

Rod haussa les épaules avant de déclarer.

— Entendu. A présent, si nous allions voir la maison que je vous propose ? Puis nous irons déjeuner, et vous me direz alors si vous acceptez ma proposition ou si vous la refusez.

L'endroit séduisit Alison au premier regard. C'était une villa sur deux niveaux, dans un luxueux complexe touristique qui en comptait une vingtaine d'autres éparpillées dans de vastes jardins peuplés d'oiseaux. Entre d'immenses palmiers apparaissait une piscine de forme arrondie dont l'eau turquoise scintillait sous le soleil.

Quant à la maison, lorsque Alison y pénétra, elle demeura quelques instants sur le seuil, éblouie. Quel changement avec son modeste bungalow ! Ici, tout était soigné, confortable, harmonieux : sol carrelé de blanc, mobilier de bambou peint en blanc aussi, magnifiques

plantes vertes dans de jolis bacs en terre cuite, éclairages savamment dissimulés... Bref, le luxe dans un paradis de beauté !

— Il y a au rez-de-chaussée une chambre et une salle de bains — plus la cuisine, bien entendu, annonça Rod. A l'étage, vous trouverez trois autres chambres, chacune avec sa salle de bains.

Il précéda Alison dans un bel escalier moquette et ouvrit une porte : c'était l'une des chambres, où trônait un vaste lit recouvert d'un joli jeté vert et blanc. Un ventilateur tournait au plafond, et une double baie vitrée ouvrait sur une terrasse plantée d'arbres exotiques. C'était magnifique, et Alison eut soudain le souffle court à la vue de ce lit qui lui semblait comme une invite à l'amour. Sentant le regard insistant de son compagnon sur elle, elle se détourna rapidement et gagna la porte-fenêtre.

— J'aimerais voir la terrasse, dit-elle, très mal à l'aise. Je nous imagine très bien, Cathy et moi, y prenant notre petit déjeuner tous les matins.

Prononcer le nom de sa fille rassurait Alison, lui rappelait qu'elle était d'abord et avant tout mère, quel que fût l'émoi que provoquait en elle son troublant compagnon.

Quelques instants plus tard, elle sursauta violemment en sentant le bras de Rod autour de ses épaules. Mais il voulait seulement attirer son attention sur quelque chose dans le parc, en bas.

— Regardez, on aperçoit la piscine, entre les palmiers, fit-il. Cathy sait-elle nager ?

— Pas encore, répliqua Alison avec précipitation tout en se dégageant. Il y a trop de vagues et de ressac sur la plage de Teewah.

— Je pourrai lui apprendre, si vous voulez. Ici, dans la piscine, ce sera facile.

Voilà qu'il recommençait, plongeait Alison dans de vaines spéculations, en parlant ainsi du futur comme s'ils allaient le vivre ensemble... Alison devait demeurer sur ses gardes, sans quoi elle perdrait rapidement la tête.

— Allons voir les autres chambres, dit-elle pour faire diversion.

Elles étaient aussi charmantes l'une que l'autre, avec de jolis posters modernes au mur, de grands placards, et des couvre-lits dans de joyeux imprimés de couleurs vives. Quand Cathy connaîtrait cette maison, elle ne voudrait plus jamais en partir.

— Cela vous plaît-il ? voulut savoir Rod.

— Bien sûr, oui, c'est une magnifique maison.

— Voilà un point d'acquis ! A présent, allons déjeuner au Sheraton, prenez le temps de réfléchir, puis faites-moi connaître votre décision.

Ce déjeuner devait encore accroître le trouble d'Alison. L'atmosphère du luxueux restaurant n'y était pas pour rien, bien sûr, mais c'était surtout l'homme assis en face d'elle qui éveillait en elle cet émoi incroyable.

Alison eût-elle été moins bouleversée, elle aurait sans doute admiré l'aisance avec laquelle Rod soutenait une conversation légère et impersonnelle. Il parla de ciné-

ma, de voyages, de tourisme, mais en même temps il semblait à Alison que se poursuivait entre eux un dialogue muet, fait de sourires, de regards, de tensions, de silences plus éloquents que des paroles.

Non, se dit-elle, alors que le repas touchait à sa fin, elle n'accepterait pas de travailler pour Rod. C'était trop dangereux.

— Alors ? demanda Rod à cet instant, se calant confortablement contre le dossier de sa chaise, quelle est votre réponse à ma proposition ?

Il y avait une sensualité folle dans le dessin de sa bouche, et le sourire qu'il affichait découvrait des dents très blanches... Alison s'arracha à sa contemplation pour reporter son attention sur la question qu'il lui avait posée.

— Alors ? Vous acceptez ? insista-t-il.

La jeune femme sentit la panique la submerger. Il fallait qu'elle se protège, ne prenne plus jamais le risque de souffrir par un homme, comme autrefois. Elle ouvrit la bouche pour dire non. A cet instant précis, Rod lui sourit de nouveau, et elle s'entendit répondre :

— Oui.

4.

Pour son premier jour d'école, Alison s'attendait que sa fille manifeste un peu d'appréhension, peut-être même qu'au dernier moment, elle pleure ; eh bien, elle fut déçue. Après un fougueux baiser à sa mère, l'enfant disparut dans la salle de classe sans un regard en arrière, et Alison découvrit que c'était elle qui avait les larmes aux yeux ! Lyn, qui était venue la "soutenir", la prit par le bras.

— Allons, ne t'inquiète pas, Cathy va se régaler. Toi, profite-en pour t'occuper un peu de toi. Va donc chez le coiffeur, puis achète-toi des vêtements avant de commencer ton nouveau travail.

D'abord indécise, Alison finit par murmurer :

— Pourquoi pas ? Tu as peut-être raison.

Un moment plus tard, elle découvrait avec bonheur le luxe d'un bon coiffeur, qui lui lava les cheveux, puis les lui coupa pour leur redonner une forme. Du coup, elle décida de s'offrir une manucure, et quand elle fut enfin prête, elle s'observa d'un œil satisfait dans le miroir.

Deux heures après, elle avait couru tous les magasins de prêt-à-porter, et sortait du dernier chargée de paquets ; vêtue de l'une des tenues qu'elle venait d'acheter : elle avait en effet trouvé si jolie la longue jupe bleu clair avec son caraco assorti qu'elle n'avait pas voulu

attendre pour en profiter. Heureusement que Rod Swift lui avait offert un généreux salaire, sans quoi son compte en banque s'en serait trouvé sérieusement déséquilibré !

Elle se jetait un regard de biais dans la glace d'une vitrine, assorti d'un petit sourire coupable, quand elle sursauta.

— Que faites-vous ici ? s'exclama-t-elle en se retournant brutalement.

Dans sa brusquerie, elle laissa tomber tous ses paquets, et plongea à genoux pour les ramasser. Mais Rod l'avait prise de vitesse, et en deux temps trois mouvements, il eut tôt fait de tout rassembler. Puis il se redressa, et le cœur d'Alison vacilla délicieusement tant le sourire qu'il lui adressait était heureux.

— Je vous cherchais, répondit-il avec naturel. J'ai appelé la villa pour savoir si votre installation se passait bien, et Lyn m'a dit que vous faisiez probablement des courses.

Sa belle-sœur aurait mieux fait de tenir sa langue ! Alison dut prendre sur elle pour ne pas montrer combien elle était contrariée.

— En effet, oui. D'ailleurs, j'ai fini, et j'allais rentrer.

— Je vais vous reconduire.

— Inutile, je prendrai le bus.

— Allons, il n'en passe que toutes les demi-heures, et vous êtes très chargée.

Il disait vrai. Alison se mordit la lèvre.

— Dans ce cas, d'accord, et merci. Où est votre voiture ?

— Je ne l'ai pas ici, mais mon bateau est amarré au ponton du Sheraton. Je vous ramènerai d'abord chez moi, où nous prendrons ma voiture, et je vous reconduirai.

— C'est beaucoup trop compliqué, s'exclama Alison. Je peux très bien...

Rod ne la laissa pas poursuivre.

— Pas du tout ! D'ailleurs, je n'ai rien d'autre à faire.

— Voilà qui est fort aimable, fit observer Alison, un peu acerbe.

Le ton parut amuser Rod, qui sourit malicieusement.

— Je ne voulais pas vous vexer.

En dépit de son trouble, Alison trouva très agréable la promenade sur le chenal. Le rapide bateau laissait derrière lui un splendide panache d'écume, et tout était tranquille. Des gens au bord de l'eau leur firent des signes sur leur passage, et quand le canot arriva au ponton privé de Rod, des pélicans résignés s'envolèrent à tire-d'aile. Rod coupa le moteur, et l'embarcation habilement guidée glissa sur son erre pour se ranger le long de la petite jetée de bois.

Pendant que son compagnon attachait les amarres, Alison jeta un regard plein d'appréhension à la luxueuse maison au crépi de couleur miel.

A présent, la jeune femme se trouvait sur le territoire de Rod. C'était la première fois, car au début, leur rencontre avait eu lieu sur le terrain d'Alison, à Teewah ; et

même dans la villa que Rod lui avait prêtée, elle se sentait en terrain neutre. Ici, c'était différent, même si Rod n'habitait pas cette maison tout le temps.

Autour du bateau, l'eau avait retrouvé sa calme transparence. Rod sauta sur le quai avec les sacs contenant les emplettes de sa compagne, puis tendit la main à celle-ci pour l'aider à enjamber le plat-bord.

— Où se trouve votre voiture ? demanda brusquement Alison.

Rod eut un sourire nonchalant.

— De l'autre côté de la maison, répondit-il, indiquant une haie touffue d'ibiscus rouges et orangés qui flanquait l'un des murs de la villa. Pour la rejoindre, le plus simple est de passer par l'intérieur.

La mort dans l'âme, Alison suivit donc le maître des lieux jusqu'à une porte dissimulée derrière un gros poinciana.

La maison s'organisait autour d'un patio qu'une treille protégeait de l'éclat du soleil. Quelqu'un y avait disposé de confortables fauteuils de toile ainsi qu'une table de tek, et l'espace d'un instant, Alison songea que, en d'autres circonstances, il eût été agréable de s'asseoir là pour s'y délasser.

Dieu merci, Rod semblait aussi pressé qu'elle. Il ouvrit l'une des baies vitrées, et fit entrer sa compagne dans un living-room délicieusement frais.

Tout à coup, cependant, Rod planta un index sur son front après avoir posé les sacs d'Alison sur le sol, et s'exclama :

— J'allais oublier un détail important ! Quentin devait me faxer le programme des prises de vue pour la semaine prochaine, et il vous en faut une copie afin que vous sachiez comment organiser votre temps. Asseyez-vous quelques instants, je file vérifier le fax.

Était-ce une excuse pour la retenir ? Alison n'en savait trop rien, mais n'était guère à l'aise. Plutôt que de s'asseoir, elle préféra rester debout. Quand elle fut seule, elle observa avec intérêt le décor autour d'elle. D'expérience, la jeune femme savait que l'on apprend toujours beaucoup sur les gens par l'endroit où ils vivent.

Ici, la décoration était pour le moins insolite, et l'on se serait cru dans une sorte de jungle. La plupart des meubles étaient en rotin ou en bambou et de magnifiques plantes vertes s'épanouissaient dans de grands bacs. Cependant, ce furent les objets mélanésiens qui intriguèrent le plus Alison : statuettes de bois brut, petites pirogues miniatures, masques, amulettes, etc. Le confort moderne cependant ne manquait pas : encastree dans un mur se trouvait une superbe télévision avec magnétoscope, flanquée d'une chaîne stéréo dernier cri, et dans un angle de la pièce, Alison remarqua un minibar parfaitement équipé.

Pourtant, il régnait dans cette pièce une atmosphère impersonnelle. Il n'y avait ni livres, ni revues, moins encore de photos de famille... On eût dit que Rod n'entretenait absolument aucun lien avec personne. Sauf... sauf...

L'œil d'Alison fut soudain attiré par un cadre argenté, très insolite dans ce décor. Il était posé sur une table : appoint, et une plante verte arborescente dissimulait à demi la photographie qu'il entourait. Alison avança pour voir celle-ci, et retint son souffle. C'était le portrait d'une jeune femme aux yeux très sombres, à la bouche assez dure, et dont les cheveux noirs étaient retenus en chignon. Un visage qui n'était pas inconnu à Alison...

— Marielle Mercer ! s'exclama-t-elle à mi-voix.

A cet instant, un bruit de pas la fit sursauter. Elle leva les yeux et découvrit Rod, figé sur le seuil de la pièce dans la pose de quelqu'un qui s'est brusquement immobilisé. Il fronçait les sourcils et semblait contrarié. En deux enjambées, il fut auprès d'elle et lui prit le cadre des mains.

— C'est elle, oui, dit-il sèchement. Elle m'a envoyé sa photo, et j'ai trouvé indélicat de la jeter. Alors je l'ai mise sur cette table, et je l'ai oubliée.

L'explication était plausible, mais Rod paraissait nerveux, comme quelqu'un pris en faute. Mentait-il ? Ou plus simplement, cherchait-il à dissimuler quelque chose à Alison ? Dans ce cas, quoi ? Qu'il était l'amant de Marielle, peut-être ?

Cette pensée transperça la jeune femme comme un coup de poignard, et la douleur qu'elle en ressentit la prit au dépourvu.

— Vous sortez avec Marielle ? s'entendit-elle demander.

— Non ! rétorqua Rod, presque violent.

Sans pouvoir s'expliquer pourquoi, Alison le crut.

— Je ne sors avec personne en ce moment, ajouta-t-il en la regardant avec une intensité presque insoutenable.

Alison sentit le souffle lui manquer. Dans les pupilles sombres de son compagnon, elle sentait une exigence pressante à laquelle il s'efforçait de résister, comme s'il se faisait violence pour ne pas l'attirer dans ses bras. Elle voulut détendre l'atmosphère par une plaisanterie stupide.

— Pourquoi ? Vous êtes trop vieux, ou vous ne trouvez personne ?

Elle l'avait piqué, car il répliqua aussitôt avec un rien de ressentiment :

— Les occasions n'ont pas manqué, le problème n'est pas là. Mais personne ne m'intéressait vraiment... enfin, jusqu'à maintenant.

Le terrain devenait dangereux. D'instinct, Alison sentit qu'il valait mieux ne pas s'y avancer davantage.

— Le fax est-il arrivé ? demanda-t-elle pour faire diversion.

Rod laissa échapper un soupir agacé.

— Non, mais j'ai eu Quentin au téléphone. Il doit l'envoyer d'ici une demi-heure.

— Dans ce cas, il vaut mieux que je rentre, déclara aussitôt la jeune femme. Je passerai demain très tôt à Eumundi chercher mon exemplaire du programme.

Pour la seconde fois, Rod la prit de vitesse. D'un mouvement rapide, il s'empara d'un de ses sacs d'em-

plettes, et lut à haute voix : « Suzanne, la spécialiste du maillot de bains. »

— Je vois que vous avez acheté un maillot ! Dans ce cas, pourquoi ne pas l'étreindre dans la piscine du jardin pendant un petit moment, le temps qu'arrive le fax ? Ainsi, demain matin, vous aurez davantage de temps à consacrer à votre fille.

Alison étouffa un soupir irrité. Inutile de discuter : il trouverait toujours une bonne raison pour la retenir. D'ailleurs, quel mal y avait-il à passer un moment dans la piscine ? *A priori*, aucun.

— Bonne idée, murmura-t-elle.

Rod ne cacha pas sa surprise.

— Vous acceptez ? Formidable ! Dans ce cas, suivez-moi, je vais vous montrer une des chambres d'amis, vous pourrez vous y changer. La piscine se trouve sur le côté de la maison, et l'on y accède par la baie vitrée que vous voyez là. Rejoignez-moi dès que vous serez prête.

La piscine était immense, en forme de demi-lune, et sertie dans un dallage de terre cuite très élégant. Rod, en caleçon de bain, se tenait à l'autre extrémité lorsque Alison sortit de la villa, et elle ne put s'empêcher de l'admirer. Il était à la fois élancé et musclé, avec de larges épaules, des hanches étroites, et des muscles puissants sans être trop saillants... Quel homme superbe !

Réalisant que lui aussi la regardait avec intérêt, la jeune femme rougit, et après avoir posé précipitamment la serviette dont elle s'était munie sur une chaise

longue, elle effectua un rapide plongeon dans la partie la plus profonde du bassin.

Elle avait seulement voulu échapper au regard de Rod, mais le contact de l'eau fraîche l'emplit d'un inexprimable bien-être. Alors, se gardant bien de regarder son compagnon, elle entreprit de nager une brasse régulière.

Elle avait effectué deux longueurs lorsque Rod plongea à son tour et la rejoignit en un crawl impeccable. Puis, comme elle se trouvait dans la partie peu profonde du bassin, tous deux se mirent debout. Rod secoua ses cheveux mouillés pour les écarter de son visage. Alison ne put réprimer un élan d'excitation à le sentir si proche ; puis, comme il la regardait, appréciant visiblement son nouveau maillot de bain, elle eut peur de rougir, et glissa dans l'eau, ne laissant émerger que sa tête.

— Vous sentez-vous d'humeur active ou paresseuse ? lui demanda-t-il avec bonne humeur.

— Paresseuse, sans l'ombre d'un doute !

— Dans ce cas, si j'allais vous chercher un matelas pneumatique ?

— Mmm ! Volontiers.

Peu après, Rod sortait du local attenant au vestiaire un matelas gonflable. Il le fit glisser dans la piscine avant d'aider sa compagne à se hisser dessus.

— Je vais nager quelques longueurs, pendant que vous vous reposez. Si vous avez sommeil, laissez-vous

aller, je vous réveillerai. A présent, laissez-moi vous pousser à l'ombre du palmier.

Il faisait si bon, sur ce matelas flottant, qu'Alison ferma les yeux, n'écoutant plus que le bruissement du vent dans les arbres et le clapotis de l'eau qu'agitait Rod en nageant. L'air embaumait du parfum sucré de fleurs exotiques, auquel se mêlait le goût salé de la mer, non loin. Et bientôt, les pensées de la jeune femme partirent doucement à la dérive.

Comme cet endroit était paisible et merveilleux ! Rod se montrait un hôte charmant, et particulièrement prévenant. Ah, dans d'autres circonstances, Alison aurait bien aimé se laisser aller avec lui, passer ses nuits dans ses bras, respirer son odeur virile...

Elle voguait dans un rêve exquis autant qu'érotique lorsqu'elle sentit l'eau se dérober sous son matelas, qui se retourna pendant qu'elle-même se trouvait brutalement catapultée dans la piscine. Elle émergea en tousant, et vit Rod qui la regardait avec un sourire espiègle.

— Vous êtes insupportable ! s'exclama-t-elle. Pourquoi avoir fait chavirer mon matelas ?

— Ça faisait vingt minutes que vous dormiez.

— Vous pouviez me laisser tranquille tout de même !

Le sourire coquin de Rod s'accentua.

— Je n'en avais pas envie. Et d'ailleurs, vous parliez dans votre sommeil.

Alison sentit son visage s'embraser.

— C'est vrai ?

A son regard elle comprit qu'il se moquait d'elle. Folle de rage, elle se précipita sur lui et entreprit de l'éclabousser de toutes ses forces.

— menteur ! menteur !

Très vite, elle sentit la main de Rod sur l'une des siennes, cherchant à l'immobiliser, puis soudain tout changea, et le rythme du monde alentour parut se ralentir, jusqu'à s'arrêter tout à fait, tandis que Rod l'attirait contre lui, et que sa bouche couvrait la sienne. Le matelas flottant s'était éloigné ; le soleil prit des reflets orange intense à travers les paupières closes d'Alison, mais pour elle, rien, plus rien, ne comptait que son corps soudé à celui de Rod.

L'eau avait la douceur de la soie, contre sa taille, mais Alison la sentait à peine, uniquement consciente du baiser de Rod, de son étreinte, de sa langue jouant avec la sienne, et de ses mains sur son dos nu qui éveillaient en elle des sensations merveilleusement grisantes. Comme Rod la tenait étroitement enlacée, elle entendait les violents battements de son cœur, et il lui semblait que ce rythme la pénétrait pour l'emporter loin de tout, dans un monde où n'existait plus que son désir.

L'éveil de la virilité de son compagnon contre sa hanche déclencha soudain en Alison une vague brûlante de passion qui la submergea et lui arracha un gémissement inconscient. Instinctivement, elle se pressa davantage encore contre Rod, qui abandonna ses lèvres pour enfouir la tête dans ses cheveux.

— Alison, oh, Alison, tu me rends fou... sortons de la piscine, et allons...

— Rod ?

La voix était celle d'une femme, et elle arracha une exclamation de dépit à l'interpellé, qui relâcha Alison pour se jeter dans l'eau.

Une femme très brune venait d'apparaître par la porte-fenêtre du salon. Une femme fort élégante dans un ensemble de soie rouge.

— Où es-tu ? demanda-t-elle encore.

— Ici, dans la piscine.

La nouvelle venue avançait à présent sur le dallage de terre cuite.

— Comme l'eau doit être agréable ! Qui est cette personne avec toi ?

Elle parlait d'Alison, bien sûr, et ne semblait pas vraiment enchantée de découvrir Rod en sa compagnie.

— Pardonnez toutes les deux ces présentations peu protocolaires, lança Rod depuis la piscine. Marielle Mercer, Alison Brent.

Alison avait naturellement reconnu l'actrice, et en toute objectivité, elle la trouvait plus belle encore au naturel que dans ses films. Hélas, elle paraissait jalouse et, visiblement, était prête à se battre. Son regard passa d'Alison à Rod pour revenir à Alison.

— Eh bien, sortez donc de l'eau tous les deux, dit-elle enfin, je serai ravie de faire la connaissance de Mlle Brent.

En proie à une indicible culpabilité, Alison fit ce qui lui était demandé. Jetant un regard par-dessus son

épaule, elle vit Rod qui l'imitait avec l'air d'un gamin pris en faute.

Marielle reprit d'une voix haut perchée, faussement naturelle :

— Pendant que vous vous séchez, Alison, je file dans la cuisine chercher des boissons fraîches.

Elle se comportait comme chez elle !

— Inutile, rétorqua rudement Rod, j'allais ramener Alison en ville.

L'actrice écarquilla ses grands yeux noirs.

— Oh, elle ne va pas partir si vite, chéri ! J'aimerais tant la connaître. Que fait-elle ici, et depuis quand la connais-tu ?

La réponse de Rod se révéla étonnamment concise, et pour le moins vexante :

— Nous nous sommes rencontrés il y a quelques jours, et j'ai embauché Alison comme chauffeur de l'équipe de tournage.

Alison fusilla Rod du regard. Le traître ! Dire que cinq minutes plus tôt, il l'embrassait passionnément ! Maintenant, à l'entendre, il la connaissait à peine... La jeune femme était à ce point hors d'elle qu'elle ne songea pas au mal qu'elle pouvait causer à Marielle et demanda aussitôt à Rod avec un sourire doucereux :

— Vous embrassez sur la bouche toutes les femmes que vous embauchez, après les avoir invitées à partager les joies de votre piscine ?

Rod ne put réprimer une grimace et Marielle parut déconcertée, mais sans leur laisser le temps de prendre

la parole, Alison poursuivit, s'adressant toujours à Rod :

— Eh bien, chéri, à toi de nous dire la vérité, à présent !

Ce fut à cet instant seulement qu'elle comprit combien, peut-être, ce qu'elle venait de dire pouvait peiner Marielle. S'adressant à cette dernière, elle ajouta sur un petit ton d'excuse.

— Je suis désolée, Rod ne m'avait jamais parlé de vous.

Sur ces mots, ne voulant surtout pas entendre les explications de Rod, Alison saisit sa serviette et rentra dans la maison. Là, elle s'enferma dans la chambre qui lui avait été allouée et entreprit de se sécher, et surtout de se calmer.

Assez loin dehors, des bruits de voix retentirent, puis une porte claqua, et enfin on entendit le martèlement de sandales à hauts talons dans le hall. Peu après, dans la rue, un moteur de voiture vrombit. De toute évidence, Marielle était partie.

Dès son retour à Noosa, décida Alison, elle téléphonerait à Rod pour l'informer de sa démission, après quoi elle repartirait avec Cathy pour Teewah, d'où elle n'aurait jamais dû partir.

Tout à son indignation, elle avait achevé de se rhabiller, et accrochait sa montre à son poignet lorsqu'on frappa violemment à la porte. C'était Rod, bien sûr.

— Laissez-moi en paix ! cria-t-elle.

— Ouvrez cette porte ! rétorqua le propriétaire des lieux sur le même ton.

A moins d'accepter de rester retranchée dans cette chambre pour le reste de la journée, Alison n'avait d'autre choix que d'obtempérer. Lorsqu'elle eut ouvert le battant, Rod se précipita dans la pièce, visiblement furieux. Il s'était rhabillé à la hâte, mais ses cheveux étaient encore trempés.

— Pourquoi vous être ainsi donnée en spectacle, et avoir créé ce scandale ? explosa-t-il.

Il ne manquait pas d'audace ! Abasourdie autant qu'indignée, Alison demeura de longues secondes sans voix.

— Et vous, rétorqua-t-elle enfin, pour qui vous prenez-vous exactement ? Vous m'embrassez pour feindre de me connaître à peine ensuite ? Vous n'êtes qu'un hypocrite ! Et cette pauvre Marielle ? Avez-vous seulement imaginé comme elle doit être malheureuse ?

— « Pauvre Marielle » ! railla Rod. J'espère bien qu'elle est malheureuse !

— Vous n'êtes qu'un mufle ! Vous trompez votre petite amie, et n'avez aucun égard pour ses sentiments.

— Marielle n'est pas ma petite amie !

— En tout cas, elle semble se considérer comme telle. Sinon, elle n'aurait pas été offusquée de nous surprendre en train de nous embrasser, persifla Alison.

— Ecoutez, je ne veux pas parler d'elle, maugréa Rod, visiblement mal à l'aise.

— Oh, je m'en doute ! D'ailleurs, cela tombe bien : moi, je ne veux rien savoir d'elle. A présent, laissez-moi passer, il faut que j'attrape le bus pour Noosa et... Oh non ! Non ! c'est trop bête.

Brusquement, la jeune femme semblait effondrée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? voulut aussitôt savoir Rod.

— Il est déjà 14 h 45. Jamais je n'arriverai à temps pour la sortie de l'école !

— Je vais vous reconduire.

— Je ne veux surtout pas..., attaqua Alison.

Cependant, elle s'interrompit et poussa un soupir exaspéré, comprenant qu'elle n'avait pas le choix.

La voiture de Rod était une Porsche rouge étincelante, ce qui n'améliora pas l'humeur de sa passagère. Comme elle détestait ces gens trop riches qui se croyaient toujours tout permis ! Il était temps qu'elle donne une bonne leçon à Rod Swift.

Tandis que ce dernier conduisait avec son efficacité habituelle, Alison ne décolérait pas. D'autant moins d'ailleurs que son compagnon demeurait muet. Il aurait quand même pu tenter de se justifier, ou de s'expliquer, à défaut de s'excuser ! Mais non. Il regardait la route droit devant lui, les sourcils froncés et la bouche tendue.

Alison n'allait pas rompre le silence la première, tout de même ! Son orgueil le lui interdisait, et d'ailleurs, elle ne reprendrait pas une discussion qui ne les mènerait nulle part. Mieux valait ne rien dire jusqu'à leur arrivée à l'école de Cathy. Là seulement, elle annonce-

rait à Rod qu'elle renonçait au travail qu'il lui avait proposé. C'était dommage... Cathy en serait très déçue, et elle-même aussi d'ailleurs. Elle qui commençait à se plaire à Noosa !

A cette pensée, elle ne put réprimer un soupir las. Rod dut l'entendre, car il grommela soudain :

— Bon sang, ce n'est pas possible !

Il immobilisa la voiture sur le bas-côté et se tourna vers Alison.

— Vous n'allez pas faire un drame d'une histoire absurde ! s'exclama-t-il.

— Absurde pour vous peut-être, mais pas pour moi, rétorqua Alison avec force. De toute façon, n'en parlons plus. Je dois récupérer ma fille à l'école, et je ne veux pas être en retard. Contrairement à vous, je sais où sont mes responsabilités.

— Vous laissez entendre que moi, je l'ignore ?

— Cela me paraît clair, rétorqua Alison avec un souverain mépris.

— Vous vous trompez ! se récria Rod. Comme vous vous trompez sur la situation. Ce n'est pas ce que vous croyez.

— A qui la faute ? Vous ne m'avez guère donné d'explication. D'ailleurs, je n'en veux pas. Je désire aller chercher ma fille, un point c'est tout.

— Nous arriverons à l'école à l'heure, faites-moi confiance !

Tout à coup, Rod se retourna à demi sur son siège et saisit la jeune femme par l'épaule.

— Ayez confiance en moi, Alison, je vous en conjure. Je pourrais tout vous expliquer, mais c'est si compliqué... Laissez-moi seulement vous dire ceci : je vous jure que je ne sors pas avec Marielle, et que je ne suis pas amoureux d'elle.

Un élan d'espoir, joyeux, merveilleux comme un rayon de soleil, palpita dans le cœur d'Alison, mais elle préféra l'ignorer, et rétorqua, maussade :

— Quoi que vous disiez, jamais je n'oublierai ce qui s'est passé tout à l'heure. A présent, conduisez-moi à l'école de ma fille, je vous prie.

Etouffant une exclamation exaspérée, Rod redémarrera, et le reste du trajet se passa dans un silence lourd. Ils arrivèrent à l'école de Tewantin largement à temps, et seulement alors, Rod reprit la parole.

— Dînons ensemble demain soir, proposa-t-il. Je vous expliquerai tout et nous reparlerons de l'incident de cet après-midi comme deux adultes raisonnables.

Malgré le ton pressant, Alison secoua la tête.

— Navrée, je crains qu'il n'y ait rien à en dire. Ecoutez. Rod, je n'aurais pas dû accepter de travailler pour vous, et je ne vais pas le faire. Si vous avez vraiment besoin de quelqu'un, prenez mon frère Jerry : il acceptera sûrement de me remplacer. Quant à moi, je vais retourner à Teewah avec Cathy dès demain matin.

Sa voix s'était brisée quand elle prononça cette dernière phrase, et Rod lui saisit la main.

— Vous ne partirez pas. Je ne vous laisserai pas faire !

Alison voulut se libérer, mais Rod reprit la parole d'une voix dure, tandis que dans ses yeux scintillait une dangereuse lueur.

— Vous imaginez que je vous ai trompée, je le sais, et vous vous sentez humiliée. Mais vous avez tort, les choses ne sont pas ce que vous pensez. Accordez-moi au moins le bénéfice du doute pour que j'aie le temps de vous prouver que je ne suis pas le muflé inconséquent que vous croyez !

Cette fois, Alison sentit sa détermination faiblir... C'est à cet instant précis que la cloche signalant la sortie de l'école retentit. Rapidement, la jeune femme décrocha sa ceinture de sécurité et ouvrit sa portière.

— Je vais vite rejoindre Cathy.

A son grand désarroi, Rod sortit à son tour de voiture pour lui emboîter le pas. Puis tout alla très vite : les portes des classes s'ouvrirent, et des hordes d'enfants joyeux et surexcités déferlèrent dans le jardin.

Parmi eux, Cathy apparut vite : sa jolie petite queue-de-cheval avait été mise à mal, elle avait le visage barbouillé de peinture rouge, ses chaussettes avaient glissé en accordéon sur ses sandales, mais elle affichait un air d'intense satisfaction. Voyant sa mère, elle poussa un hurlement de joie, et courut à sa rencontre.

— Maman ! Maman ! s'exclama-t-elle, se précipitant contre elle, tu sais quoi ? Samedi je suis invitée à l'anniversaire de ma meilleure amie, Hannah. Elle va avoir six ans, comme moi, mais elle n'a pas encore perdu ses dents du haut. Et puis tu sais, j'ai écrit une histoire. Salut, Rod !

— Bonjour, Cathy, répondit l'interpellé en s'accroupissant auprès de l'enfant avec un sourire. Ta maman a eu tant à faire aujourd'hui qu'elle n'a pas pu aller rechercher le minibus, et c'est moi qui vous raccompagnerai chez vous. Cela ne t'ennuie pas ?

Cathy poussa un cri de joie.

— Super !

Si Rod avait moins troublé Alison, sans doute cette dernière aurait-elle été touchée par la façon dont il remplaça une mèche de cheveux de l'enfant qui lui tombait dans les yeux, avant de prendre son cartable pour le porter à sa place. Mais en l'occurrence, elle n'en fut que contrariée...

Cathy, se plaçant d'autorité entre les deux adultes, les prit chacun par une main avec un sourire radieux.

Un élan de panique souleva Alison. L'enfant allait s'attacher à Rod, c'était sûr — et comment Alison l'empêcherait-elle de souffrir quand ce dernier disparaîtrait ? Toute cette histoire était pure folie !

A peine installée à l'arrière de la voiture, Cathy ouvrit son cartable et en sortit une feuille de papier couverte de sa grande écriture irrégulière et maladroite. Elle se pencha pour tendre le feuillet à sa mère.

— Voilà mon histoire, maman. Lis-la, tu veux ?

— Quand nous serons à la maison...

— Oh, non, s'écria la fillette d'une voix où s'entendait toute la déception du monde, c'est une histoire pour Rod et toi, et je veux que Rod l'entende aussi.

Alors, avec un sinistre pressentiment, Alison entreprit de lire *L'histoire de Cathy* :

« Je voulé allé à l'écol, mais c'éte pa posible et un jour Rod a di a maman de me faire allé Rod é l'ami de maman et il nou a prété sa méson, l'histoire est fini. »

Alison étouffa un gémissement, pendant que Rod faisait entendre un rire assourdi qu'il changea vite en un faux accès de toux. Déjà Cathy, anxieuse, demandait :

— Alors, elle te plaît, mon histoire, maman ? Tu sais, je me suis appliquée.

Alison n'allait pas expliquer ce qu'elle pensait réellement à une petite fille de six ans, surtout en présence de Rod qui affichait un sourire malicieux. Aussi sourit-elle tendrement à sa fille.

— C'est une très belle histoire, ma chérie. A présent, attache ta ceinture de sécurité, nous rentrons à la maison.

— Dis, j'irai à l'anniversaire d'Hannah, samedi, pas vrai ? demanda encore l'enfant.

Rod, qui venait de démarrer, lança un regard taquin à sa passagère avant de s'adresser à la petite Cathy.

— Ta maman ne veut plus vivre à Noosa, Cathy, et veut retourner à Teewah le plus vite possible.

Un instant de silence outragé ponctua cette déclaration, puis Cathy explosa.

— C'est pas juste, maman, s'écria-t-elle, t'as pas le droit ! Tu m'as promis qu'on resterait jusqu'à la fin du tournage !

Alison serra les dents. Ah, elle aurait volontiers tué Rod Swift sur-le-champ, si elle l'avait pu. Le mufle ! Dire qu'il se servait d'une fillette de six ans pour effectuer sa sale besogne !

Cathy continuait ses vitupérations.

— C'est pas juste, tu as pas le droit, maman !

— Ecoute..., commença Alison.

Et elle s'arrêta, parce qu'un intense sentiment de culpabilité l'avait envahie. Cathy avait raison : elle n'avait pas le droit d'agir ainsi. Elle qui s'était toujours enorgueillie d'être fiable et responsable, agissait comme une gamine. Elle n'avait pas à fuir Rod ainsi et à causer pareille déception à sa fille !

— Allons, calme-toi, Cathy, dit-elle d'une voix lasse. Nous resterons à Noosa.

— Je pensais bien que vous arriveriez à cette conclusion, murmura Rod, visiblement satisfait.

Il arborait un sourire presque triomphant, et c'en fut trop pour Alison, qui déclara sèchement :

— Je reste en effet, mais désormais, nous n'aurons que des relations strictement professionnelles, monsieur Swift.

Rod leva un sourcil, et sa bouche prit un pli si dur qu'Alison en frémit intérieurement.

— Vraiment, madame Brent ? J'ai comme l'impression que c'est une déclaration de guerre. Bien. Mais dans ce cas, je préfère vous prévenir que je sais me battre impitoyablement !

5.

Alison était encore dans tous ses états lorsque Rod la déposa avec Cathy devant la villa du lotissement, mais elle n'eut guère le loisir de réfléchir au désordre de ses sentiments au cours de la soirée. Si Rod, Dieu merci, était reparti sans chercher à s'éterniser, Lyn attendait sa belle-sœur pour bavarder avec elle. Et puis, il y avait Cathy, bien sûr, qui avait mille choses à raconter sur son premier jour d'école. Il fallut ensuite la faire manger, puis lui donner son bain, et quand elle fut couchée, Alison dut, comme tous les soirs, lui raconter une histoire avant qu'elle ne s'endorme.

Lyn ne repartit à Teewah que tard dans la soirée, et une fois seule, Alison, épuisée par les émotions de la journée, se coucha presque tout de suite. Elle se sentait incapable de réfléchir de façon cohérente, mais était bien décidée à s'en tenir à ce qu'elle avait annoncé à Rod : désormais leurs relations seraient strictement professionnelles.

Il était un peu moins de 9 heures, le lendemain matin, lorsque la jeune femme arriva à la ferme d'Eumundi. Il y régnait une activité fiévreuse. Quatre camionnettes étaient garées dans la cour, devant la grange, et les gens allaient et venaient, très affairés, au milieu de

comédiens en costumes qui déambulaient, leur script dans une main, une tasse de café dans l'autre.

Alison, descendant de son véhicule, ne put s'empêcher de froncer les sourcils. Pourquoi Rod lui avait-il dit d'être là à 9 heures seulement, quand la journée des autres commençait beaucoup plus tôt ? Parce qu'il savait qu'elle devait conduire Cathy à l'école ? Dans ce cas, c'était une attention touchante de sa part. Mais il se pouvait aussi qu'il n'eût pas grand-chose à lui faire faire ! Ce qui signifierait que le travail qu'il lui avait proposé n'était qu'un prétexte... Alison devrait vite clarifier ce point.

L'intérieur de la ferme bourdonnait comme une ruche. Des gens couraient en tous sens, d'autres s'interpellaient, plusieurs téléphones sonnaient à la fois... Dans un coin, un homme à la barbe fournie réglait l'intensité d'un projecteur.

Le cœur battant, Alison se dirigea vers la salle à manger, qui avait été convertie en bureau. Hélas, Rod n'était nulle part en vue. En revanche, Kelly, une assistante de production, parlait au téléphone en mâchant du chewing-gum.

Quand elle eut raccroché, elle s'adressa à Alison.

— Que puis-je pour vous ?

— Rod m'a embauchée comme chauffeur, expliqua Alison.

— Ah bon, dit distraitement Kelly, mâchant son chewing-gum avec une ardeur renouvelée. C'est un problème. Je ne sais pas ce qu'il attend de vous, et comme il ne vient pas aujourd'hui, je ne puis rien lui demander.

Rod ne viendrait pas ! Un violent sentiment de déception assaillit Alison, qui s'efforça néanmoins de faire bonne figure.

— Il ne vous a pas donné de consigne pour moi ?

Kelly haussa les épaules.

— Non, mais Quentin est là, il est peut-être au courant ?

Comme alerté par un mystérieux téléphone arabe, le metteur en scène apparut sur ces entrefaites. En le voyant claudiquer sur ses béquilles, Alison ressentit la même méfiance que le jour de l'accident.

Malgré sa jambe dans le plâtre, et la cicatrice encore rouge qui marquait la base de son cuir chevelu, il était très beau et semblait en parfaite forme. Reconnaisant Alison, il poussa un cri de ravissement très théâtral, et posa ses béquilles pour la serrer dans ses bras.

— Mon ange ! s'exclama-t-il. Quel bonheur de vous revoir ! Dire que je vous dois presque la vie !

Au lieu de relâcher Alison, il se contenta de desserrer un peu son étreinte, et la jeune femme, très mal à l'aise, dût subir son regard désagréablement insistant.

— Si je vous invitais à dîner un de ces soirs pour vous remercier ?

Alison cherchait une excuse plausible lorsqu'elle se raidit : la porte du bureau venait de s'ouvrir, et Rod, appuyé contre le chambranle, la regardait dans les bras de Quentin avec une fureur non déguisée. Sa jalousie était si manifeste qu'Alison s'entendit répondre sans même réfléchir :

— Dîner, dites-vous, Quentin ? Quelle bonne idée ! Je n'ai hélas pas mon agenda sous les yeux, mais je vous ferai savoir quels soirs je suis libre.

— Quentin !

La voix de Rod avait retenti, cinglante comme un coup de cravache.

— Les cameramen sont prêts pour la scène de la ferme. Ils ont besoin de toi tout de suite.

Le visage de l'interpellé se ferma, et sa bouche se fit dure tandis qu'il reprenait ses béquilles pour claudiquer jusqu'à la porte. Décidément, l'hostilité entre les deux hommes était claire !

A cet instant, Kelly prit la parole, manifestement inconsciente de la tension qui régnait dans la pièce.

— Rod ! Je ne vous attendais pas aujourd'hui.

— J'ai changé d'avis, rétorqua le producteur. Y a-t-il des messages pour moi ?

— Non... euh, si. Les acteurs noirs arrivent ce matin au lieu de demain, il faut aller les chercher à l'aéroport de Marrochydore à 10 heures.

Rod se tourna vers Alison.

— Vous vous en chargerez, décréta-t-il sèchement.

Le ton était si dur que la jeune femme se sentit soudain comme une petite fille prise en faute. Furieuse, elle pointa le menton en avant pour se diriger vers la porte.

— Que dois-je faire, lorsque je les aurai récupérés ? demanda-t-elle d'une voix acerbe. Faut-il que je les ramène ici, ou dois-je les conduire à leur hôtel ?

Brusquement, Rod sourit, et ce sourire mit le cœur d'Alison en émoi en même temps qu'il l'alarmait.

— Je vous le dirai en chemin

— Parce que vous venez avec moi ?

— Oui. Nous aurons ainsi l'occasion de parler.

Que dire ? Que faire ? Alison ne pouvait pas l'empêcher de l'accompagner, mais l'expression de Rod n'aurait rien de bon. Il cherchait la bagarre, c'était clair. Eh bien, il la trouverait ! Et Alison ne se priverait pas de lui dire son fait ! Après tout, s'il avait une liaison avec Marielle Mercer, ce qui semblait fort probable, de quel droit faisait-il la cour à d'autres femmes ?

Au moment où tous deux sortaient, comme par un fait exprès, Marielle apparut. De sa démarche nonchalante, elle se dirigea vers eux. Elle portait son costume, qui lui seyait à merveille, et Alison ressentit une pique de jalousie en la trouvant si belle.

L'actrice détailla Alison sans aménité, avant de tourner son regard vers Rod, à qui elle adressa un sourire enjôleur. Puis elle le prit par le bras, mais la brusquerie avec laquelle il se libéra confondit Alison, en même temps qu'elle se sentait glacée d'effroi. Ces deux-là avaient été intimes, c'était clair, et c'était cette intimité même qui expliquait en partie la tension qui existait maintenant entre eux.

— Il faut que je te voie, Rod, déclara Marielle. J'ai des conseils à te demander. Est-il indispensable que tu accompagnes Alison ?

Rod se rembrunit, et quand il parla, sa voix était sèche, presque blessante.

— Oui, il le faut, mais je peux te voir cinq minutes. Alison, attendez-moi dans le minibus, voulez-vous ?

N'eût-il pas été son employeur, Alison l'aurait volontiers envoyé au diable. Compte tenu des circonstances, elle se contenta d'obtempérer, furieuse et dévorée de curiosité tout à la fois.

Un court moment après, Rod, le visage dur et fermé, grimpa à son tour dans le minibus et ordonna :

— Allons-y !

Après quoi il n'eut pas un seul mot d'explication ! Oh, bien sûr, sa relation avec Marielle ne concernait en rien Alison, mais tout de même ! A voir son expression maussade, on pouvait penser qu'il s'était disputé avec l'actrice — et il y avait à fort à parier qu'Alison était la cause de cette dispute. Mais pourquoi ce mutisme ?

Quand il prit la parole au bout d'un très long moment, ce fut pour déclarer :

— J'aimerais que nous dînions ensemble, ce soir, Alison.

— Il n'en est pas question, rétorqua aussitôt la jeune femme. Merci, mais je suis prise.

— Avec Quentin, je suppose ?

Un brusque accès de rage saisit Alison. Elle n'avait aucunement l'intention de souper avec Quentin, mais Rod n'avait pas à le savoir !

— Peut-être, rétorqua-t-elle froidement. Lui au moins semble libre.

— A votre place, je ne m'y fierais pas, rétorqua immédiatement Rod avec hargne. Depuis que je connais Quentin, il mène toujours au moins trois aventures en même temps, et aucune ne dure longtemps. Dans ses rapports avec les femmes, il se conduit comme un mufle.

— Au contraire de vous, qui êtes un don du ciel pour toute la gent féminine, n'est-ce pas ? ironisa Alison.

— Je n'ai rien dit de tel.

— Heureusement, car j'aurais eu du mal à vous croire, compte tenu de la façon indigne dont vous vous comportez avec Marielle. Et ne vous entêtez pas à nier que vous sortez avec elle. Il suffit de vous regarder tous les deux pour comprendre que vous êtes ensemble depuis longtemps ! Avouez-le, au moins !

Rod ne put retenir un soupir irrité.

— D'accord, nous avons eu une liaison, mais elle est terminée depuis des années.

— Marielle n'a pas l'air de le penser, fit perfidement observer Alison.

— Eh bien, c'est son problème. Oh, et puis assez, Alison ! Les choses ne sont pas aussi simples. Donnez-moi la possibilité de tout vous expliquer : dînons ensemble ce soir.

— Certainement pas ! J'ai une petite fille dont je dois m'occuper, au cas où vous l'auriez oublié, et je n'ai pas le temps de dîner aux chandelles avec des hommes d'affaires en mal d'aventure.

Elle avait asséné ces derniers mots avec violence, et Rod ne répondit pas tout de suite. Il prit d'abord une longue inspiration, comme s'il cherchait à récupérer son emprise sur lui-même, et enfin seulement il déclara :

— Le moment est mal choisi pour nous disputer. Je sais que vous devez consacrer beaucoup de votre temps à Cathy, et j'aimerais beaucoup la connaître mieux. Mais je ne veux plus de malentendu entre nous. Si nous partions ce week-end nous promener quelque part avec la petite ? Le soir, nous pourrions dîner en tête à tête pendant que votre belle-sœur la garderait ?

— Non ! s'obstina Alison.

Rod réprima une exclamation irritée.

— Il y a tant d'endroits qui plairaient à Cathy ! Le lac Cooroibah, par exemple, ou l'un des parcs d'attractions de la Côte Dorée...

— Non, répéta encore Alison.

Cette fois, Rod explosa.

— Vous êtes la femme la plus exaspérante que j'aie jamais rencontrée ! Mais je n'ai pas dit mon dernier mot !

Il était à peine plus de 8 heures, ce dimanche-là, et Alison et Cathy achevaient leur petit déjeuner dans le jardinet devant la maison. Le temps était superbe, l'air fleurait bon le parfum sucré des frangipaniers, et Alison était d'excellente humeur. Cathy aussi, d'ailleurs, et son bol de céréales achevé, elle se précipita pour faire à

quatre pattes le tour du bosquet qui séparait le petit jardin du reste du parc. Elle avait disparu de l'autre côté des hibiscus lorsque Alison l'entendit hurler.

— Cathy, s'exclama la jeune femme, se levant d'un bond. Tu t'es fait mal ?

— Non, non, cria l'enfant, derrière les buissons, mais regarde qui est là, maman !

L'instant d'après, elle apparaissait, tenant Rod par la main.

— C'est Rod, annonça-t-elle, comme s'il était nécessaire de le préciser.

— Je le vois en effet, rétorqua sa mère d'une voix mordante. Qu'est-ce qui vous amène, Rod ? Vous avez besoin de mes services ?

— Non, répliqua l'interpellé, qui sans y être invité s'était assis sur une chaise de jardin. Je veux seulement vous emmener à Aqualand avec Cathy. Je pense qu'un bon bol d'air nous ferait du bien à tous les trois.

Déjà, l'enfant avait poussé un cri de joie et sautait au cou de Rod.

— Super ! Super ! Oh, maman, on va y aller, pas vrai ?

Alison était furieuse, et quand elle surprit le sourire triomphant de Rod, elle n'y tint plus.

— Vous êtes fier de vous, n'est-ce pas ? Parce que vous formulez votre invitation devant Cathy, vous pensez que je n'oserai pas refuser. Eh bien, vous vous trompez !

D'un seul coup, le visage de la fillette s'assombrit. Elle regarda sa mère avec un mélange de déception et d'incrédulité.

— Tu veux dire que nous n'irons pas, maman ? demanda-t-elle d'une toute petite voix qui tremblait.

Alison n'en menait pas large. Elle avait même l'impression d'être un monstre, une mère indigne qui privait son enfant d'une grande joie sans raison valable. Et quand, en plus, Rod caressa d'une main très douce la tête de Cathy comme pour la consoler, c'en fut trop ! Etaient-ils donc ligués contre elle, tous les deux ? A présent, c'était de la jalousie pure et simple qu'éprouvait la jeune femme, même si elle avait honte de l'admettre.

— Je n'ai pas dit cela, répliqua-t-elle, s'adressant à sa fille, mais il faut que je réfléchisse. Monte te laver les mains, Cathy, et habille-toi pendant que je discute avec

L'enfant obéit, mais Alison avait déjà compris qu'elle avait perdu la partie. Elle regarda Rod sans dissimuler son ressentiment.

— Vous ne devriez pas agir ainsi, dit-elle à mi-voix pour que Cathy ne risque pas de l'entendre. Vous vous servez de ma fille pour parvenir à vos fins, et ce n'est pas bien.

Rod feignit un air contrit.

— Vous avez raison. Excusez-moi.

— Ce n'est pas facile d'élever une enfant seule, reprit Alison comme si les mots lui échappaient, et vous ne

m'aidez pas en me faisant passer pour un rabat-joie qui refuse tout ce qui fait plaisir à Cathy.

— Non, Alison, protesta Rod avec force, je vous ai vue avec votre fille, et je sais que vous êtes une mère irréprochable. Je voulais seulement que nous passions une bonne journée, tous les trois. J'avais envie de vous voir détendue et heureuse. Vous en avez tant besoin !

En parlant, il avait pris la main de la jeune femme, et il plongea les yeux dans les siens avec une intensité telle qu'elle sentit son cœur chavirer.

Etait-il sincère ? Si oui, c'était bien la chose la plus gentille que l'on eût dite à Alison depuis des années. Brusquement, elle se sentait chérie, aimée et tellement en sécurité avec Rod... Ah, si seulement...

Oui, si seulement... Car tant de choses la séparaient aussi de cet homme qui la troublait tant ! Sa mystérieuse relation avec Marielle, bien sûr — mais aussi les propres doutes d'Alison, ses craintes, ses hésitations à l'idée de s'impliquer de nouveau avec un homme. D'ailleurs, comment réagirait Rod s'il apprenait la vérité sur elle ? La comprendrait-il ou, au contraire, l'accablerait-il de son mépris ?

Voulant se ressaisir, Alison se raidit, et Rod le sentit. Dans son regard s'alluma une étrange lueur où se lisait un désir à l'état brut et une urgence qui affolèrent la jeune femme. A son tour, elle sentit naître en elle un désir brûlant, et son sang se mit à battre à ses tempes. Puis Rod, d'un geste très doux, passa un doigt le long de sa joue satinée, et Alison en éprouva un long frisson, en

même temps que ses lèvres s'entrouvraient comme une invite à un baiser. Instinctivement, Rod se rapprocha.

— Vous vous embrassez, tous les deux ?

C'était Cathy, qui sortait toute pimpante de la maison, et posait la question avec intérêt.

Alison se redressa, rougissante, mais Rod ne se troubla pas.

— Non, dit-il, parfaitement tranquille.

Et quand Alison eut envoyé sa fille chercher son maillot de bain et de la crème solaire, il ajouta tout contre son oreille :

— Mais j'aimerais bien...

Durant le trajet jusqu'à la Côte Dorée, Alison, absorbée par ses pensées, ne se montra guère bavarde. Rod, sans s'en offusquer, écouta la radio et parla avec Cathy, toute surexcitée à l'idée de cette journée dans le célèbre parc d'attractions marines Aqualand.

Une fois arrivés, ils garèrent la voiture de Rod dans le parking dominant le parc, puis se dirigèrent vers l'entrée.

— Par quoi commençons-nous ? demanda alors Rod.
Le regard de Cathy s'éclaira.

— Le grand huit et le vaisseau du pirate !

Alison n'était pas très enthousiaste. Après deux heures de route, elle n'avait aucune envie de ces attractions turbulentes et rapides qui vous donnaient le vertige.

— Si nous faisons un tour en gondole, plutôt ?

Cathy prit un air chagrin.

— Non ! J'ai envie d'aller vite ! J'ai envie d'avoir la tête qui tourne.

— Je vais m'occuper d'elle, intervint Rod. Attendez-nous à la buvette, Alison, et détendez-vous.

Vaguement coupable, mais soulagée, Alison obéit. Elle sirota un Coca-cola bien frais, tandis que Rod et l'enfant parlaient pour le grand huit. A les voir ainsi, visiblement aussi heureux l'un que l'autre, la jeune femme oublia vite son ressentiment contre Rod.

Un moment après, ce dernier revenait du vaisseau du pirate aussi enchanté que la petite Cathy, qu'il tenait par la main.

— Si nous allions voir les dauphins et les otaries ? suggéra-t-il.

Le spectacle les amusa tous les trois, et Alison elle-même rit de bon cœur en voyant les facéties dont étaient capables ces intelligents animaux marins.

Ils déjeunèrent ensuite de hot dogs, que Cathy ne fut pas la seule à apprécier. D'ailleurs, Alison n'hésita pas à se lécher les doigts comme une gamine, lorsque la sauce tomate déborda du petit pain de mie. Pour finir, tous trois engloutirent des glaces au chocolat, après quoi, repus, ils déambulèrent dans les allées ombragées du parc.

Avec une curieuse incrédulité, Alison réalisait peu à peu qu'elle était bien, détendue, presque heureuse.

Mais bien sûr, elle aurait préféré mourir que de l'avouer à Rod !

— J'aimerais retourner au grand huit, demanda soudain la petite Cathy.

Rod prit aussitôt la parole avec autorité.

— Non. Maintenant, c'est à ta maman de choisir l'attraction qui lui fait plaisir.

Cathy ouvrit la bouche pour protester, et la referma dès qu'elle croisa le regard de Rod. Témoin de la scène, Alison n'en croyait pas ses yeux. Sa fille obéissait au doigt et à l'œil à l'homme d'affaires ! Comment donc s'y prenait-il ?

— Que choisissez-vous, Alison ?

Sa voix la ramena à la réalité.

— Je ferais volontiers un tour dans le petit train. Et pourquoi ne pas aller au bord de la piscine, ensuite ?

Le petit train, dont le trajet était merveilleusement ombragé se révéla fort agréable. Puis, à la piscine, Cathy ne cacha pas son ravissement en découvrant les toboggans.

— Oh, je veux essayer ! s'exclama-t-elle.

— Non, répliqua Rod, c'est dangereux quand on ne sait pas nager.

— Alors, promets-moi de m'apprendre, insista l'enfant.

— Si tu veux.

— Maintenant !

— Pourquoi pas ? Je peux commencer ici, si tu le désires.

Alison ouvrait la bouche pour dire à sa fille de laisser Rod tranquille quand celui-ci la prit par l'épaule.

— Ne vous inquiétez pas, j'en fais mon affaire. Pendant que je m'occupe d'elle, reposez-vous.

Et Alison, sans discuter, fit ce qui lui était dit, avec la merveilleuse impression d'être soulagée du poids de son rôle de parent unique. Comme il était plus facile de profiter d'un enfant quand on pouvait en partager la responsabilité avec quelqu'un !

Après s'être longuement prélassée dans l'eau verte, elle s'allongea sur une serviette et somnolait doucement, perdue à mi-chemin entre rêve et réalité quand Cathy et Rod reparurent, riant et s'ébrouant à côté d'elle.

— Allez glisser sur le toboggan, lui dit Rod, vous verrez comme c'est amusant.

Alison esquissa une grimace.

— J'aurais bien trop peur !

— Mais non ! Vous vous régalez.

— Peut-être, mais j'ai de l'appréhension.

— Alors il faut la vaincre. Allez-y, je reste avec Cathy. Je compte jusqu'à cinq, et je veux que vous soyez tout en haut de l'échelle. Allez, un...

Hésitante, ne sachant pas très bien si son compagnon parlait sérieusement, Alison se dressa pour avancer vers l'échelle du toboggan. Heureusement, Cathy la regardait, écarquillant des yeux aussi admiratifs qu'incréd-

dules, et cela lui donna le courage de gravir la première marche.

— Deux, annonça Rod, imperturbable.

— C'est que..., tenta de protester Alison.

— Trois.

— Oh, c'est ridicule, je n'y arriverai jamais...

— Quatre.

— Si je me tue, ce sera votre faute ! cria encore Alison.

— Cinq !

A cet instant précis, Alison se lâcha sur la planche presque à la verticale, et la panique qu'elle ressentait se mua aussitôt en une sorte de vertige enivrant. Puis des tourbillons d'écume l'engloutirent en même temps qu'elle touchait l'eau, et elle disparut sous la surface pour resurgir bientôt, riant, toussant, cherchant son souffle, mais joyeuse et triomphante.

— J'y suis arrivée, s'écria-t-elle, encore haletante, courant pour rejoindre Rod et sa fille sur la pelouse. Je n'aurais jamais cru en avoir le courage !

— Vous avez bien assez de courage pour faire tout ce dont vous avez envie, répliqua Rod en se levant pour l'envelopper de sa serviette et la sécher. Il suffit que vous oubliiez vos craintes et que vous vous laissiez aller. Rien dans la vie n'est aussi dangereux que vous ne l'imaginez.

« Oubliez vos craintes et laissez-vous aller. » Si Alison transposait ce conseil à sa relation avec Rod, qu'arriverait-il ? Cette relation était-elle moins dangereuse

qu'elle n'apparaissait ? Rod la protégerait-il d'elle-même ?

Il y eut encore un moment poignant pour Alison, cet après-midi-là, juste comme ils allaient quitter le parc d'attractions. Dans la boutique de souvenirs, Rod venait d'acheter à Cathy un petit phoque en peluche blanche, lorsque, en sortant son portefeuille de sa poche pour payer, il fit tomber ses clés. Une cliente les ramassa et les tendit à Cathy.

— Tiens, voilà les clés de ton papa.

Cathy tira Rod par la manche et lui rendit ses clés.

— Cette dame croyait que tu étais mon papa !

Et elle ajouta avec un soupir extatique.

— Ah, si ça pouvait être vrai !

La fillette s'endormit pendant le trajet de retour, et ne s'éveilla même pas lorsque, une fois à la villa, Rod la transporta dans ses bras jusque dans son lit, où il lui ôta ses sandales. Puis il demeura quelques instants à contempler l'enfant, et son sourire attendri bouleversa encore Alison.

Peu après, tous deux quittaient la chambre sur la pointe des pieds.

— Je peux vous inviter à dîner, ce soir ? proposa Rod.

— Je ne veux pas laisser Cathy seule, murmura Alison sur un petit ton d'excuse.

Rod ne s'impatia pas pour autant.

— Savez-vous que le secrétariat du lotissement peut vous procurer une baby-sitter ? Il suffit de téléphoner, et on vous envoie quelqu'un de très compétent.

— Mais si Cathy se réveille et découvre une étrangère, elle risque de prendre peur, fit valoir Alison.

— Nous laisserons les coordonnées du restaurant à la jeune fille, et le cas échéant, nous rentrerons tout de suite.

Alison esquissa un sourire. Elle n'avait pas d'autres excuses à invoquer, et d'ailleurs, pourquoi le nier ? l'idée de dîner avec Rod la séduisait.

— Dans ce cas, volontiers, s'entendit-elle répondre.

Rod fut-il surpris qu'elle acceptât aussi facilement ? En tout cas, il ne lui laissa pas le temps de se reprendre.

— Parfait, je reviendrai vous chercher dans une heure.

Une fois seule, Alison prit un long bain voluptueux, avant de revêtir l'une des tenues qu'elle avait achetées quelques jours plus tôt : un ensemble pantalon en étamine de lin d'un très joli bleu dur, qui lui seyait à merveille. Elle se maquilla ensuite avec beaucoup de soin, puis se recula pour mieux se voir dans le miroir. Comme elle semblait ardente, vivante, soudain ! Ses yeux paraissaient immenses, démesurés, et elle se sentait à la fois plus jeune et plus mûre aussi. Elle en était là de ses réflexions quand elle entendit un léger bruit de pas. Puis Cathy apparut, serrant son phoque en peluche contre son cou.

— Tu es belle, maman. Où vas-tu ?

Alison s'accroupit pour prendre l'enfant dans ses bras.

— Rod m'a invitée à dîner, mais si tu ne...

— Qui va me garder ? coupa l'enfant. Tante Lyn ?

— Non, une jeune fille.

— Chouette ! s'écria Cathy. Je suis sûre qu'elle me laissera regarder la télé jusqu'à minuit !

La baby-sitter ne tarda pas arriver, et Rod la suivit de peu. Lui aussi s'était préparé avec soin. Il portait un pantalon en toile beige avec une chemise bleu pâle ainsi qu'une veste de sport marine fort bien coupée. Quand il se pencha pour déposer un léger baiser sur la joue d'Alison, cette dernière sentit tout de suite à la douceur de sa peau et à l'odeur à peine citronnée de son after-shave qu'il venait juste de se raser, et elle en fut émue.

Peu après, après un démonstratif bonsoir à Cathy, et un autre plus sobre à la jeune fille qui la gardait, tous deux sortaient dans la nuit.

— Le restaurant n'est pas très loin, annonça Rod, nous pouvons nous y rendre à pied, si vous voulez. Il y a un clair de lune magnifique sur l'eau.

Il disait vrai. Le ciel était de velours sombre pailleté d'étoiles, la pâle clarté de la lune diaprât d'argent les buissons et les fleurs du jardin, et dans la rue qu'ils empruntèrent, un gros frangipanier en fleur répandait sa senteur exquise.

Alison marchait en silence. Rod lui avait pris la main, et elle n'avait pas cherché à la lui retirer. « Je suis heureuse, songea-t-elle soudain, heureuse de le sentir si proche, plus heureuse que je ne l'ai jamais été. »

Le bruit du restaurant leur parvint presque cinquante mètres avant leur arrivée. Il semblait régner dans l'éta-

blissement un joyeux tintamarre où se mêlaient rires, musique, et tintement de verres que l'on entrechoquait. Alison en conçut aussitôt un petit pincement de regret. Elle était heureuse, certes, mais aurait préféré jouir de son éphémère bonheur dans un endroit tranquille.

Le ciel dut l'entendre, car le propriétaire de l'établissement, quand il vint les accueillir, déclara, après quelques mots de bienvenue :

— Ce soir, nous avons une réunion familiale : des clients qui fêtent leurs noces d'argent avec toute leur famille. Aussi, pour que vous soyez tranquilles, je vous ai placés dans la salle du premier étage. J'espère que cela vous convient ?

L'endroit était ravissant. Alison ne put retenir une exclamation enchantée en découvrant la petite salle aux murs couleur de miel, qui surplombait la mer. On avait dressé pour eux une jolie table, dont la nappe rayée jaune et blanche mettait bien en valeur les assiettes en majolique. De hauts chandeliers garnis de bougies jaunes projetaient sur les murs des ombres palpitantes, et leur lueur donnait à la pièce un caractère intime et chaleureux.

Un maître d'hôtel très stylé installa les deux convives, et leur tendit la carte des apéritifs avant de s'éclipser pour les laisser faire leur choix.

Dès qu'ils furent seuls, Rod se pencha vers sa compagne.

— Vous auriez voulu davantage de compagnie, peut-être ?

— Pas du tout, non, répliqua Alison en secouant la tête, c'est parfait.

Peu après, tous deux sirotaient leurs apéritifs : scotch avec des glaçons pour Rod, et Campari sans alcool pour Alison. Ils discutèrent paisiblement en consultant le menu, et firent leur choix. Ils partageraient des hors-d'œuvre italiens pour commencer, puis Alison prendrait des scalopines de veau au beurre de citron tandis que Rod dégusterait un tournedos Rossini.

Le service se révéla rapide, efficace et discret, et très vite, les deux convives se régalaient d'exquises tomates séchées au soleil, de prosciutto et d'aubergines grillées, le tout agrémenté bien sûr de rondelles très fines de mozzarella et de basilic.

Une fois son assiette terminée, Alison laissa échapper un soupir de contentement.

— Reprenez des aubergines, proposa aussitôt Rod.

— Non, je n'aurais plus faim pour la suite. Et j'aimerais bien déguster une de ces exquis glaces italiennes pour le dessert. Cathy en raffole, elle aussi.

— Elle a accepté sans difficulté que vous sortiez, dirait-on, fit observer Rod.

Alison eut un petit sourire nostalgique.

— En vérité, je crois qu'elle était contente d'être débarrassée de moi.

Il y avait dans sa voix un regret qui n'échappa pas à Rod.

— Elle ne peut pas demeurer éternellement votre petit bébé, observa-t-il. Tôt ou tard, il faudra qu'elle grandisse et mène sa vie.

— C'est vrai, admit Alison, mais cela m'attriste un peu. Elle est tout pour moi, vous savez.

— Aimeriez-vous avoir un jour un autre enfant ?

La question désarçonna Alison, qui rougit violemment à la pensée de tout ce qu'elle impliquait : aimer un homme, l'épouser, vivre avec lui. Pour Rod, cependant, les implications n'étaient pas les mêmes. Peut-être pensait-il qu'une femme pouvait avoir un enfant de quelqu'un sans pour autant l'épouser ni partager sa vie...

Elle pinça les lèvres avec détermination. Cela faisait six ans qu'elle vivait seule et élevait seule son enfant, et non, jamais, elle ne recommencerait ! En même temps, la cruelle expérience qu'elle avait du mariage ne lui donnait pas envie de s'y risquer de nouveau... Pourtant, la question de Rod la troublait infiniment.

Elle risqua sur son compagnon un regard mal assuré, et éprouva aussitôt un désir poignant et presque douloureux : désir d'aimer, d'être aimée, de donner la vie à un autre enfant qui serait le fruit d'une passion partagée et le gage d'un amour éternel. Mais comment s'ouvrir à Rod de pareille pensée ? C'était trop fondamental, trop intime, et elle le connaissait si peu...

— Comme votre visage est expressif, fit-il observer en effleurant sa joue de sa main. J'y lis tant de choses ! De la colère, de l'amertume, de la lassitude, mais aussi de l'ardeur, de l'enthousiasme et beaucoup de chaleur humaine. Mais vous avez encore peur, n'est-ce pas, Ali-

son ? Trop peur, en tout cas, pour me faire part de vos pensées.

La jeune femme prit une inspiration haletante.

— Vous lisez donc dans la tête des gens ? demanda-t-elle d'une voix où s'entendait toute l'angoisse du monde.

— Non, seulement sur leurs visages. Oh, Alison, dites-moi ce que vous avez dans la tête...

— D'accord, finit-elle par acquiescer. Encore que je ne voie pas en quoi cela peut vous intéresser... Oui, je voudrais avoir un autre enfant, mais après ce que j'ai enduré, cette pensée me terrifie aussi.

— Qu'avez-vous enduré ? lui demanda doucement son compagnon.

Alison détourna la tête pour regarder la mer, sous le clair de lune, tandis que l'angoisse qu'elle connaissait bien lui glaçait le ventre. Il y eut de longues secondes d'un silence tendu, puis elle s'entendit parler d'une voix monocorde, comme si elle s'était dédoublée.

— Mon mari était toxicomane, avec tout ce que cela implique. Son besoin de stupéfiant a transformé ma vie en enfer. Très vite, il a cessé de travailler ; il dépensait tout notre argent à acheter de la drogue, et me trompait avec des femmes souffrant du même mal que lui. J'ai essayé de le raisonner, je l'ai supplié, en vain : au lieu d'arrêter, il est devenu violent.

Rod avait pris une inspiration sifflante, et Alison le vit serrer les poings.

— Il vous battait ?

La jeune femme hochait silencieusement la tête.

— Pourquoi ne pas l'avoir quitté ? interrogea encore Rod.

— C'est ce que j'ai fait.

— Cela s'est passé longtemps après votre mariage ?

— Tout juste un an après.

Rod fronça alors les sourcils, comme si quelque chose lui échappait.

— Et Cathy ? Elle était déjà née ?

— Non. Je l'ai eue deux ans plus tard.

— Dans ce cas, je ne comprends pas...

— Harley est revenu un jour pour m'obliger à reprendre la vie commune et... et il m'a violée.

A peine avait-elle articulé ces derniers mots qu'Alison se mit à trembler de tous ses membres, comme chaque fois qu'elle évoquait l'horreur de ce qu'elle avait subi. Elle se redressa sur son siège, et porta ses deux poings serrés contre ses lèvres pour éviter que ne s'en échappe un gémissement.

— Le salopard ! lâcha Rod d'une voix étranglée. Heureusement pour lui qu'il est mort, sinon je l'aurais tué volontiers pour vous avoir infligé une telle souffrance...

— Tout cela est du passé, reprit Alison, grimaçant un pauvre sourire. C'est fini, maintenant.

— Ce n'est pas fini, loin de là ! Le passé est encore bien vivant en vous, Alison, et il empoisonne votre présent. Heureusement, je sais la vérité, maintenant, et j'espère pouvoir vous aider à vous en remettre.

La vérité, avait-il dit ! Il n'en savait hélas qu'une toute petite partie. L'essentiel, le plus douloureux, ce qui donnait encore des cauchemars à Alison, elle ne l'avait pas dit. L'espace d'un instant, elle fut tentée de le révéler, d'abattre cette dernière barrière qui la séparait de son compagnon, mais Rod prit alors la parole.

— Vous avez très bien élevé Cathy, déclara-t-il, et compte tenu des circonstances, vous avez du mérite. Vous avez dû avoir si peur quand vous avez compris que vous étiez enceinte !

— C'est vrai, oui, j'ai même eu peur de ne pas pouvoir m'attacher à l'enfant que je portais... Mais Dieu merci, dès que je l'ai vue, Cathy m'est devenue plus précieuse que moi-même.

Rod ne dit rien pendant de longs instants. Visiblement, il réfléchissait. Enfin, il demanda :

— Si vous deviez avoir un autre enfant, choisiriez-vous de l'élever encore toute seule ?

— Certainement pas !

Alison avait répondu avec tant de véhémence que Rod leva un sourcil surpris. Elle baissa le ton pour expliquer :

— Je trouve que ce n'est pas bien, que c'est injuste pour tous les protagonistes. Je crois que pour avoir un enfant, il faut que deux adultes s'engagent l'un vis-à-vis de l'autre, qu'ils s'aiment, et désirent prolonger et approfondir leur relation. C'est en tout cas ma conviction.

— Je vois, dit doucement Rod sans la quitter des yeux. Vous m'intéressez infiniment, Alison.

Son ton mesuré la piqua au vif. Il l'avait fait parler, l'avait poussée à lui dévoiler certaines de ses pensées et de ses sentiments les plus profonds, alors que lui ne disait strictement rien sur lui !

— Et vous, vous m'agacez infiniment, rétorqua-t-elle du tac au tac. Vous vous intéressez à moi comme un entomologiste s'intéresse aux insectes, et vous ne livrez rien en retour. Parlez-moi donc de vous ! N'y a-t-il donc aucun sentiment, aucune émotion derrière votre masque d'impassibilité ?

En guise de réponse, Rod se pencha en avant pour prendre la main de la jeune femme. Dans ses yeux gris dansait une inquiétante lueur, et sa bouche sensuelle semblait presque menaçante. Sous son regard, Alison sentit son cœur s'affoler.

— Oh si, j'ai des sentiments, murmura-t-il d'une voix dangereusement basse, et j'ai des émotions tout aussi vives que les vôtres. En cet instant, par exemple, j'éprouve l'irrésistible envie d'être nu avec vous dans un grand lit, et de vous faire l'amour avec passion toute la nuit. Et si mon vœu le plus cher devait se réaliser, de cette nuit naîtrait un enfant : le vôtre qui serait aussi le mien.

6.

L'arrivée du serveur évita à Alison de répondre. D'ailleurs, que dire ? La jeune femme était choquée, bien sûr, mais infiniment troublée aussi. Les paroles de Rod avaient fait naître en elle un désir exaltant, émouvant, qui la mettait mal à l'aise et lui donnait l'impression que son corps tout entier palpitait.

Quand le serveur se fut éclipsé après avoir servi leur second plat, Rod prit sans un mot son couteau et sa fourchette pour attaquer son tournedos. Alison, toujours troublée, baissa les yeux, et se mit elle aussi à manger. Ses petites escalopes au citron étaient exquis, tendres et parfumées à souhait, mais elle en sentait à peine le goût.

— Vous êtes bien silencieuse, fit observer Rod comme si, jusque-là, la conversation avait roulé sur des sujets anodins.

Alison lui jeta un regard angoissé. Elle était si tendue que sa main tremblait quand elle porta son verre de vin à ses lèvres.

— Que voulez-vous que je dise ? murmura-t-elle après avoir bu une gorgée de chianti. Je trouve particulièrement choquante la déclaration que vous m'avez faite. On ne dit pas ces choses-là !

— C'est donc la vérité que vous trouvez choquante, rétorqua son compagnon, très à l'aise. Je n'ai exprimé que la vérité, savez-vous ?

Alison posa son verre sans répondre.

— J'ai été d'une parfaite sincérité, insista-t-il.

La jeune femme se mordit la lèvre, ne sachant que penser. Il voulait lui faire l'amour, avait-il dit. Cela n'avait rien de très extraordinaire, et ce n'était pas la première fois que l'on faisait à Alison ce genre de proposition. En revanche, qu'il voulût avoir un enfant avec elle et le lui déclarât aussi simplement était beaucoup plus déroutant et semblait presque irresponsable. Voyons, ils se connaissaient depuis si peu de temps que Rod n'avait pu tomber amoureux d'Alison au point de vouloir l'épouser ! Dans ce cas, était-il de ceux qui font des enfants à n'importe qui sans se soucier de l'avenir ? Alison avait rencontré des individus de ce genre, autrefois, quand elle vivait à Hollywood, des instables qui comptaient à leur actif d'innombrables ex-épouses qu'ils avaient abandonnées, oubliées, avec l'enfant qu'ils leur avaient fait, un soir, par hasard. C'était une race qu'Alison abhorrait.

— Je ne comprends pas que vous vouliez un enfant de moi quand vous me connaissez à peine ! finit-elle par déclarer avec brusquerie. D'ailleurs, je ne supporte pas ce genre de conversation. Je m'en vais.

Elle s'était à demi dressée quand Rod la saisit par le poignet pour l'obliger à se rasseoir.

— Qu'est-ce qui vous contrarie ?

— Tout, rétorqua-t-elle violemment. Je hais ces hommes prêts à faire un enfant à la première venue. J'en ai rencontré plusieurs. Si vous voulez mon avis, ce sont des égoïstes inconscients !

— Je ne suis pas ainsi ! se récria Rod. Ce que je ressens pour vous est complètement nouveau et inattendu. Je n'avais jamais vraiment songé à avoir un enfant, avant, et maintenant que je vous connais, j'en ai envie, et cela me semble la chose la plus importante au monde. Que m'avez-vous fait ? Je n'en sais rien, mais je ne pense plus de la même manière. Avant vous, aucune femme ne m'avait inspiré pareil sentiment.

Alison le regarda avec méfiance.

— Pas même Marielle ?

Rod fronça fugitivement les sourcils et but une gorgée de vin.

— Je ne voulais pas parler d'elle, dit-il enfin, mais il le faut, je m'en rends compte. Je n'ai jamais voulu d'enfant de Marielle, et elle non plus, j'en suis sûr. Nous avons eu une liaison, autrefois ; c'était une erreur, elle n'a pas duré, et nous nous sommes séparés. Je n'avais pas revu Marielle jusqu'à ce que Quentin l'engage pour le film.

— Dans ce cas, pourquoi a-t-elle été si bouleversée quand elle nous a surpris dans votre piscine ?

— Peut-être son amour-propre a-t-il été blessé, suggéra Rod, haussant les épaules. Marielle est très égo-centrique, elle veut monopoliser l'attention de tous, et surtout celle des hommes ; elle est furieuse si on lui échappe.

Alison demeura quelques instants silencieuse. Rod disait-il la vérité ? C'était plausible, d'autant que dans le monde du cinéma, la jeune femme avait souvent rencontré des actrices exigeantes comme semblait l'être Marielle.

— Vous ne me mentez pas, au moins ? demanda-t-elle enfin, le cœur battant.

— Je vous jure que non !

Rod se pencha en avant et lui tendit la main en la regardant avec une troublante intensité.

— Je vous demande de me croire, Alison. Je ne vous raconterai jamais de mensonge. D'abord, ce n'est pas dans mon caractère ; et puis, vous êtes devenue trop importante pour moi !

A ces mots, Alison, à son corps défendant, sentit un fol espoir naître en elle. Elle était importante pour lui, avait-il dit ! Ah, si cela pouvait être vrai !

— Vous me connaissez si peu ! tenta-t-elle de protester.

— Peut-être, mais je sais juger les gens assez vite, et les sentiments que vous m'inspirez sont très forts, Alison.

Que voulait-il dire au juste ? Et s'il ne songeait qu'à la séduire pour lui faire l'amour ?

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda-t-elle sans détour.

Elle vit ses yeux gris s'éclairer dangereusement.

— Je crois que vous savez ce que je veux, murmura-t-il d'une voix un peu rauque. Mais je me rends compte

que je vous presse trop. Bien que n'étant pas patient de nature, je saurai me dominer et vous attendre. Je vous en prie, ne me repoussez pas, Alison, laissez-moi ma chance et acceptez de me voir afin que nous nous connaissions mieux. C'est tout ce que je vous demande pour l'instant.

Sur ces mots, il lui tendit la main, et après un instant d'hésitation, Alison demanda d'une voix qui tremblait un peu :

— Si j'accepte, vous ne me ferez plus de déclaration gênante, vous le promettez ?

— Je vous le promets.

— Vous n'essaierez plus de m'embrasser ni de... ni de...

— Je ne veux pas vous faire des promesses que je ne tiendrai pas. Si, j'essaierai de vous embrasser, « et de... et de... », comme vous dites, mais vous êtes capable de me faire comprendre si cela vous contrarie, et dans ce cas, je ne m'obstinerai pas.

Brusquement, Alison se mit à rire, un rire léger, plein d'un bonheur inattendu.

— Votre franc-parler me choque, mais je dois avouer qu'il m'amuse aussi.

— Je suis seulement honnête. A présent dites-moi, acceptez-vous de me voir ? Je pourrais vous emmener en week-end avec Cathy, par exemple... Me laisserez-vous ma chance ?

Etouffant un soupir, Alison se rendit.

— D'accord, dit-elle, plaçant sa main dans la sienne qu'il lui tendait toujours.

Dès lors, Alison devait passer la plus grande partie de son temps avec Rod, et elle découvrit vite qu'elle s'habituaît dangereusement à sa présence. Où cette situation la conduirait-elle ? Elle refusait d'y penser, trop occupée à profiter du plaisir et de l'exaltation qu'elle éprouvait en sa compagnie.

Les premiers jours du tournage, les occasions ne manquèrent pas pour eux d'abandonner l'équipe du film et de partir se promener dans les collines autour de la ferme. Mais après, lorsqu'il fallut tourner à Fraser Island, Alison se trouva très occupée.

Bien sûr, il y avait d'autres 4x4 que le sien, mais elle était, et de loin, le chauffeur le plus expérimenté, et c'était toujours elle que l'on appelait si l'une des autres voitures s'était enlisée ou lorsque survenait un ennui quelconque. En ces occasions d'ailleurs, elle découvrit combien Rod était plein de ressources. Il savait à peu près tout faire, et était toujours disponible pour venir en aide à qui en avait besoin.

Cependant, Alison demeurait très vigilante, et tenait à ce que leurs relations, en public au moins, demeurent très professionnelles. En outre, même si elle avait cru les explications de Rod sur ses rapports avec Marielle, elle eût jugé inélégant de faire étalage devant l'actrice de leur amitié croissante. Sans doute Marielle ne s'en serait-elle pas offusquée : elle était en effet uniquement absorbée par son rôle à présent, et ne s'intéressait à

rien d'autre, mais Alison ne voulait pas courir le risque de la blesser.

Une fois le tournage sur l'île terminé, l'équipe regagna le continent, et pour Alison, les jours défilèrent plus vite encore. Elle passait tous ses week-ends avec Rod, et le plus souvent ils emmenaient Cathy en promenade. Ils allèrent ainsi pique-niquer au bord du lac Cooroibah, s'en furent se baigner à Laguna Beach, firent de longues randonnées en brousse, et visitèrent à peu près tous les parcs d'attractions de la région. Néanmoins, Rod se montrait intraitable sur un point : il voulait passer une partie du week-end seul avec Alison.

Il y eut donc des dîners dans des petits restaurants tranquilles, des concerts de jazz, et des promenades en tête à tête au bord de l'eau ou dans la campagne. Et surtout, beaucoup de soirées passées dans la villa de Rod.

Ce dernier s'en tint toujours scrupuleusement à ce qu'il avait annoncé, et si souvent — très souvent, même —, il embrassait Alison, jamais il n'insista pour passer la nuit avec elle.

Hélas, à mesure qu'approchait la fin du tournage, la jeune femme comprenait de plus en plus clairement qu'elle était amoureuse de Rod... et elle avait de moins en moins envie de mettre le holà, lorsqu'ils échangeaient des baisers toujours plus passionnés.

La situation en serait peut-être restée là si Alison n'avait un jour égaré une bague à laquelle elle tenait beaucoup. Elle chargeait la machine à laver la vaisselle, un soir, après le dîner, quand elle s'en aperçut.

— Cathy, appela-t-elle, tu n'as pas vu ma bague ? Tu sais, celle en or avec une améthyste, que grand-mère m'a donnée l'an dernier pour mon anniversaire ?

L'enfant se détourna à regret de la télévision.

— Non, m'man. Tu l'as peut-être laissée à ton travail ou dans l'appartement de Tante Lyn ?

Lyn, à qui Alison téléphona tout de suite, n'avait rien trouvé.

— Confie-moi la petite pour la nuit, et retourne voir à Eumundi, suggéra-t-elle.

Alison accepta sa proposition, et après avoir laissé un message au gardien du lotissement au cas où Rod appellerait, au volant du minibus, elle prit la direction de la ferme.

Sous la pâle clarté de la lune, l'endroit, maintenant qu'il était désert, lui parut insolite. On entendait, non loin, les grenouilles coasser, et dans l'herbe leur répondait le crissement d'insectes invisibles. Alison sortit sa clé pour ouvrir la porte du bâtiment, et à peine rassurée, alluma vivement la lumière.

Elle trouva tout de suite sa bague, qu'elle avait oubliée au-dessus du lavabo de la petite salle de bains. Après l'avoir glissée à son doigt, elle s'apprêtait à repartir lorsqu'elle repéra le costume de Charlotte, le second rôle féminin du film, suspendu dans un coin du salon transformé maintenant en salle de répétitions. Prise d'une impulsion subite, elle s'empara du vêtement et le disposa devant elle, avant de regarder son image dans le grand miroir en pied. L'effet la saisit. Cependant, ses longs cheveux, si typiques de la mode contemporaine,

juraient avec l'ensemble. Où donc se trouvait la per-
ruque allant avec le costume ?

Alison la trouva vite, dans son carton à chapeau rose et bleu, et sans même réfléchir, elle l'en sortit pour s'en coiffer. Puis, se débarrassant rapidement de ses vêtements, elle enfila la longue robe gris et mauve, en serra le lacet qui fermait le corsage d'une main qui tremblait un peu, et se regarda de nouveau dans la glace.

La métamorphose, cette fois, était stupéfiante. Alison était une autre femme, plus âgée, à la fois dure et vibrante de vie contenue. Bref, elle était Charlotte.

Dans le film, Charlotte, second rôle féminin, était une femme de caractère qui s'était prise d'amitié pour Eliza Fraser quand celle-ci, après la mort de son mari, avait trouvé refuge dans sa famille.

— Je pourrais jouer le rôle, articula Alison comme si elle parlait à l'image que lui renvoyait le miroir, et je serais sans doute meilleure que les quatre comédiennes que Quentin a pressenties pour les auditionner.

Quelques instants durant, la jeune femme se remémora en silence le rôle, qu'elle avait eu à plusieurs reprises l'occasion de lire, et en particulier cette scène si émouvante où Charlotte tente de persuader Elizabeth de se libérer du passé. Alors, presque contre sa volonté, les mots jaillirent de sa bouche, humains, pénétrés, bouleversants.

« Ne me jugez pas indiscreète, madame Fraser, je veux simplement vous dire ce que je ressens. Depuis que vous vous êtes réfugiée chez nous, je sais que vous nourrissez un malheureux secret, et je crois l'avoir per-

cé. Votre mari est mort, et vous êtes éprise d'un autre homme. Je me trompe ?

» Oh, ne vous dérobez pas, je ne vous trahirai pas, mais je vous en prie, écoutez votre cœur, et suivez-le ! Le capitaine Fraser est mort ; ce n'est pas votre faute, ne gâchez pas le temps qu'il vous reste à vivre en entretenant une vaine culpabilité ! »

En déclamant, Alison, comme en transe frissonnait tant les paroles qu'elle s'entendait prononcer la renvoyaient à sa propre vie, et lorsqu'elle se tut, elle était tellement prise par son personnage qu'elle laissa échapper un demi-sanglot en même temps qu'elle baissait la tête.

C'est alors que quelqu'un applaudit, au fond de la salle.

La jeune femme, brusquement retombée sur terre, étouffa un cri de stupéfaction.

— Quentin ! s'exclama-t-elle. Vous m'avez fait une peur bleue ! Que faites-vous ici à une heure pareille ?

— J'ai vu de la lumière, et je suis entré. Vous jouez admirablement, Alison ! Je vous le dis tout net, le rôle de Charlotte est à vous, si vous le voulez !

Le metteur en scène avait l'élocution un peu confuse des gens qui ont trop bu, Alison s'en aperçut tout de suite.

— Merci, Quentin, dit-elle, mais je ne veux pas du rôle. Je m'amusais seulement.

Quentin s'était approché. Tout à coup, sans crier gare, il attira brutalement la jeune femme dans ses bras.

— Vous êtes une actrice-née, reprit-il, soufflant sur Alison une haleine chargée d'alcool, et vous avez un talent fou. Et puis vous me plaisez. Quand dînons-nous ensemble ?

Alison avait peur, à présent, et malgré ses efforts, ne parvenait pas à se libérer.

— Je., je ne sais pas... je ne...

— Ah, vous ne voulez pas, maintenant, s'exclama le metteur en scène avec une fureur subite. C'est parce que vous sortez avec Rod, j'imagine ? Vous perdez votre temps avec lui, ma jolie, il vous faut une petite diversion.

Il voulut alors prendre ses lèvres, et terrifiée, Alison se mit à hurler.

— Lâchez-moi ! Mufle !

A cet instant la porte s'ouvrit avec un bruit de tonnerre, et Rod apparut, menaçant. Au premier coup d'œil, il comprit la situation, poussa un grognement de fureur, et en deux enjambées fut auprès de Quentin, qu'il saisit par le col pour libérer Alison.

— Ordure ! s'écria-t-il entre ses dents. Je me demande ce qui me retient de te casser la figure ! Ecoute-moi bien : si tu oses approcher encore d'Alison, non seulement je n'hésiterai pas à le faire, mais encore tu pourras dire adieu à ton film, je lui retirerai mon financement ! A présent, disparais !

Quentin demeura immobile quelques instants, regardant tour à tour Rod puis Alison avec une fureur

muette, puis il disparut, claquant avec violence la porte derrière lui.

— Il ne vous a rien fait, au moins ? murmura Rod, dès qu'il fut seul avec Alison.

Celle-ci secoua la tête, et soudain, ses nerfs, soumis à trop rude épreuve, se relâchèrent : elle se mit à trembler de tous ses membres. Aussitôt, Rod l'attira contre lui pour l'entourer de ses bras et posa la tête sur ses cheveux. C'est alors qu'il se dégagea brutalement, et poussa une exclamation de stupeur.

— Mon Dieu ! Mais vous avez une perruque, et vous portez le costume de Charlotte ! Je ne m'en étais même pas rendu compte !

D'un geste maladroit, Alison voulut arracher la perruque, mais il l'en empêcha.

— Non, laissez-moi vous regarder. Vous me rappelez tellement quelqu'un, mais qui ? Qui ? Attendez, je vais retrouver...

Le cœur d'Alison s'était emballé, en même temps qu'elle était saisie de panique. Si Rod la reconnaissait, elle devrait lui révéler la vérité, toute la vérité... Quelle serait sa réaction ?

— Je sais, s'exclama-t-il soudain. Vous étiez l'héroïne de ce merveilleux film de Rhett Barton, il y a neuf ou dix ans ! Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ? Vous jouiez cette infirmière militaire débarquée à Sydney pendant la guerre. Mais vous ne vous appeliez pas Alison Brent, il me semble... Attendez, votre nom va me revenir. Oui, Lara, Lara Blythe !

Alison avait baissé les yeux.

— C'était moi, oui, admit-elle. J'avais dix-neuf ans, à l'époque.

Rod poussa un petit sifflement admiratif.

— Quel talent vous aviez déjà ! Vous sauviez le film. Car l'acteur qui jouait le héros, un pilote de chasse, si mes souvenirs sont bons, était, lui, franchement mauvais. Il jouait sans aucune émotion, et pourtant, il est devenu une star à Hollywood. Et vous, Alison, pourquoi avez-vous disparu alors que vous possédiez un tel talent ? Après le succès de ce film, j'aurais imaginé que metteurs en scène et producteurs se seraient arraché la star que vous étiez devenue à coups de contrats mirobolants...

La jeune femme esquissa un sourire triste.

— Ils l'ont fait, mais j'étais tombée amoureuse, et je me suis mariée avec un homme qui a exigé que j'abandonne ma carrière pour me consacrer à lui.

— Quel égoïste ! Vous avez accepté ? Votre métier ne vous importait pas ?

Alison poussa un soupir las.

— Les choses n'étaient pas si simples. J'aimais Harley, et je pensais qu'il avait raison, mais...

Elle se tut car Rod écarquillait soudain des yeux stupéfaits.

— Harley, avez-vous dit ? Harley Winchester ? Vous avez donc épousé le grand dadais blond et sans talent qui jouait le héros du film ?

— Oui.

— Mais alors vous avez...

Rod se tut subitement tandis qu'il commençait à entrevoir tout ce qu'impliquait ce qu'il venait d'apprendre. Quant à Alison, elle aurait souhaité à cet instant que la terre s'ouvrît pour l'engloutir. D'un geste brusque, elle arracha sa perruque, secoua ses longs cheveux roux, et chercha le regard de son compagnon.

— Oui, déclara-t-elle avec une manière de résignation, cela veut dire que j'ai tué mon mari.

— Allons, c'est impossible, protesta précipitamment Rod.

— C'est en tout cas ce qu'ont affirmé les journaux, poursuivit-elle, et je me demande jusqu'à quel point ils se trompaient.

Sa voix s'était brisée, et se prenant la tête dans les mains, elle éclata en sanglots. Elle pleurait si fort qu'elle avait l'impression que sa vie s'enfuyait avec ses larmes, qu'elle allait mourir, périr de chagrin, de honte et de malheur. Et puis, du fond de sa détresse, elle sentit Rod l'attirer contre lui avec une sorte de sauvagerie, et il enfouit son visage dans ses cheveux, attendant que ses sanglots se calment.

— Si vous me racontiez tout, maintenant ? suggéra-t-il alors, sortant de sa poche un grand mouchoir blanc avec lequel il essuya les joues de sa compagne.

Celle-ci reprit son souffle, puis d'une voix encore halétante commença :

— C'était à Hollywood... un peu plus d'un an après la naissance de Cathy. Harley et moi étions séparés depuis

longtemps, vous le savez, mais il a tout de même débarqué chez moi au milieu de la nuit, et a commencé à faire du tapage pour que je lui ouvre. Craignant qu'il n'alerte les voisins, j'ai fini par le faire entrer.

— Grave erreur, fit observer Rod.

— En effet, oui, car il s'en est suivi une scène épouvantable. Harley avait consommé de la drogue, était surexcité, et voulait reprendre la vie commune avec moi. J'ai refusé, bien sûr, et il est devenu violent au point que je me suis réfugiée dans la chambre de Cathy. Puis, comme il menaçait d'enfoncer la porte, je lui ai dit des choses affreuses.

Alison frissonna.

— Oh, Rod, si vous saviez comme je m'en veux, maintenant ! Je l'ai traité d'irresponsable, de père indigne, et je lui ai dit que je souhaitais qu'il meure, et que s'il ne partait pas j'appellerais la police...

— Comment a-t-il réagi ? demanda Rod.

— Il m'a dit que, puisque je ne voulais plus de lui, il préférerait se tuer, murmura Alison.

Elle se tut de nouveau.

— Allez jusqu'au bout, la pressa son compagnon.

— J'ai entendu sa voiture démarrer, il est parti, et au petit jour un policier est venu m'informer qu'on avait retrouvé son véhicule écrasé au bas d'une falaise. Harley était mort.

— Vous pensez qu'il s'est suicidé à cause de vous ?

— Comment savoir ? murmura la jeune femme d'une voix altérée. D'après la police, en me quittant, il est allé

à une soirée, et en est reparti avec la fille qui vivait avec lui depuis quelque temps. D'après les gens qui assistaient à la soirée, il était de fort bonne humeur, aussi peut-être a-t-il eu un accident, mais depuis, l'incertitude me ronge. La presse ne m'a pas épargnée, je vous l'assure...

— Comment les journalistes ont-ils appris l'histoire ?

— La jeune fille au pair qui s'occupait de Cathy avait entendu notre dispute, et a vendu sa version de l'affaire à un important syndicat de presse. Elle avait un faible pour Harley, si bien qu'elle n'a pas parlé de ses problèmes de drogue, se contentant de me faire passer pour un monstre qui avait refusé de reprendre la vie commune avec son mari sans même penser à sa fille... Après le scandale, j'ai reçu des lettres d'injures et de menaces de toutes les admiratrices d'Harley, et c'est pour cela que je me suis enfuie au bout du monde, c'est-à-dire à Teewah, où je vis depuis.

— Je comprends enfin pourquoi vous vivez recluse, Alison, murmura Rod, la serrant très fort contre lui.

La jeune femme leva la tête pour croiser son regard, et quand elle parla, ce fut pour exprimer enfin la crainte qui l'empêchait de vivre depuis tant d'années.

— Dites-moi, Rod, dites-moi la vérité : croyez-vous qu'Harley soit mort à cause de moi ?

7.

— Oh, ma chérie, souffla Rod d'une voix altérée par l'émotion, bien sûr que non, vous n'êtes pas responsable ! Qu'Harley se soit suicidé ou pas, qui songerait à vous en imputer le blâme ? Vous vous torturez sans raison !

Alison demeura muette un long moment, trop bouleversée pour parler. Rod, qui l'étreignait toujours, caressait doucement ses cheveux ; quand elle parut plus sereine, il murmura tout contre son oreille :

— Cette triste histoire m'ancre dans mon désir de vous protéger. Je veux que vous soyez heureuse, Alison. Considérez le passé comme un mauvais rêve. Harley est mort, il ne peut plus vous faire de mal...

Sur ces mots, il souleva le visage de la jeune femme entre ses mains pour prendre ses lèvres et l'embrasser.

— Je suis venu vous dire que je partais, murmura-t-il très doucement quand il se dégagea, reprenant son souffle.

Alison se figea, ouvrit grands les yeux, et en un mouvement réflexe, s'accrocha à lui comme s'il lui avait annoncé une catastrophe terrible.

— Ah bon ? dit-elle d'une voix tremblante. Où ? Quand ? Pourquoi ne me l'avoir pas...

— Je me suis rendu à la villa du lotissement pour vous en parler, et le gardien m'a dit que je vous trouverais ici. Je dois aller à Sydney demain.

— Pourquoi ?

— Les affaires m'appellent. Je les ai négligées depuis trop longtemps, et maintenant, il devient urgent que je m'en occupe. Le tournage à Noosa touche à sa fin, et l'on pourra se passer de moi, cette dernière semaine.

Comme Alison avait été naïve ! Durant tout le temps qu'ils avaient passé ensemble, elle s'en apercevait à présent, elle n'avait été pour Rod qu'une plaisante compagnie destinée à meubler ses loisirs... Cette évidence brutale la poignardait, lui broyait le cœur. Son amour-propre, pourtant, la poussa à afficher une désinvolture qu'elle était loin d'éprouver.

— Quel dommage, déclara-t-elle d'un ton froid, reculant d'un pas. Vous me manquerez, vous, nos petites sorties et nos promenades.

Il la saisit par les épaules et approcha son visage tout près du sien.

— Epargnez-moi ces sornettes, voulez-vous ? dit-il durement. Ce qui existe entre nous est sérieux ; n'en parlez pas comme s'il s'agissait de la pluie et du beau temps.

Un instant, l'espoir palpita dans le cœur de la jeune femme, vite remplacé par un doute glacé.

— Si c'est tellement sérieux, pourquoi partez-vous ?

Rod eut un soupir impatient.

— Alison, je vous ai dit que je partais, je n'ai pas dit que je vous quittais. Venez me rejoindre à Sydney pendant la semaine que je dois y passer.

La jeune femme le regarda, ahurie.

— Pourquoi donc ?

— Pour que nous ne restions pas séparés, répliqua-t-il, la dévisageant intensément. Et puis, je voudrais aussi que vous acceptiez le rôle de Charlotte dans le film. Vous savez que nous n'avons pas encore choisi de comédienne, et les scènes doivent se tourner dans la vieille ville de Sydney. Il y en a pour une semaine tout au plus. Soyez Charlotte, je vous en prie... Ce sera un nouveau départ pour votre carrière.

Alison sentait de nouveau cette étrange excitation l'envahir tout entière — mais comme toujours quand il s'agissait de son métier, son appréhension fut la plus forte.

— C'est impossible, décréta-t-elle après quelques instants de réflexion. Je ne veux pas laisser Cathy, ajouta-t-elle en guise d'excuse.

— Allons, il s'agit seulement d'une semaine, et Lyn, j'en suis sûr, acceptera de s'en occuper.

Alison demeura encore quelques instants songeuse, partagée entre son désir d'accepter le rôle et ses vieilles terreurs. Ce furent ces dernières qui l'emportèrent.

— Non, je ne veux pas. Des gens pourraient me reconnaître...

— Et alors ? s'exclama Rod avec impatience. Ce serait le meilleur moyen pour rétablir la vérité et relancer

votre carrière. Je vois déjà les gros titres des journaux : « Après cinq ans d'absence, la veuve d'Harley Winchester sort de l'ombre. » Oh, bien sûr, il y aura des rumeurs, des commérages — mais personne ne saura ce que vous voulez garder secret pour que cela ne rejaille pas sur Cathy : en particulier qu'Harley était toxicomane, violent, et surtout qu'il vous a harcelée sexuellement.

» Vous possédez trop de talent pour le gâcher comme vous le faites, Alison. Ayez le courage d'affronter le monde et les médias, et vous pourrez enfin vivre comme vous l'entendez. Je vous y aiderai, je vous le promets !

Il avait parlé avec tant de véhémence que la jeune femme en fut ébranlée. Pourtant, n'était-ce pas folie que de reprendre une vie publique alors qu'elle n'était toujours pas remise de sa tragédie avec Harley ? Et où intervenait Rod, dans cette vie ? Ou plutôt, en tant que quoi ? Comme s'il lisait dans ses pensées, le producteur reprit doucement la parole.

— Quelle que soit votre décision concernant votre carrière, sachez une chose, Alison : j'ai terriblement besoin de vous.

Comme ces mots étaient doux à entendre ! Alison sentit son cœur fondre de plaisir en même temps qu'une vague de bonheur la submergeait. Elle avait tant besoin de Rod, elle aussi ! Déjà, celui-ci reprenait :

— Si nous allions chez moi poursuivre cette discussion ? Je dois partir tôt, demain matin, et si vous accep-

tez de venir me rejoindre, il faut que nous envisagions les modalités de votre séjour.

Alison hocha la tête. Elle ignorait encore si elle partirait ou non, mais savait une chose : elle ne voulait pas quitter Rod, pas tout de suite, en tout cas ! Ils fermèrent donc la ferme et sortirent dans la nuit.

— Prenons ma voiture, nous reviendrons chercher la vôtre plus tard, proposa Rod. Ou tout simplement, vous la récupérerez demain matin. Je n'aime pas l'idée de vous savoir seule au volant dans la nuit.

Durant le trajet jusqu'à Noosa, Alison demeura silencieuse, tout à ses pensées. Tant d'événements s'étaient produits, durant ces dernières heures ! Elle avait révélé à Rod le poids de son passé, et il ne l'avait pas condamnée, moins encore méprisée, semblait-il. Au contraire, il se comportait comme si les aveux d'Alison les avaient rapprochés et, ce soir, lui-même avait davantage parlé de ses sentiments pour la jeune femme que jamais auparavant. D'ailleurs, l'aurait-il invitée à Sydney si ses intentions n'avaient pas été sérieuses ?

Le regard perdu droit devant elle, Alison avait soudain l'impression que sa vie reprenait un sens, et que bientôt elle pourrait s'abandonner aux élans de passion, de joie de vivre et de désir qui de plus en plus souvent montaient en elle.

Elle lança un furtif coup d'œil à son compagnon. Que voulait-elle de lui, exactement ? Tout, se dit-elle sans l'ombre d'une hésitation. De Rod, elle voulait l'amour, la passion, le mariage, un autre enfant, une vie commune ! Bref, un bonheur partagé.

La voix de l'homme qu'elle aimait la tira de ses pensées.

— A quelle heure faut-il que vous rentriez chez vous ?

— Je... je ne suis pas pressée, balbutia-t-elle, Cathy dort chez Lyn.

— Tant mieux, voilà qui nous laisse du temps.

Il faisait chaud dans la voiture, et Alison, en proie à une étrange excitation, ouvrit sa vitre pour laisser entrer l'air de la nuit. Il était humide et tiède, comme porteur de voluptés lourdes, entêtantes...

— Il va pleuvoir, annonça Rod, prosaïque. L'orage éclatera avant que nous ne soyons arrivés.

Il disait vrai. Les premières gouttes s'écrasèrent sur le pare-brise comme la voiture bifurquait dans l'allée conduisant à la maison. Puis le tonnerre gronda, et ce fut le déluge, comme souvent sous les tropiques. Le temps de franchir l'espace entre le garage et la maison, Alison et son compagnon étaient trempés.

— Mon Dieu ! s'exclama Rod dès qu'ils furent à l'abri dans le hall. J'ai laissé les fenêtres de ma chambre ouvertes. Je cours les fermer.

Déjà, il avait disparu, et Alison l'entendit crier depuis l'escalier :

— Rejoignez-moi à l'étage, que je vous donne une serviette pour vous sécher.

Avec au cœur une curieuse sensation de légèreté, Alison gravit à son tour les marches et entra dans la chambre. Rod fermait les portes-fenêtres, et en abaissait les stores. Puis il tira les rideaux avant de se tour-

ner vers la jeune femme. Celle-ci sentit son cœur battre avec violence en même temps que ses sens s'affolaient. Oui, elle savait ce qui allait arriver, et elle le désirait de toutes ses forces...

En deux enjambées, Rod fut près d'elle. L'attirant dans ses bras, il s'empara de ses lèvres.

Ce fut un baiser d'une sensualité débridée, car pour la première fois Rod, sans chercher à se contrôler, se laissait aller à l'ardeur de son désir. Tandis qu'il la serrait farouchement contre lui, Alison, abandonnée, percevait à travers la chemise humide les battements violents de son cœur auxquels les siens répondaient, violents aussi, désordonnés, presque douloureux. Soudain, elle s'enflamma à son tour sous la bouche exigeante qui forçait la sienne, et entrouvrit les lèvres pour répondre à la passion de Rod. Dès lors, le monde extérieur cessa d'exister, et Alison se sentit happée par un merveilleux tourbillon de sensations exquisés où n'existait plus qu'une seule réalité : cette homme qu'elle aimait et qui l'embrassait à en mourir.

Quand elle reprit son souffle, elle entrouvrit les yeux. Dans son regard se lisait une interrogation aussi vieille que le monde. Rod ne s'y trompa pas.

— Oui, murmura-t-il d'une voix rauque, oui, ma chérie, je vais te faire l'amour, tu vas me prendre en toi, j'ai tant besoin de te sentir là où tu es la plus douce et femme...

Alison tremblait de tous ses membres, à présent, et une fièvre insensée l'embrasait en même temps qu'au creux de son ventre le désir violent, douloureux main-

tenant, montait par vagues. Elle aussi voulait sentir Rod en elle, au plus profond de sa féminité, et rien d'autre que sa puissante virilité ne pourrait apaiser ce besoin de plaisir presque animal qui la tourmentait.

D'un geste rapide, il l'avait débarrassée de son corsage, et il s'immobilisa un instant, contemplant les seins doucement renflés sous le léger soutien-gorge de dentelle. L'instant d'après, la fine lingerie rejoignait le corsage sur le sol, et Rod penchait la tête pour prendre entre ses lèvres la pointe d'un sein, qu'il entreprit d'aspirer doucement avec une volupté consommée. Alison dut retenir un gémissement de plaisir, et son corps soudain fut parcouru de frissons tandis qu'elle se cabrait pour mieux s'offrir.

— Oh, mon amour, murmura Rod quand il se redressa. La prenant par les épaules, il la guida jusqu'au lit où il l'aida à s'allonger.

Puis, continuant à la déshabiller lentement, très lentement, et en mêlant à ses gestes d'exquises caresses, il parla, et parla encore, de tout ce qu'il voulait faire avec son corps, exprimant ses désirs les plus intimes, et ce qu'Alison éprouverait quand leurs deux corps n'en feraient plus qu'un. La jeune femme l'écoutait sans l'entendre, offerte, enivrée par la douceur de sa voix, jouissant déjà de toutes les voluptés qu'il lui promettait.

Quand il se tut, ce fut pour mieux la caresser de ses mains. Son visage, penché au-dessus du sien, observait ses expressions. Alison, à peine consciente, sentait son corps s'épanouir, s'ouvrir, et elle aurait voulu gémir, crier, mais elle palpait seulement, oscillant à un

rythme insensé entre la souffrance et le plaisir. Elle était au bord de l'abîme quand elle sentit les mains l'abandonner. Elle entrouvrit les yeux ; Rod se déshabillait. Qu'il était beau... Quand il fut nu, superbe dans toute la puissance de sa virilité, elle l'appela en gémissant.

— Je te veux, je te veux tant, balbutia-t-elle dans un souffle.

L'instant d'après, il la couvrait de son corps.

Il la pénétra avec une exquise lenteur. Alison, hale-tante, offerte, faillit crier tant elle avait hâte de le sentir en elle, toujours plus loin. Alors commença le va-et-vient de leurs deux corps parfaitement accordés, chacun cherchant dans le désir de l'autre l'assouvissement d'une exigence plus forte que la vie même. Alison, la première, sentit s'ouvrir le gouffre de l'extase, et elle s'y laissa emporter avec un cri de bonheur. Rod la suivit presque aussitôt, ses hanches se soulevèrent plus vite encore, et il plongea une ultime fois, avant de s'immobiliser au plus profond de la jeune femme, criant son nom.

Un moment après, tandis que tous deux, immobiles, étaient soudés l'un à l'autre par la moiteur du plaisir partagé, Alison murmura, les yeux pleins de larmes :

— Je t'aime, Rod !

A son réveil, le lendemain matin, il fallut quelques instants à la jeune femme pour se repérer. Puis tout lui revint quand elle se découvrit nue, avec Rod, nu lui aussi, à son côté, un bras nonchalamment abandonné

en travers de sa poitrine. Un bonheur immense la saisit alors, auquel se mêlait une sorte de fierté : cet homme si beau, si fort, lui appartenait.

Peu après, lui aussi émergea doucement du sommeil.

— Marielle ! murmura-t-il, encore tout endormi.

Alison se figea, comme si elle avait reçu une balle en plein cœur, puis elle se redressa sur le lit avec tant de brusquerie qu'elle dut réveiller complètement son compagnon, qui cligna des yeux en même temps qu'une expression de stupeur se peignait sur son visage.

— C'est toi, murmura-t-il, c'est bien toi, et nous avons fait l'amour...

— Tu croyais avoir fait l'amour à Marielle, j'imagine ? riposta Alison, cinglante.

Jamais elle n'avait éprouvé une humiliation pareille, et sa souffrance la rendait presque hystérique.

— Non ! s'écria aussitôt Rod. Dans mon rêve, j'essayais d'expliquer à Marielle ce qui nous arrivait.

— Pourquoi fallait-il que tu le lui expliques ? interrogea la jeune femme, furieuse.

Rod repoussa ses cheveux en arrière d'une main mal assurée.

— Ne le prends pas mal, voyons... je te dis que c'était un rêve... j'ai passé avec toi une merveilleuse nuit, Alison, mais...

— Mais quoi ?

— Mais je me demande si nous n'avons pas brûlé les étapes. Je ne voudrais pas que tu regrettes ce que nous avons fait.

Alison le fusilla du regard.

— Est-ce une façon détournée de me dire que tu le regrettes, toi ?

— Je n'ai jamais dit cela.

— Mais tu le penses ! Tu voudrais ne pas m'avoir fait l'amour.

— Ce n'est pas vrai... ou du moins...

Il n'acheva pas sa phrase, et Alison ne l'y poussa pas. D'un bond, elle quitta le lit avant de rassembler ses vêtements à la hâte. Dire que la veille seulement, elle avait voulu passer le reste de sa vie avec Rod. A présent, elle n'avait plus qu'une idée : le fuir !

Quel mufle il faisait ! Ah, il s'était bien moqué d'elle... Manifestement, il n'avait cherché avec elle qu'une nuit de plaisir, et maintenant qu'il avait obtenu ce qu'il voulait, il la congédiait !

Sans un mot, Alison se dirigeait vers la porte quand il surgit à son côté et la prit par le bras.

— Ne sois pas stupide, essaie de me comprendre, dit-il, presque suppliant.

— Je ne suis pas stupide, rétorqua-t-elle, cherchant à se libérer. Tu ne veux plus de moi, je l'ai clairement compris. Pour toi, je n'étais qu'une aventure d'une nuit, et une aventure probablement décevante, de surcroît !

— Tu es ridicule, Alison ! Tout est ma faute. J'ai eu tort, jamais je n'aurais dû te faire l'amour hier soir, mais j'avais tellement envie de toi... Je n'ai pas pu résister. A présent, j'ai peur que nous nous soyons engagés

trop vite et que tu le regrettes. Tu es si importante pour moi !

Alison posa sur lui un regard las. Était-il sincère ? Oh, comme elle voulait le croire... Le contraire était si douloureux ! Le tumulte de ses émotions touchait à son comble, et la jeune femme ne savait plus très bien où elle en était. Pour gagner du temps, elle demanda :

— Si tu dis vrai, comment vois-tu l'avenir, pour nous ?

— Il faut que nous prenions notre temps, répondit-il précipitamment. Je crois qu'il vaut mieux que je parte seul à Sydney. Nous resterons séparés une semaine, peut-être un peu plus, et tu auras ainsi tout le loisir de réfléchir sur notre relation. Ne nous téléphonons pas, veux-tu ? Comme cela, tu pourras mettre au clair tes sentiments, et à mon retour, nous verrons où nous en sommes.

— Si tu veux, murmura Alison, la mort dans l'âme.

Car elle savait très bien les sentiments que Rod lui inspirait, et n'avait nul besoin d'y réfléchir. S'il lui rendait son amour, elle voulait faire sa vie avec lui, et le plus vite possible encore ! Hélas, Rod semblait moins pressé.

— Je suis heureux que tu me comprennes, murmura-t-il tout contre son oreille, caressant doucement son cou.

Puis il se dégagea d'un mouvement vif et quand il parla de nouveau, ce fut d'une voix distante, presque dure, tandis qu'il évitait de regarder la jeune femme.

— Utilise ma salle de bains, si tu veux, moi je me doucherai dans celle du rez-de-chaussée. Ainsi, nous gagnerons du temps. Je ne voudrais pas manquer mon vol.

Un quart d'heure après, tous deux se retrouvaient dans la cuisine pour le petit déjeuner. Rod avait revêtu un pantalon gris et une chemise bleu pâle, et il avait chaussé des mocassins noirs. Il portait une luxueuse serviette de cuir.

— Je n'ai pas envie que tu partes, soupira Alison, désespérée par la tournure que prenaient les événements.

— Moi non plus, je n'ai pas envie de te quitter, mais il le faut, et nous ne resterons pas longtemps séparés. Penses-tu pouvoir m'accompagner à l'aéroport ?

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, la jeune femme acquiesça et s'efforça de profiter de ces derniers moments avec l'homme qu'elle aimait. Mais tout au fond d'elle-même, elle était triste, infiniment triste et inquiète. Rod lui reviendrait-il un jour ?

8.

Le lendemain et le surlendemain, Alison, pour obéir à Rod, voulut réfléchir à sa relation avec lui. En vérité, elle ne pensait à rien d'autre, mais éprouvait beaucoup de difficultés à conserver un semblant d'objectivité. Dès que l'image de Rod s'imposait à son esprit, elle était associée à d'autres qui toutes ramenaient Alison à une émouvante cérémonie de mariage avec fleurs d'oranger et marche nuptiale ! A quoi bon, dans ce cas, se poser mille questions ?

Et puis, le jeudi matin, alors qu'Alison venait d'arriver à la ferme d'Eumundi, elle fut brutalement ramenée sur terre. Quentin que, grâce au ciel, elle voyait très peu depuis l'incident désagréable de la semaine précédente, la fit venir dans son bureau.

— Nous attendons une journaliste, aujourd'hui, lui annonça-t-il, et Rod veut que vous l'emmeniez sur Fraser Island demain pour lui montrer les sites du tourisme.

Au mot « journaliste », Alison s'était figée. Elle redoutait ces gens-là, et non sans raison... Elle devait pourtant se rendre à l'évidence : pour que le film de Rod soit un succès commercial, il fallait que la presse s'y intéresse.

— Quelqu'un nous accompagnera-t-il pour parler du film à cette personne ? demanda-t-elle.

— Non. La journaliste interviewera Marielle à son retour, mais c'est avec vous qu'elle veut parler.

Alison écarquilla des yeux stupéfaits.

— Moi ? Pourquoi donc ?

Quentin se fit évasif.

— Oh, Rod lui a raconté nos mésaventures en 4x4, à notre arrivée, et comment vous nous avez sauvés. L'histoire fait une bonne publicité pour le film, et cette journaliste veut votre version de l'accident-

L'idée ne plaisait pas du tout à Alison. Oh, bien sûr, il ne s'agissait pas de raconter sa relation avec Harley comme elle l'avait un instant redouté, mais tout de même !

— Franchement, déclara-t-elle après un temps de réflexion, si cette femme s'intéresse à l'accident, parlez-lui-en, vous, Quentin. Moi, je n'en ai pas envie. Je me contenterai de jouer les chauffeurs, comme d'habitude.

Quentin ne fit aucune difficulté pour accepter. Il parut même enchanté, au contraire.

La journaliste, qui apparut le lendemain, accompagnée d'un photographe, se révéla charmante, mais ce fut néanmoins un soulagement pour Alison lorsque, de retour à Eumundi, elle la confia enfin à Marielle.

Alison quitta ensuite la ferme et oublia l'incident.

Or, le lendemain dans l'après-midi, Marielle vint la chercher.

— Venez voir l'article que m'a envoyé par fax la journaliste d'hier ! Je pense qu'il vous intéressera.

Alison fronça les sourcils.

— Pourquoi ? Cet article ne me concerne pas.

— Vous vous trompez, s'exclama l'actrice, il y est beaucoup question de vous. Quelle cachottière vous faites, Alison ! J'ignorais que vous aviez tant de secrets ! Rod a dû décider que les révéler à la presse ferait une bonne publicité à son film.

Alison se sentit soudain glacée. Comme dans un cauchemar, elle suivit Marielle jusqu'à sa loge, et prit le fax qu'elle parcourut à la hâte. Quelle horreur !

On y voyait d'abord une photo d'elle avec Harley dans le film de Rhett Barton. Suivait le titre qu'avait suggéré Rod, ce fameux soir où ils avaient dormi ensemble : « Après cinq ans d'absence, la veuve d'Harley Winchester sort de l'ombre. » Enfin, l'article dévoilait la toxicomanie d'Harley, et les années d'enfer qu'avait endurées Alison.

Celle-ci leva vers Marielle des yeux égarés.

— Rod n'est pas responsable de ce torchon, ce n'est pas possible !

L'actrice eut un sourire condescendant.

— Vous savez, Rod est prêt à tout pour assurer le succès de ses entreprises. Il a même parlé à la journaliste de sa liaison avec moi, et a autorisé que l'on photographie notre appartement de Sydney. Notez, je n'y vois aucun inconvénient.

— Quel appartement ? balbutia Alison.

— Vous n'étiez pas au courant ? Vous savez pourtant que Rod voulait m'épouser, il y a quelques années... Personnellement, le mariage ne m'a jamais tentée, et nous avons trouvé plus simple de vivre ensemble sans officialiser notre union. Nous avons donc pris un magnifique appartement au-dessus du port de Sydney. D'ailleurs, tenez, on voit une photo de la terrasse, sur le fax, et vous pouvez me reconnaître avec Rod. Nous prenions notre petit déjeuner.

Alison regarda à peine la reproduction du cliché. Son cœur vacillait douloureusement dans sa poitrine, et une sorte de vertige l'avait saisie. Pourtant, un point l'intriguait, et avant de quitter Marielle, elle décida d'en avoir le cœur net.

— Si vous vivez avec Rod depuis si longtemps, pourquoi, à Noosa, ne partagiez-vous pas sa maison, pendant la durée du tournage ?

Marielle eut un petit rire plein de dérision.

— Parce que nous aimons tous les deux notre indépendance, répliqua-t-elle légèrement. Cela nous permet d'avoir des petites aventures sans lendemain chacun de notre côté. La monogamie est si ennuyeuse, vous ne trouvez pas ?

Incapable d'en entendre davantage, Alison s'était levée.

— Où allez-vous ? lui demanda aussitôt son interlocutrice.

— Chez moi, répondit Alison d'une voix étranglée. Je rentre à Teewah.

La jeune femme quitta la ferme après s'être assurée que l'on n'avait pas besoin d'elle, et se rendit directement à l'école de Tewanin. Là, elle demanda à récupérer Cathy sans attendre la sortie. Alors seulement, elle sortit de cet état de choc où l'avait plongée la scène avec Marielle.

— Qu'est-ce qui se passe, maman ? voulut savoir sa fille lorsqu'elle la fit monter précipitamment dans le minibus. On était en train de peindre des œufs de Pâques. Je veux pas rentrer à la maison, j'ai pas fini les miens !

Alison se mordit la lèvre, s'efforçant de prendre un ton patient.

— Nous rentrons à Teewah, ma chérie.

— J'ai pas envie de retourner là-bas, moi ! s'exclama l'enfant, j'aime l'école ici, et je veux qu'on reste dans la maison de Rod.

De nouveau, Alison s'exhorta au calme, malgré son envie d'éclater en sanglots.

— Je crains que nous ne revoyons pas beaucoup Rod, ma chérie. Tu sais, le tournage est presque terminé.

— Mais j'aime Rod, maman, et je veux continuer à le voir ! Tu avais dit qu'on resterait peut-être à Noosa après le tournage.

— Que veux-tu, Cathy, on ne fait pas toujours ce que l'on veut, même quand on est une grande personne. Tu vas être une gentille petite fille, maintenant, et accepter de rentrer à Teewah sans faire d'histoires.

Mais Cathy ne l'entendait pas de cette oreille.

— Je ne veux pas être gentille, hurla-t-elle, et d'abord c'est toi qui n'es pas gentille ! Tu es injuste, maman, injuste et méchante, et j'aime Rod plus que toi !

Sur quoi, comme pour mieux défier sa mère, l'enfant sortit de son cartable le petit phoque en peluche que Rod lui avait donné, et le nicha dans son cou.

Pour Alison, c'en était trop. Elle détourna vivement la tête pour que sa fille ne vît pas les larmes qui déjà l'aveuglaient — mais trop tard. Elles n'avaient pas échappé à l'enfant. Immédiatement, celle-ci lâcha son jouet, et sauta sur le siège avant pour saisir sa maman par le cou et attirer son visage à elle.

— Oh, maman, ne pleure pas, supplia-t-elle, bouleversé. Non, ne pleure pas. Pardon, j'ai pas été gentille...

Alison serra contre elle le petit corps qui tremblait. Comment pouvait-elle manquer de maîtrise d'elle-même au point d'affoler ainsi son enfant ? Il était temps qu'elle se reprenne et gère seule ses tourments et ses états.

— Tu es la plus merveilleuse petite fille du monde, dit-elle à Cathy avec un chaud sourire, et maman t'adore. Peut-être que nous devons retourner à Tee-wah, mais j'achèterai une compensation pour toi, je te le promets. Allez, regagne ton siège, ma chérie, il faut que nous partions avant que la marée n'ait monté.

Cathy ne parla presque pas pendant tout le trajet, et c'est seulement en arrivant à leur destination qu'elle demanda :

— Tu t'es disputée avec Rod, maman ? Il n'a pas été gentil avec toi ?

Décidément, la fillette ne manquait pas d'intuition.

— D'une certaine manière, il n'a pas été très gentil, non, mais cela n'a pas d'importance, ma chérie, répondit Alison. Je n'ai pas vraiment envie de le revoir.

Suivit pour la jeune femme la plus triste soirée de sa vie. Cathy se coucha à 20 heures comme d'habitude, et en l'absence de Jerry et de Lyn, partis à Noosa pour le week-end, Alison s'installa sous la véranda face à la mer, ressassant ses sinistres pensées.

Elle avait du mal à croire à la duplicité de Rod. Jamais elle ne l'aurait imaginé si malhonnête... Comment avait-il pu la persuader qu'il tenait à elle, alors qu'il n'avait eu qu'une idée en tête : profiter d'elle puis la laisser tomber ? Un élan de révolte souleva Alison.

— Ce n'est pas possible ! Non, ce n'est pas possible.

Hélas, l'évidence était là. Rod n'avait jamais rompu sa liaison avec Marielle, et n'avait vu en Alison qu'une aventure sans lendemain.

Il était plus de minuit quand Alison alla enfin se coucher, les yeux rouges, la gorge crispée à force d'avoir pleuré. Dieu merci, et contre toute attente, la fatigue eut raison d'elle, et elle s'endormit presque immédiatement.

Il faisait grand jour quand elle s'éveilla, le lendemain matin. A son chevet, le réveil annonçait 8 h 10. Ciel, Cathy devait mourir de faim ! Alison se leva à la hâte et gagna la salle de séjour. Il y régnait un silence inhabituel. D'ordinaire, à cette heure-là, Cathy chantonnait en

faisant des découpages, ou dressait le couvert du petit déjeuner. Dormait-elle encore ?

Alison gagna la chambre de l'enfant, dont elle ouvrit doucement la porte. Le lit était vide. L'appréhension saisit la jeune femme, qui se précipita sur la véranda.

— Cathy ! Cathy ! Où es-tu ? cria-t-elle à la cantonade. Pas de réponse.

— Cathy, où te caches-tu ?

Seul le vent répondit à Alison, qui commençait à s'affoler, à présent. Elle rentra à la hâte dans la maison, et regagna la chambre de sa fille, pour la fouiller à la recherche d'un indice. C'est alors qu'elle découvrit la feuille de papier sur le lit, à demi dissimulée sous le drap. Son sang ne fit qu'un tour tandis qu'elle lisait ce qui y était écrit de l'écriture irrégulière et malhabile de sa fille.

« *Maman chérie*

On ai revenu ici parce que tu t'ai disputé avec Rod, mais moi j'aime pas quand tu est triste, alors je vais cherché Rod pour lui dire d'être genti avec toi. Cathy. »

Il sembla à Alison que le sol se dérobaît sous ses pieds. Elle se laissa tomber sur le lit de l'enfant, et se prit la tête entre les mains, tremblant de tous ses membres. Puis la situation lui apparut dans toute son horreur, et elle crut que ses nerfs allaient la lâcher.

Des images terrifiantes surgissaient devant ses yeux : hordes de dingos affamés, comme ceux qui l'avaient terrifiée, ce fameux soir, à Fraser Island, goannas dont les griffes pouvaient fort bien éventrer un enfant, ser-

pents venimeux, et la marée, bien sûr, qui remontait parfois si vite.

Alison voulut se reprendre. Il fallait qu'elle se calme, qu'elle organise un plan de recherche. Ah, si seulement Rod était à son côté ! Lui au moins garderait la tête froide... Mais... mais peut-être était-il de retour de Sydney ! Il ne devait y rester qu'une semaine...

Sans se poser de question, Alison se précipita sur le téléphone radio pour composer le numéro de Rod à Noosa. Et le ciel voulut qu'il répondît presque aussitôt.

— Rod Swift en ligne.

— Rod ? C'est Alison.

— Alison ! Où diable es-tu ?

— A Teewah. Rod, il vient de se produire quelque chose d'affreux. Cathy a disparu.

— Disparu, dis-tu ? Comment cela ?

La voix de Rod était chargée d'angoisse, et Alison, prenant une profonde inspiration lui expliqua la situation.

— Oh, Rod, conclut-elle, j'ai si peur que nous ne la retrouvions pas vivante ! Je t'en prie, viens, j'ai besoin de toi.

— Du sang-froid, Alison, ordonna Rod. La petite ne peut pas être loin. De mon côté, je vais organiser les recherches ici, après quoi je te rejoindrai à Teewah dès que possible. En attendant, voici ce que tu dois faire. Cathy sait-elle lire ?

— Déchiffrer, disons.

— Parfait. Ecris-lui un mot en majuscules lui disant de t'attendre au bungalow, si d'aventure elle y revient. Accroche ce mot à ta porte, et joins-y un ours en peluche ou un jouet qu'elle aime et qui la rassurera. Puis pars en minibus à sa recherche le long de la plage. Si tu ne l'as pas trouvée d'ici une heure, reviens au bungalow, et attends. C'est clair ?

— Oui, balbutia Alison.

— Parfait. Ne perds pas courage, je te rejoins le plus vite possible.

Quand il eut raccroché, Alison, agissant comme un automate, trouva un carton sur lequel elle écrivit en grosses lettres majuscules :

« CATHY CHERIE,

» JE SUIS PARTIE TE CHERCHER, SI TU RENTRES AVANT MOI, ATTENDS-MOI, JE SERAI VITE DE RETOUR. JE T'AIME, MA CHERIE,

MAMAN. »

Puis, suivant toujours les conseils de Rod, elle accrocha son écriteau à la porte d'entrée, et s'en fut chercher dans la chambre de l'enfant une peluche. Elle découvrit alors que le petit phoque offert par Rod avait disparu, et en éprouva un étrange désarroi. Elle prenait seulement maintenant la mesure de l'attachement de sa fille à Rod !

Peu après, elle conduisit lentement le long de la plage, scrutant l'étendue de sable devant elle dans l'espoir d'apercevoir une petite silhouette. A se concentrer ainsi, elle en oublia presque la terreur qui la tenaillait.

Hélas, quand elle eut parcouru une quinzaine de kilomètres, elle dut bien se rendre à l'évidence : Cathy n'avait pas pu marcher si loin.

Alors, où était-elle ? Avait-elle voulu se baigner, et une vague l'avait emportée ? Était-elle passée par l'intérieur des terres, espérant trouver un raccourci ? Alison, folle d'angoisse, reprit le chemin du bungalow. Elle n'en était plus très loin, quand un bruit de rotor la tira de ses sombres pensées. L'instant d'après, un hélicoptère atterrissait sur la plage, cent mètres devant elle. La jeune femme, qui avait immobilisé son minibus, sauta sur le sol et courut jusqu'à l'appareil. C'est alors qu'elle vit une silhouette qu'elle connaissait si bien, courbée en deux pour avancer sous les pales de l'hélice. Rod !

Soulagée au-delà des mots, elle cria son nom.

— L'as-tu trouvée ? demanda-t-il aussitôt.

Alison secoua la tête.

— Non. Peut-être est-elle rentrée au bungalow pendant que je la cherchais ? Allons-y vite ensemble.

Hélas, la pancarte n'avait pas bougé, à la porte de la maisonnette, pas plus que l'ours en peluche. Alison ne put réprimer un sanglot, et Rod aussitôt l'attira dans ses bras.

— Non, ma chérie, non ! la pressa-t-il. Ne te laisse pas aller, nous la retrouverons.

— Mais les dingos... les goannas... oh, Rod, tout est ma faute !

— Allons, allons, reprit doucement son compagnon, caressant son visage, elle n'a pas pu aller bien loin. Si elle a suivi la plage, elle arrivera au ferry de Noosa.

— Mais elle n'a que six ans, gémit Alison, et les marées sont traîtresses, ici. Et si elle s'était enfoncée à l'intérieur des terres ?

Rod, lui, ne perdait pas ses esprits.

— Tu vas te détendre, maintenant, et boire un bon thé. J'ai une équipe de sauveteurs qui cherche Cathy aux alentours de Noosa, ton frère et sa femme sont alertés, et ils vont revenir auprès de toi. Par ailleurs, j'ai loué un hélicoptère pour que nous puissions effectuer nos recherches ici.

— Oh, Rod, murmura Alison, que ferais-je sans toi ?

Les recherches démarrèrent très vite. Un second hélicoptère ne tarda pas à arriver, transportant des sauveteurs bénévoles, et Jerry et Lyn suivirent en 4x4. Bientôt, le bungalow se retrouva transformé en Q.G. de campagne.

— Je vais survoler la côte, déclara Rod. Toi, Alison, reste à la maison au cas où Cathy reviendrait.

— Je n'aurai pas le courage de l'attendre, j'ai trop peur, avoua la jeune femme. Je préfère partir avec toi, Rod, et Lyn restera ici.

Ces recherches furent pour Alison la pire épreuve de sa vie. Ils survolèrent la côte toute la journée durant, et quand vint le soir, la jeune femme était aveuglée, à force d'avoir scruté le sable sous le soleil implacable.

Puis, avec la nuit qui tombait, il fallut rentrer faute de visibilité. Alison était morte de fatigue, et d'émotion, et seule son angoisse lui permettait de tenir debout. Rod ne s'y trompa pas, et il lui ordonna d'aller se coucher. Mais elle ne voulait rien entendre.

— Non ! s'exclama-t-elle. Comment veux-tu que je dorme quand je sais ma fille en danger ?

— Dans ce cas, je ne te prendrai pas en hélicoptère demain, la menaça Rod, tu seras trop épuisée.

Alison ouvrait la bouche pour protester, mais elle surprit le regard las de son compagnon. Lui aussi avait peur et souffrait. Leurs yeux se croisèrent, et dans le silence qui soudain les unissait, Alison eut l'impression qu'ils étaient un père et une mère subissant ensemble la pire des épreuves.

— Nous la retrouverons, Alison, je te le promets, dit enfin Rod en la serrant sur son cœur.

Les recherches se poursuivirent toute la journée du lendemain, sous un soleil inlassablement aveuglant. Dans l'après-midi, Rod et Alison entreprirent de survoler les arbres en recul de la plage. Il était peu probable que Cathy s'y soit aventurée, car il lui aurait d'abord fallu escalader de hautes falaises qui bordaient le sable ; mais puisqu'elle demeurait introuvable, il fallait tout tenter. Alison, à force d'angoisse et d'épuisement, avait perdu la notion du temps. Il lui semblait qu'elle vivait un cauchemar qui durait depuis toujours, et ne s'achèverait jamais, et sans la présence de Rod à son côté, peut-être aurait-elle perdu la raison. Son compagnon,

ependant, par son équilibre et son efficacité, la rassurait et l'obligeait à ne pas abandonner tout espoir.

Ils survolaient la brousse tropicale, avec sa végétation verte à perte de vue lorsque Rod poussa soudain une exclamation.

— Regardez là, entre les arbres, on dirait quelque chose de rose, brillant.

Alison fut aussitôt aux aguets.

— Cathy a un cartable rose, dit-elle, le souffle court, Oh, Rod, tu crois que c'est elle ?

— Je vois si mal, avec cette maudite végétation..., bougonna l'interpellé. Attends, je vais essayer de passer plus bas.

L'hélicoptère perdit de l'altitude jusqu'à presque effleurer la cime des arbres. Puis, soudain, Alison se rendit compte avec horreur qu'il faisait demi-tour.

— Qu'est-ce qui se passe ? hurla-t-elle à l'adresse de Rod.

— Impossible de nous poser ici. On va retourner à la plage. Je vais laisser un marqueur pour que nous retrouvions l'endroit, et nous reviendrons à pied.

Ce quart d'heure-là fut sans doute le plus long qu'eût jamais vécu Alison. Une fois l'appareil posé sur le sable, avec son compagnon, elle suivit un petit ruisseau pour s'enfoncer dans la brousse.

Il faisait une moiteur pénible, et avancer était difficile au milieu des buissons touffus.

— Cathy ! hurlait Alison à intervalles réguliers.

Hélas, seul le bruit du ruisseau lui répondait.

Tout à coup Rod poussa un cri, indiquant quelque chose loin devant lui. Alison, le cœur battant, suivit la direction de sa main : une tache rose apparaissait entre les touffes buissonnantes. Rod s'élança.

— C'est son cartable, criait-il quelques instants après. Il y a son nom écrit dessus !

— Et elle, la vois-tu ? lança Alison, prête à défaillir.

Ce fut elle qui la vit la première, petit corps étendu dans l'ombre d'un bosquet, immobile, tellement immobile ! Oh mon Dieu, pourvu que...

Rod aussitôt s'agenouilla pour prendre le pouls de l'enfant.

— Elle... elle n'est pas..., balbutia Alison éperdue.

— Le cœur bat, répondit doucement Rod. Je crois qu'elle est seulement à bout de forces.

Alison s'agenouilla à son tour, et caressa doucement le visage maculé de terre de Cathy. Quelques secondes après, la fillette entrouvrait les yeux, puis les écarquillait avec une expression de joie incroyable.

— Oh, maman !

9.

La petite Cathy fut admise en observation à l'hôpital de Nambour, et Alison obtint l'autorisation de dormir, ce soir-là, dans la chambre de sa fille.

Le lendemain matin, lorsque Rod vint en visite à l'hôpital, il trouva la fillette occupée à dévorer un bol de céréales et bavardant joyeusement avec sa mère. Après son escapade, elle ne souffrait, Dieu merci, que d'un coup de soleil, de quelques piqûres d'insectes, et d'écorchures. Elle adressa à Rod un sourire radieux, et brandissant son petit phoque en peluche, elle annonça fièrement :

— Salut, Rod, sais-tu que nous allons passer à la télévision, Stanley et moi ?

Rod prit un air de croquemitaine.

— Eh bien, j'espère que tu en profiteras pour dire à tous les enfants du monde combien il est dangereux de enfuir sans dire où l'on va. Tu sais que tu nous as fait une peur bleue, Cathy ?

L'enfant prit un petit air contrit.

— Je sais, je te promets que je ne recommencerai pas. Oh, c'est pour moi ?

Rod venait de lancer sur le lit une petite poupée qu'il avait tenue cachée derrière son dos.

— Oui, et voilà pour ta maman, ajouta-t-il, tendant à Alison un ravissant bouquet de roses anciennes.

La jeune femme, émue au-delà des mots, prit les fleurs en balbutiant un « merci » à peine audible. Cathy, qui n'avait pas perdu la tête, demanda aussitôt :

— Tu apportes un bouquet à maman pour lui demander pardon ?

— Pardon de quoi ? demanda Rod, étonné.

— Maman m'a dit qu'on rentrait à Teewah parce que tu n'avais pas été gentil avec elle, et toute la soirée, je l'ai entendue pleurer sous la véranda. Alors, je me suis enfuie dans la nuit pour te chercher. Je voulais que tu lui demandes pardon.

Visiblement, Rod tombait des nues. Il murmura au bout de quelques instants :

— Tu sais, Cathy, il faut que nous parlions, ta maman et moi. Je peux te la prendre un moment ?

— Toute la journée, si tu veux, rétorqua l'enfant, qui déjà s'amusait avec sa poupée. A condition qu'elle revienne ce soir dormir avec moi.

Alison, elle, n'en menait pas large, à présent. La disparition de Cathy, puis les recherches pour la retrouver, et enfin la joie de la découvrir en vie lui avaient évité de penser à ses sentiments pour Rod, et au douloureux dilemme qu'ils lui posaient. A présent, semblait-il, l'heure des explications avait sonné. La jeune femme accepta donc de quitter sa fille et alla avertir le médecin du service qu'elle serait absente un moment, avant de

grimper dans la Porsche, dont Rod lui tenait la portière ouverte.

Quand l'homme d'affaires se fut installé au volant, il déclara calmement :

— Attendons d'être chez moi pour entamer notre discussion, je crois que c'est préférable.

Alison en convint. Un moment après, quand ils furent confortablement installés sous la treille bien fraîche du patio, Rod demanda enfin :

— En quoi ai-je été méchant avec toi ? J'avoue que je ne saisis pas.

La jeune femme prit aussitôt la mouche.

— Aurais-tu déjà oublié l'article de cette journaliste ?

Rod fronça les sourcils.

— Tu parles de cette femme que tu as conduite à Fraser Island, et qui devait faire un reportage sur le film pour un magazine féminin ?

— Elle-même, persifla Alison, et je parle aussi des révélations que tu lui as faites sur Harley et moi, et qu'elle n'a pas manqué d'étaler dans son article. Je ne vois pas qui d'autre que toi aurait pu la mettre au courant : personne ne connaît ces tristes faits, à l'exception de Jerry et de Lyn.

Rod se rembrunit.

— Tu penses sérieusement que c'est moi ? Quelle piètre opinion tu as de moi, Alison ! Jamais je n'aurais fait une chose pareille, je te le jure !

— Qui alors a parlé ?

Rod demeura quelques instants silencieux, puis soudain il fit claquer ses doigts.

— J'y suis ! Quentin ! Le soir où tu m'as parlé d'Harley, souviens-toi, nous étions à la ferme, et je venais de chasser Quentin après l'avoir surpris en train d'essayer de t'embrasser. Il sera certainement resté derrière la porte, et aura entendu ce que tu disais... Le reste coule de source ! Pour se venger de nous, il a tout raconté à la journaliste.

C'était plausible, oui... Alison réfléchit un moment et dut en convenir.

— Admettons, dit-elle, mais ce n'est pas tout, hélas. L'article raconte aussi ta vie avec Marielle.

De nouveau, Rod parut ne pas comprendre.

— Et que dit-il ?

— Que vous vivez ensemble à Sydney dans un superbe appartement. D'ailleurs, Marielle m'a tout raconté.

— La menteuse ! s'exclama Rod, fou de rage. Elle t'a dit que nous vivions ensemble ? Dis-moi, Alison, quand cet article doit-il paraître ?

— Je ne sais pas.

— Eh bien, je peux te jurer qu'il ne sera pas publié ! J'appelle Marielle tout de suite !

Peu après en effet, des éclats de voix parvenaient à Alison depuis la pièce voisine. Puis elle entendit le téléphone que l'on raccrochait avec violence, et enfin Rod reparut, blanc de rage.

— Ah, je l'aurais volontiers étranglée ! Cette Marielle est vraiment une mégère. Mais je te jure que l'article ne

sortira pas, et que Marielle t'enverra une lettre d'excuse pour ses mensonges.

— Ses mensonges, dis-tu..., répéta Alison comme un écho. Tu ne vis donc pas avec elle ?

— Bien sûr que non ! Plus depuis huit ans !

— Mais tu l'as fait, n'est-ce pas ?

— Oui, et je m'en suis mordu les doigts ! J'avais vingt-sept ans, je me croyais amoureux d'elle, et j'ai accepté que nous vivions ensemble. Mais il ne m'a fallu que quelques mois pour me rendre compte que c'était une grave erreur, et que la vie avec elle était impossible. Alors je suis parti, et depuis, nous n'avons jamais repris la vie commune.

— Pourtant, elle semble tenir à toi, fit valoir Alison. Sinon pourquoi m'aurait-elle raconté toutes ces histoires ?

— Je te l'ai déjà dit, un jour : Marielle n'admet pas qu'un homme lui échappe. Et quand elle a compris ce qui m'arrivait avec toi, elle ne l'a pas supporté.

— Qu'a-t-elle compris exactement ? demanda naïvement Alison.

D'un geste très tendre, Rod lui prit la main pour la porter à ses lèvres, avant d'avouer avec une bouleversante sincérité.

— Tout simplement que je tombais amoureux de toi.

Ces mots emplirent Alison d'un bonheur si soudain qu'elle fut prise de vertige.

— Tu es amoureux de moi, c'est vrai ? balbutia-t-elle, incapable de croire à son bonheur.

— Bien sûr, ma chérie. Je t'ai déjà promis de ne jamais te mentir, tu le sais bien.

— C'est qu'il y a tant de choses que je ne comprends pas ! reprit la jeune femme, conservant les yeux baissés. J'ai toujours cru que tu fuyais les engagements et les responsabilités, et maintenant, il me semble que je me suis trompée.

Rod hocha la tête.

— Tu as vu juste : pendant des années, j'ai eu peur des engagements et je les ai fuis.

— Pourquoi ?

— Oh, cela remonte à ma jeunesse. J'étais très attaché à ma mère, et elle est morte d'un cancer quand j'avais quatorze ans. Mon père a épousé sa maîtresse trois mois après, et en a divorcé au bout de deux ans pour se marier une troisième fois. Cet exemple, je crois, m'a rendu cynique et amer, et longtemps j'ai eu peur de m'engager dans des relations sérieuses avec les femmes. Alors, j'ai beaucoup papillonné, et des femmes sans importance ont défilé dans ma vie. Puis j'en ai eu assez de ces aventures sans lendemain, et j'ai entrepris de voyager.

— C'est pour t'assagir que tu es allé dans les Alpes suisses, et aux Fidji, et au Tibet ? voulut savoir Alison.

— En partie, oui. Ensuite, je me suis aussi lassé des voyages, et je suis rentré en Australie, sachant à peu près ce que je voulais de la vie. Encore fallait-il le trouver ; et je l'ai trouvé quand je t'ai rencontrée.

Le cœur d'Alison battait à tout rompre. Était-ce raisonnable de croire à ce bonheur fou qu'elle entrevoyait soudain ? La vie lui avait tellement appris à se méfier...

— Que veux-tu dire ? demanda-t-elle d'une toute petite voix craintive.

— J'ai été très attiré par toi dès notre première rencontre, reprit Rod, après avoir passé un bras caressant autour des épaules de sa compagne, mais je ne comprenais pas cette étrange tension qui émanait de toi. Pour moi, tu évoquais un petit animal blessé. Je me suis alors juré de découvrir pourquoi. Mais plus je te voyais, plus tu m'attirais. Oh, bien sûr, je te désirais physiquement, j'avais envie de t'embrasser, de te faire l'amour, mais au-delà de cela, j'éprouvais le besoin de te protéger, de t'avoir à moi. Bref, je tombais inexorablement amoureux de toi.

Rod se tut un instant pour embrasser doucement les cheveux d'Alison, qui frissonna de bonheur, puis il reprit, souriant :

— Cette petite diablesse de Cathy a joué aussi un rôle important, et très vite elle m'a fait prendre conscience de ce que je voulais fondamentalement. Pour que je sois heureux, il fallait que nous trois formions une famille, et peut-être qu'ensuite, si tu le désirais, nous ayons d'autres enfants.

— Voilà pourquoi tu m'as demandé si je voulais avoir encore des enfants..., souffla Alison attendrie. Oh, Rod, tu m'as fait si peur, ce soir-là.

— Je sais, j'allais trop vite en besogne, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. Je ne suis pas d'un tempé-

rament patient, ma chérie — tu le sais, maintenant, n'est-ce pas ?

En guise de réponse, Alison releva la tête pour offrir ses lèvres à son compagnon, et le long baiser qu'ils échangèrent la laissa pantelante de bonheur.

— Alison, dit alors Rod d'une voix pressante, je veux t'épouser. Dis-moi oui, je t'en prie.

Cette fois, la jeune femme sentit les larmes d'émotion lui piquer les yeux.

— Oh, Rod, je pensais que jamais tu ne me le demanderais. Bien sûr, que je veux t'épouser ! Je t'aime aussi, tu le sais bien ! Longtemps, j'ai eu peur de me l'admettre à moi-même, peur de souffrir, peur de me laisser abuser comme cela m'était déjà arrivé une fois, mais tu es toi... et tu sauras me rendre heureuse, je le sais. Je voudrais seulement être sûre, moi aussi, de faire ton bonheur.

— N'aie crainte !

Avec un sourire malicieux, Rod se dressa de son siège et aida Alison à en faire autant.

— Puisque tu as besoin d'être rassurée sur ce point, montons dans ma chambre, veux-tu ? Je vais te mettre à l'épreuve.

Alison lui rendit son sourire, tout aussi espiègle, à son tour.

— Voilà qui me paraît une excellente idée !